U d'/of OTTAWA
39003002440633

JAN 2 5 1969

ançais
3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/correspondancede03lama

CORRESPONDANCE

D'

LAMARTINE

BIBLIOTHECA
Aurelianensis

Corbeil — Typ. et stér. de Crete fils.

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

PUBLIÉE

PAR Mme VALENTINE DE LAMARTINE

TOME TROISIÈME

(1820 — 1826)

PARIS

HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

FURNE, JOUVET ET Cie
45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

ÉDITEURS

MDCCCLXXIV

Droits de propriété et de traduction réservés.

PQ
2326
.A13
1873
v.3

ANNÉE 1820

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

ANNÉE 1820

CCXXV

A monsieur le comte de Virieu

Chez le marquis Alfieri, Turin.

Turin, juin 1820.

Je suis arrivé, mon cher ami, à l'*Hôtel de l'Univers*, n° 20, où je t'attends si tu peux venir avant huit heures et demie ou neuf heures. Je n'en puis plus; sans cela j'irais le premier te chercher. Tu trouveras ma femme qui sait ce que tu es pour moi.

Adieu. Mon arrivée est une fête, en pensant que je vais passer quelques bons jours avec toi. Nous en avons un bon besoin. Mille choses tendres à ta mère et à ta sœur.

CCXXVI

A monsieur de Veydel

Turin, 20 juin 1820.

Enfin j'ai ton adresse, mon cher ami. Y a-t-il assez longtemps que je la cherche pour te demander de tes nouvelles et te donner des miennes! Il s'est passé un siècle depuis que nous nous quittâmes à Mâcon. Depuis ce temps-là j'ai reçu de tes lettres à Paris, mais c'était pendant la maladie mortelle que j'y ai faite, et j'ai été trois mois sans pouvoir même lire une lettre tout entière. Je me suis un peu guéri, c'est-à-dire que je ne suis plus en danger imminent, mais toujours bien plus malade que tu ne m'as vu.

J'ai imprimé un petit volume qui a eu un succès étonnant. On en est à la quatrième édition, en trois mois. Cela m'a fait placer à Naples où je vais. Mais en route, et après bien des traverses, comme tu peux le présumer, je me suis marié à cette jeune Anglaise que tu sais. Il y a trois semaines de cela,

et je suis sous tous les rapports plus heureux que je ne pouvais même le désirer : il y a vertu, attraits, esprit, bonté, amour et fortune. Il ne me manque qu'un état de santé tolérable. Elle est fille unique, et je l'emmène avec sa mère à Naples où nous allons prendre une maison de campagne à Portici et vivre le plus paisiblement possible. Je t'y désire bien vivement; et ma femme te connaît déjà depuis longtemps comme le seul excellent ami que j'aie dans mon propre pays. Souviens-toi de nos idées communes, et viens à Naples si tu penses exécuter quelques-uns de nos plans. Dans tous les cas, donne-nous-y de tes nouvelles. Puisse la fortune chanceuse te combler en six mois d'autant de faveurs qu'elle m'en a prodigué, et te laisser, ce qu'elle me refuse, la faculté d'en jouir en bon état!

Nous nous sommes arrêtés quelques jours à Turin auprès de Virieu et de sa famille. Nous nous reposerons aussi à Florence et à Rome pour montrer l'Italie à ma femme. Nous voyageons fort doucement, nous arrêtant tous les soirs et ayant deux bonnes voitures pour nous. *Que les temps sont changés!* Que n'es-tu là pour partager notre ai-

sance actuelle, comme tu as si souvent partagé mes ennuis! Que fais-tu?

Mon père, par contrat de mariage, m'a donné Saint-Point avec la charge de payer 2,400 francs de rente à mes sœurs. Je n'en tirerai presque rien, ne pouvant pas y être. Veux-tu que je te l'afferme pour un long temps? Va le voir. Je t'assure que tu y trouveras ton compte et moi le mien en te faisant un bon marché. Il y a pour un millier de francs de bois par an, des prés magnifiques, des terres incultes ou mal cultivées. Je t'affermerai tout. Songes-y, je t'en prie, ou donne-moi quelque idée. Le meilleur serait de vendre dans ma position. Mais mes oncles ne manqueraient pas de dire : Voyez, à peine a-t-il qu'il vend pour se ruiner! Cela mérite un sacrifice. Je t'engage extrêmement à voir Saint-Point pour ton compte. Tu me proposeras des arrangements suivant tes idées, et j'acquiescerai à tout en me réservant seulement, en cas d'événement, la faculté d'habiter avec toi le château. Encore je passerais là-dessus, si cela te gênait voulant te marier.

Adieu, mon cher ami. On remettra soixante francs pour toi chez ta mère sur ce qu'on doit

m'envoyer. Écris-moi en détail tes affaires et tes pensées, et n'attribue pas mon silence à de l'insouciance; tu te tromperais beaucoup.

A l'ambassade de France, à Naples.

CCXXVII

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire d'ambassade de France, à Turin.

Florence.

Nous sommes ici heureusement arrivés et reposés. Nous nous empressons de vous en donner des nouvelles pour répondre, autant qu'il est en nous, à tant d'intérêt et d'amitiés de votre part.

Ma femme est ravie de Florence, et moi plus encore que la première fois! Où est mademoiselle Fanny? Madame d'Albany m'a bien reçu en votre honneur. Elle vous espère. Fontenay est encore ici pour assez longtemps. Je vais ce soir avec lui chez M. de Blacas, à la campagne. Nous partons mercredi pour Rome, conduits par des mulets, car la poste est insoutenable dans ces montagnes depuis Bologne. Souvenez-vous-en.

Il fait chaud ici, mais cela ne ressemble en rien à l'air étouffant de Turin. J'ai trouvé, comme la première fois, que Turin était la plus insoutenable pour le climat.

Ma femme est bien, sauf quelques annonces de grossesse qui me font grand plaisir. Je suis mieux aussi. Fontenay est charmant pour nous. Demande Florence, et tu l'auras. On ne parle plus de M. Chateau.

Adieu, en voilà assez pour mes forces actuelles, et assez pour ton instruction. Dis mille choses à la société vraiment charmante que vous nous aviez procurée à Turin et que nous regretterons à Florence.

Vale.

CCXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire d'ambassade de France auprès de S. M. le roi de Sardaigne, à Turin.

Rome, 12 juillet.

J'ai reçu hier ta lettre. Nous remercions tous mille fois ces dames de leurs bontés et de leur aimable souvenir. Notre voyage jusqu'ici a été heureux, nous jouissions en paix de Florence et de Rome : le voilà troublé par la révolution de Naples. Je suis forcé de laisser ici ces dames et de partir seul en courrier cette nuit. La route est mauvaise, et tout est en désarroi à Naples. Mais le bon sens et les avis de M. Artaud ne me laissent pas hésiter sur ce qu'il y a à faire dans ma position.

Quand j'aurai vu où en sont les choses, si toutefois je puis arriver, je reviendrai dans un mois chercher ma femme. Elle est, je crois, déjà grosse, ce qui augmente mon ennui. Du reste, Rome est charmant, nous avons toujours eu frais et encore

ici depuis Turin (c'est la fournaise d'Italie, tout le reste est supportable). Nos santés sont passablement bonnes. Je jouis de la tienne.

Adieu, ce n'est qu'un mot, puisque le temps me manque dans ce brouhaha pour t'en dire plus long.

AL.

A revoir à Naples.

CCXXIX

A la marquise de Raigecourt

Paris.

Rome, 13 juillet 1820.

J'ai été, madame, si occupé et si malade au milieu de tout mon bonheur que je n'ai pu vous écrire. J'avais chargé maman de le faire pour moi. Je me reposais sur votre seule affection du soin de m'excuser à vos propres yeux ; me suis-je trompé ? J'espère que non, et qu'une fois établi à Naples et un peu en dehors de toutes les affaires qui viennent de m'absorber, votre aimable et douce correspondance viendra ajouter de nouveaux charmes à tous ceux que j'espère de ma situation actuelle.

Mon bonheur est un peu troublé ces jours-ci par la révolution de Naples. Je suis forcé de laisser à Rome ma femme et ma belle-mère, et d'aller seul à mon poste dans un moment intéressant mais peu sûr, surtout dans un pays et sur des

routes fort dangereuses. J'espère cependant revenir chercher ma femme dans un mois ; je la crois enceinte, ce qui augmente mon inquiétude de la laisser. Heureusement elle est entourée de prévenances et de protection.

J'ai su, mais heureusement après votre maladie, que vous aviez été malade ; c'est à Turin que je l'ai appris par M. de Virieu. Nous avons bien joui des meilleures nouvelles qu'on nous a données là de votre état, car vous êtes bien aimée par tous et partout.

J'ai passé dix jours avec mes amis de Lemps très-doucement. Aymon est à merveille.

Je ne regrette plus Raoul au milieu de ce tumulte où Naples se trouve. Je ne saurais comment concilier dans un tel moment ma surveillance et sa sûreté. Personne n'a encore percé de Naples ou jusqu'à Naples. Je pars en courrier cette nuit, ne sachant trop comment j'y parviendrai.

J'ai trouvé sur notre route toutes les prévenances imaginables de notre diplomatie. M. Artaud ici m'a donné les meilleurs soins et les meilleurs conseils. Si vous aviez moyen d'en faire remercier

de ma part madame la vicomtesse de Laval à qui je dois cet intérêt, j'en serais bien aise. Je ne la connais pas assez pour le faire moi-même.

J'ai arrêté l'impression d'autres éditions ; c'est trop, comme vous dites, surtout pour le peu d'argent que cela me rend. Le très-peu que j'en ai tiré m'a cependant été bien utile pour mon mariage. Nous ne sommes pas riches encore, quoi que disent les journaux. Mais nous aurons, j'espère, une aisance suffisante pour des goûts très-simples et très-uniformes comme les nôtres, et vous serez bien aise d'apprendre que je trouve ma femme la plus parfaite des femmes pour moi, c'est aussi vous dire que j'espère être pour elle un bon mari.

Je ne vous dis rien pour madame de Beufvier qui court, dit-on, les champs. Nous voudrions cependant bien qu'elle courût jusqu'à Rome avec mademoiselle Fanny. Il y a de quoi enivrer et étourdir tout le monde à Florence et à Rome. Nous courons beaucoup les monuments, les ateliers, mais Saint-Pierre et Canova sont les deux points où l'on revient toujours. Nous allons tomber à présent dans le pays de la pure et brutale

volupté : Naples ressemble plus à l'Asie qu'à l'Italie, il n'y a que les délices du corps, l'air, la vue, le ciel et la paresse; les délices de l'imagination sont ici.

Adieu, madame; ce mot de madame est bien sec et dit bien peu ce que je sens. Il y a vingt mots ici qui le diraient avec les nuances précises, mais nous sommes barbares par notre langue. Il faut que notre cœur devine et supplée à ce qui lui manque. Le vôtre ne devinera jamais assez ce qu'il y a dans le mien de sentiments tendres et solides, de reconnaissance et d'affection filiale pour vous et pour ce qui vous appartient.

Recevez-en pour la millième fois l'assurance, et daignez les transmettre à madame de Beufvier, à M. de Raigecourt, à Raoul, à tout ce salon enfin où je me transporte si souvent en esprit. Ne m'oubliez pas non plus auprès de M. de Sade et de madame de Noirville, s'ils se souviennent de moi.

ALPHONSE.

CCXXX

A monsieur de Genoude

Rome, 29 juillet 1820.

Voici un revenant, mon cher ami, qui vient se rappeler à vous, non pas tout à fait de l'autre monde où les journaux l'ont envoyé, mais d'un monde bien loin du vôtre. J'arrive de Naples où j'étais allé, comme à mon poste, pour être spectateur de cette nouvelle révolution. Je reviens chercher ici ma femme et ma belle-mère, que j'avais craint de mener dans cette horrible bagarre et que je ne suis pas encore très-content d'y conduire. Cependant il le faut, et je pars demain.

Je vous envoie ce que j'ai pu obtenir de mieux pour notre cher et illustre ami, M. de Lamennais. Ce pays-ci ne vaut guère plus pour les gens comme lui et comme vous que le quartier de Notre-Dame à Paris. Tout se ressemble dans ce triste monde. Il ne faut s'étonner de rien et faire son devoir en dépit de ceux pour qui on le fait. C'est la loi com-

mune de ce siècle ; aussi y aura-t-il plus de pures vertus que dans un autre.

Passons à autre chose. Que devenez-vous vous-même ? Depuis Chambéry, je n'ai point de vos nouvelles, je crois, si ce n'est un petit mot à Turin. Persistez-vous dans le bon projet d'un hiver à Naples ? Mais Naples n'est plus Naples. Entendez-vous faire des motions au pied du sacré tombeau de Virgile ! et voyez-vous des clubs de carbonari dans les temples de Baïa et de Pouzzoles ! La liberté est belle, mais elle était mieux au Capitole que sur ces délicieux rivages de la Campanie, où l'on ne s'attend à trouver que des délices, du repos et des chants. Cette révolution très-inattendue nuira, je le crains, à nos projets de calme et de solitude, à moins qu'elle ne continue avec le calme qui a caractérisé son début. On n'a jamais rien vu de pareil : point d'opposition dans les acteurs, et l'indifférence la plus absolue dans les spectateurs. Ne parlez pas de ma lettre : on dirait que je vous fais de la politique, et je ne dois pas. Si je vous en faisais, je vous dirais bien autre chose.

Écrivez-moi, mais ne m'envoyez plus le *Défenseur*. M. de Narbonne me fait payer toutes mes

lettres, et j'en serais pour plus que mes appointements. Deux lettres, l'autre jour, et deux ou trois numéros, m'ont coûté 25 francs, et je ne suis pas riche en jouissance, quoi que disent les journaux. A propos, je vous remercie mille fois de tous les bons articles dont ils m'ont comblé. Je sais que je les dois en bonne partie à votre amitié industrieuse. Envoyez à l'abbé Dumont, curé de Bussières, par Mâcon, mes numéros. Vous avez oublié ce pauvre brave homme, j'en ai été désolé.

Abonnez-moi, je vous en prie, au *Galignani's Messenger*, journal quotidien anglais, à mon nom, pour Naples, à l'ambassade de France, — et portez-moi en moins ce que vous aurez donné pour le prix. Prenez pour trois mois, si cela se peut, ou six, si on ne veut pas pour trois.

Je suis toujours mal portant, malgré ma félicité conjugale qui est parfaite : ce n'est même pas la peine de réclamer dans les journaux contre ma mort, car je m'y attends. Mais je mourrai ou je vivrai votre meilleur ami. Le duc de Rohan ne m'a point écrit sur tous mes événements dont je lui ai fait part. Que devient-il donc? Est-il par hasard irrité contre moi?

Adieu, mon cher Genoude. Je vous écrirai souvent, une fois arrivé à ma destination. Faites-en autant au milieu de vos travaux. Je vois qu'on vous joue des tours indirects par les journaux, mais moquez-vous-en : il n'y a pas de bons ni de mauvais tours contre un vrai talent. Comme votre superbe *Bible*, il triomphera du passé, du présent et du futur. Bonsoir et à revoir. Je vais faire mes paquets pour ce troisième et ennuyeux voyage de Naples.

AL.

CCXXXI

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de l'ambassade de France, à Turin.

Naples, 4 août 1820.

J'ai reçu, à ma seconde arrivée ici, ton petit mot contenant la petite lettre de madame de Sainte-Aulaire. Tu fais bien d'aller à Paris et de demander Florence. Tu finiras par l'obtenir, et tu y seras heureux, si surtout les choses s'y passent en douceur. J'imagine que Fontenay ne tardera pas à se rendre à notre poste qui est devenu fort intéressant, et qu'ainsi tu feras bien de hâter ton départ.

Mande-moi si M. le duc de Dalberg quitte Turin, et rappelle-moi à ses bontés dont j'ai conservé plus de souvenir que je n'aurais fait de bien d'autres, parce qu'elles venaient d'un homme qui y ajoute plus de prix, à mon avis.

Maintenant veux-tu savoir mon odyssée? J'avais laissé ma femme à Rome, malade et grosse;

je suis venu ici à travers la révolution, j'y ai passé huit jours, et le duc de Narbonne m'a renvoyé en courrier à Rome, chargé de ses dépêches et de celles de tout le monde. J'ai passé quinze jours à Rome sans rien faire ni rien voir, tous deux malades et n'en pouvant plus. Bref, nous sommes arrivés ici. J'y avais loué et préparé un logement d'hiver à Chiaja, au bout de la Villa Reale, près de la grotte du Pausilippe, donnant d'un côté sur le golfe et les arbres de la villa, de l'autre sur des jardins de figuiers et d'orangers qui sont entre moi et le Pausilippe. C'est meublé, j'ai écurie et remises, et tout cela me coûte 200 francs par mois. J'ai eu un bonheur rare en cela ; tous les autres sont de 400 ou 500. Tu peux te figurer quel délicieux séjour cela fait, si on peut le supporter, ce que j'ignore. Mais du moins en hiver il sera doux, et au printemps, si nos santés en souffrent, j'ai la faculté de sous-louer. Il y a une petite chambre à t'offrir si tu t'ennuies d'être ailleurs. Tu seras bien avec nous.

Naples et le golfe et Baïa et Pausilippe sont incomparablement plus beaux qu'ils ne l'étaient dans nos souvenirs mêmes. Tu peux tenir cela pour

certain. Mais cela n'est beau qu'à l'œil : il paraît que, malgré l'immense population, les files interminables de voitures, etc., il n'y a nulle ressource pour le cœur et l'esprit. Ce n'est que le pays des sens, mais c'est ce que nous voulons. Viens-y donc ! On a encore des voitures à un prix médiocre, comme de notre temps ; tout le reste est cher, et je vois que nous aurons de la peine à bien faire joindre les deux bouts de l'année, sans aucun luxe pourtant. Je suis près de l'ambassade, où mes camarades sont de bons garçons, et où je vais quelques heures de la matinée. La politique présente est curieuse pour de vieux routiers de révolutions et de constitutions comme nous sommes en France. La crise a été fort sage et fort douce, et les affaires de Sicile s'arrangent aussi.

Je suis un peu accablé de la chaleur, ma femme aussi : elle est à son comble à présent et on ne peut ni bouger ni dormir. Mais la fin du mois d'août adoucira tout, à ce qu'on assure. A quoi se décident les voyageuses ? Mademoiselle Fanny se donnera-t-elle l'éternel regret de n'avoir pas vu son vrai pays, Rome ? Tâche qu'il en soit autrement. Nous irons au carême l'y recevoir. Rome vaudrait

bien mieux que ceci sans le mauvais air. C'est le pays de la solitude et de la pensée. On s'y sent à l'aise et au large. Ici on s'étouffe un peu trop.

Bonsoir. On ne me paie pas mes lettres, à mon grand étonnement. J'en suis accablé, j'en paie pour cinq à six piastres par semaine. Je ne sais où donner de la tête. Préviens-en tout ce que tu connais qui m'écrit. Toi seul écris-moi autant. Je n'emploierai jamais mieux mon argent. Je sens que le mariage ne fait rien à mon amitié pour toi, au contraire. Je suis pourtant très-heureux sous ce nouveau rapport. J'ai la perfection à mon gré. Je t'en souhaite autant, et tu le trouveras ; mais ne prends pas du jeune et non formé. Choisis comme moi à peu près ; le reste n'est bon que pour le vulgaire profane. Adieu, mille et mille tendresses à ces dames ; j'ai dit tendresses, mais ajoute respects, et n'oublie pas personnellement de me rappeler aux bontés de M. le marquis Alfieri et de M. et madame César de Saluces.

CCXXXII

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de l'ambassade de France, à Turin.

Naples, 18 août.

Ce n'est qu'un mot pour te prier de faire passer à la poste de Turin, d'y payer sept sols pour une lettre qui m'y est retenue, faute d'affranchissement, à ce qu'on me mande, numéro 800; je crois. Je suis du reste trop malade pour écrire, et nous le sommes tous : fièvre continue et lente, impossibilité de rien manger, et accablement inouï, suite du climat et de la chaleur. Tu sais qu'on le subit toujours. Nous y sommes. Je ne sors plus, ni ma femme ni ma belle-mère, c'est un hôpital. Il fait si chaud que tout le monde est de même.

La révolution dort aussi ici, et non à Palerme contre laquelle on marche, mais qui se fortifie. Je vous en donnerai des nouvelles dès qu'on se sera mesuré, mais je ne sais quand. Ils se mesurent longtemps comme les héros d'Homère.

Et vous, que faites-vous? Fontenay va arriver; pars donc! Le duc de Narbonne part dès qu'il aura son secrétaire. Je ne sais qui nous aurons pour ambassadeur cet hiver. Quoiqu'il dise que ce n'est qu'en congé, je sais que c'est pour tout de bon. J'en suis fâché: il est facile à vivre, sensé et bon.

J'ai un bon enfant de camarade, pas plus imposant que le tien. Nous n'avons pas grand'chose à faire: l'ambassadeur fait tout. C'est tout ce que je veux. J'aime ainsi le métier. C'est ce qu'il nous fallait.

Pas l'ombre de société ici: il n'y a pas à la lettre dans tout Naples la possibilité de passer une soirée. Du reste, à l'œil, cela a l'air du salon de l'Europe, mais ce sont les rues qui font salon. Je passe ma vie à la fenêtre, à voir la mer, les montagnes, les arbres, les vaisseaux, la lune et le ciel, et les équipages sans nombre des promeneurs de Chiaja.

Si tu ne sais que faire, viens chez moi cet hiver, tu ne t'en repentiras pas. Je te donnerai un cabinet, ou tu prendras un logement à côté en mangeant et vivant avec nous. Tu serais tout comme

quand j'étais garçon. Pas plus de gêne et un peu mieux. Nous nous ennuierions si nous n'étions pas à Naples.

Adieu, écris-nous.

LAM.

CCXXXIII

A monsieur de Virieu

Naples, 20 août.

Je reçois ta petite lettre où tu parais si inquiet. Je n'y conçois rien, t'ayant écrit tous les huit jours au moins. Nous nous portons tous assez mal par suite du climat et des chaleurs, mais nous n'avons point de maladie.

Tu peux dire de ma part à M. le duc de Dalberg au sujet de ce qu'il me demande : que, dans ce moment-ci, rien ne répond précisément que l'ordre soit maintenu à Naples que l'espèce de sagesse spontanée avec laquelle ils ont opéré leur première crise révolutionnaire qui n'a été ici troublée par aucun excès; que, depuis quelques semaines, l'unanimité qui avait présidé à ce mouvement a fait place à toutes les divisions qui se manifestent promptement dans les partis vainqueurs; que la partie de la population qui a marché à la suite des hommes principaux marche à présent sans eux et même contre eux; qu'enfin, d'ici à l'ouverture du

parlement et à la soumission de Palerme, je ne prendrais pas sur moi de lui conseiller le séjour de Naples comme absolument tranquille et sûr, sans cependant que je le croie dangereux ; mais que dans six semaines on verra par les élections et par l'attitude de la chambre ce que l'on peut augurer pour cet hiver, et qu'alors je lui en ferai part, et je me chargerai avec tout le zèle et tout l'empressement que je me sens pour lui de lui préparer ses logements. Je fais en mon particulier tous les vœux possibles pour qu'il se détermine à ce voyage. Nous sommes ici absolument abandonnés aux étrangers et dans un vide absolu de toute société intéressante. Au reste vous verrez bientôt passer le duc de Narbonne qui s'en va, et qui pourra donner plus de détails à M. le duc de Dalberg.

Adieu pour aujourd'hui. Je t'ai écrit hier. Ceci n'est qu'un mot pour répondre à ta demande. Mille choses tendres à ce qui t'appartient, et mille respects à M. le duc et à madame la duchesse de Dalberg. Donne-moi quelques nouvelles de Lombardie, si tu en sais. Fontenay arrive un de ces jours.

P. S. Réponds de ma part à madame de Virieu que l'ancien ami de ton père, D. Diego Nazelli, est ce même Nazelli qui était tout à l'heure vice-roi en Sicile, et qui s'est sauvé de Palerme si à propos. C'est un pauvre vieillard qui a été un homme, mais qui n'est plus rien, dit-on. Il est tranquille ici.

La marquise Gagliati est charmante, mais personne ici ne voit personne.

CCXXXIV

A la marquise de Raigecourt

Naples, 16 septembre 1820.

Est-ce que les absents ont tout à fait tort, madame, ou bien est-ce que vous n'avez point reçu de mes lettres, ni de Turin ni de Rome, ou m'a-t-on soufflé vos réponses à quelque bureau de poste d'Italie? Quoi qu'il en soit, je suis sans un mot de vous, et, si je ne savais pas par madame de Sainte-Aulaire que vous êtes rétablie et jouissant du bon air de la Brie à Condé, je serais inquiet. Mais, de grâce, rassurez-moi mieux encore vous-même, et donnez-moi un peu des nouvelles de tout ce qui vous appartient.

Je n'ai pas un mot de Paris depuis des siècles. Que sera-ce donc quand j'aurai été éloigné pendant des années, si cela m'arrive! Vous me supposez peut-être assez heureux, et vous avez raison; mais le bonheur ôte-t-il quelque chose aux affections qu'on a nourries dans d'autres temps?

Je sens qu'au contraire elles s'augmentent, ou du moins on les sent mieux. Je suis le plus heureux homme du monde, comme l'heureux M. de Jussieu, mais je ne suis pas absorbé tellement dans ma félicité conjugale que mes anciennes amitiés soient oubliées. Il n'y a pas de jour où je ne parle à ma femme des souvenirs si doux qui me rattachent à Paris et surtout à la rue de Bourbon.

Pourquoi cette rue n'est-elle pas à Naples? Nous n'avons ici que la plus belle nature du monde; des amis, ou même des relations agréables, nous n'en avons pas, il n'y en a pas du tout. L'esprit de sociabilité tel que nous le comprenons n'existe qu'à Paris. Il faut se suffire ici; c'est une assez douce nécessité pour deux jeunes mariés qui ont les mêmes goûts champêtres et le même enthousiasme pour le soleil, les montagnes, la mer, etc., mais cela convient peu à ma belle-mère qui s'ennuie et qui nous fait, bon gré, mal gré, participer à son spleen. Nous espérions un peu que l'hiver ramènerait la foule d'étrangers qui peuplent ordinairement Naples ; mais ces derniers événements, les incertitudes sur ce qui ad-

viendra, éloignent un peu les familles errantes des Anglais et des Russes. Nous resterons un peu seuls si notre horizon ne s'éclaircit pas d'ici à quelques semaines.

En attendant, nous allons souvent à la campagne, dans une île ravissante à quelques lieues de Naples, à Ischia. J'y ai loué une petite maison pour l'automne. C'est une montagne de la Suisse jetée au milieu de la mer de Naples et réunissant tous les avantages des deux climats. Ma femme en est aussi engouée que moi ; nous y retournerons demain, mais j'ai voulu vous écrire avant. J'y prends les eaux dont j'ai toujours grand besoin, étant extrêmement souffrant quand je suis à Naples, et à merveille quand je suis sur ces montagnes et dans la vraie campagne. J'ai pourtant ici la plus délicieuse habitation du monde la mer à nos pieds, le Vésuve et Pompéï à ma gauche, à droite la colline du Pausilippe couverte de verdure et de villas ; mais l'air est trop mou, je ne puis vivre que dans le plus actif et le plus volcanique, pourvu qu'il soit chaud. Je suis bien aise de n'avoir pas amené Raoul, comme vous pensez, je voudrais même être tout seul.

Nous perdons notre ambassadeur; un de mes amis le remplace comme chargé d'affaires. Qui nous renverrez-vous? Mais surtout comment êtes-vous? Que fait madame de Beufvier? Où est madame de Lascases? Que comptez-vous faire de Raoul? Si vous voulez en faire un paresseux de bonne compagnie, faites-en un diplomate. Mais, à votre place, je n'en ferais rien qu'un bon mari que j'enverrais à vingt ans vivre dans sa terre et cultiver ses champs. C'est le plus sûr, si son goût s'y prête. Je commence à penser aux éducations pour mon compte, car j'ai la douce espérance d'être père aussi avant six mois d'ici. Mais plus je pense, plus je conclus qu'il faut tout laisser à la Providence : toutes les règles sont trompeuses, tous les systèmes sont vains. Ainsi ne vous tourmentez pas plus que moi sur le cher Raoul, objet de tous vos soucis.

Vous verrez bientôt M. de Virieu, que l'air d'Italie a rétabli en grande partie; mais nous sommes désolés que mademoiselle Fanny ait borné son voyage à Turin. Ah! si elle connaissait Rome et Florence et Naples, elle serait bien plus désolée encore! C'est sa patrie naturelle.

Que ne puis-je vous inviter à y venir aussi! Je voudrais que tout ce qui est digne de voir et de sentir partageât mon admiration croissante pour ces grands chefs-d'œuvre de la nature et des hommes. Il ne faudrait jamais mourir sans avoir vu au moins Saint-Pierre de Rome et le golfe de Naples.

Mais tout cela n'empêche pas le mal de foie. Je suis sous son règne à présent, et il me force à laisser tomber la plume qui vient de vous tracer d'une manière si décousue mes pensées et mes impressions loin de vous, et qui ne vous peindra jamais assez les sentiments éternels d'attachement que je nourrirai pour vous, madame, et pour toute votre maison. Rappelez-moi à ce salon chéri, à M. de Sade en particulier, et repentez-vous de ne m'avoir pas écrit.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

CCXXXV

A monsieur Eugène de Genoude

Rue du Regard, n° 1, faubourg Saint-Germain, Paris.

Naples, 24 septembre 1820.

Ne sachant plus où vous étiez, mon cher ami, j'avais renoncé à vous arracher un mot, et je venais d'écrire à différentes personnes à Paris pour me mettre enfin au courant de mes petites affaires, soit avec le journal, soit avec Nicolle. J'ai un besoin d'argent extrême. Portez pour moi les 1,500 francs que vous me dites devoir recevoir de Nicolle, avec tout ce que Nicolle aura en sus à ma disposition, chez M. Boscary, agent de change, place Vendôme, n° 24, ou chez M. Auguste de Parseval, frère d'Amédée que vous connaissez, pour que ces messieurs me les adressent sur-le-champ à Naples par leurs correspondants. Tâchez aussi de toucher pour moi tout ce qui peut me revenir du journal dont j'ai

envoyé ma démission pour cause. Je rends ma demi-action au commencement du quatrième trimestre, mais j'espère avoir pour ces neuf mois une huitaine de cents francs. Remettez-en ce que vous en pourrez tirer à M. de Parseval, et envoyez-moi aussi le compte total de Nicolle, mais ne vous endormez pas là-dessus. Je vous en prie en ami. Voilà quatre mois que je soupire après cela, et je suis loin dans ce moment-ci d'être à mon aise. Je suis obligé de payer mois par mois ma noce, etc. Je ne serai à mon courant qu'après quelques mois et après avoir touché tout cela.

Pardon de tous ces détails ; mais, si vous connaissiez tous mes embarras présents, je suis sûr que vous y mettriez un peu de zèle. Écrivez-moi, je vous en prie, sur-le-champ le succès de vos démarches à tous ces égards. Vous ne pouvez vous figurer quelle impatience j'en ai. Je ne touche pas un sol d'appointements jusqu'ici ; je n'ai pas une obole de chez moi, au moins de 18 mois encore, il faut vivre d'esprit. Si j'avais été seul plus longtemps à la campagne, je vous aurais envoyé un second volume, mais cela

ne pourra pas être de quelques mois. Laissez donc aller la chose telle quelle, sans plus faire de bruit, et arrêtez les éditions à cette sixième. C'est trop, surtout en rendant si peu.

Je suis ravi de la bonne nouvelle que vous me donnez relativement à vous. Je vais faire ce dont vous me chargez auprès du *nominateur*. Je serais bien heureux d'y être pour quelque chose. Depuis que je vous connais de fond, votre bonheur est nécessaire au mien. Il arrivera, soyez-en sûr. Tout change et tout s'améliore dans ce bas monde. Un peu de patience, et on finit par s'en tirer.

Envoyez-moi donc le numéro des Lettres de champenoise, où vous dites qu'il y a des vers sur mon trépas, afin que je sois une ombre polie. Ceux de madame de *** sont charmants et bien touchants, surtout pour moi. Si vous la connaissez, mandez-lui tout ce que cela doit inspirer à un pauvre diable comme moi.

Je ne vous écris qu'un mot ce matin par ce courrier. J'attends de vos nouvelles pour nous remettre à une correspondance régulière. Adieu

donc pour aujourd'hui. Mille et mille tendres remercîments de leur souvenir à messieurs de Polignac et de Montmorency et à tous ceux qui vous parleront encore de moi.

CCXXXVI

A monsieur Louis de Vignet

A Bissy, près Chambéry.

Ile d'Ischia, 31 septembre 1820.

Comment, mon pauvre ami, te voilà à plat sur ton grabat avec notre maladie commune, et ne pouvant même user de tes mains ! Pourquoi cette diablesse de goutte nous a-t-elle choisis, nous si indignes ? C'était bon pour les heureux fainéants du bon temps de la Régence, les Chaulieu et les La Fare ; mais nous ! Cependant nous la tenons, il faut de la patience. J'espère qu'elle sera partie à l'arrivée de cette lettre, et que tu auras repris le petit train-train de tes courses philosophiques de Caramagne et de Servolex. Peut-être alors serai-je moi-même cloué sur mon sofa à mon tour, car nous n'avons pas de longs relâches. Tu me consoleras à ton tour. La vie se passe ainsi, et bon jour ! Maintenant je suis en veine, et c'est à moi de te désennuyer.

Tandis que tu es couché sur le canapé du salon de Bissy, et que tu me crois plongé dans les intrigues d'une profonde diplomatie ou dans les terreurs d'une ville révolutionnée, devine où je suis et ce que je fais? Je vais te le dire :

Au milieu de la mer de Naples, non loin du cap où Misène laissa ses armes et son nom, en face de la grotte de Cumes et du rivage classique de l'Énéide, s'élève une île de deux ou trois lieues de tour, couronnée par une montagne à pic semblable à celles que tu as sous les yeux. C'est une de vos fraîches montagnes de Savoie avec vos forêts de châtaigniers, vos vignes serpentant sur les mûriers, vos ruisseaux, vos chalets, et même les mœurs douces et pures de vos paysans. Sur les flancs onduleux de cette montagne sont épars les plus charmants casins entourés de vignes, de vergers et de bosquets. J'en ai loué un, et j'y suis depuis un mois, pour retomber dans le style vulgaire.

Là, je passe mon temps à rêvasser dans les champs ou sur la mer avec Marianne. Nous rentrons, nous dînons, nous dormons. Quatre ânes frémissants d'une noble ardeur nous attendent

dans la cour. Madame Birch et son écuyer Monkey ouvrent la marche, Marianne et moi nous la fermons; et, dans ce grotesque équipage, le seul connu du pays, nous gravissons les sommets volcaniques, nous découvrons des sites dont Bordeaux même n'approche pas; nous nous égarons dans les bois, nous culbutons dans les ravins. Madame Birch pleure, Monkey roule en silence, Marianne s'impatiente, et moi je ris. La nuit tombe, nous redescendons harassés de fatigue, enchantés des découvertes vraiment ravissantes, jurant de n'en plus faire; nous prenons du sambayon; nous lisons, nous faisons de la musique, nous écrivons; nous nous couchons pour recommencer le lendemain. Ajoute à cela que, dès que nous touchons l'île du bout des pieds, nous sommes guéris de tous nos maux. C'est l'air des hauteurs de la Suisse et la chaleur tempérée de la Méditerranée. Il y a, en outre, seulement soixante espèces d'eaux minérales que nous prenons par passe-temps.

J'ai la plus belle retraite du pays. Un promontoire élevé de sept ou huit cents pieds s'avance dans la mer comme Chatillon sur le lac; ses pieds sont

couverts de bois jusque sur l'eau, le sommet de vignes qui ombragent, de citronniers, de lauriers, de grenadiers et de myrtes, etc. A la pointe s'élève notre casino entouré de colonnes rustiques, avec une terrasse asiatique pour toit. Il est habité par une vraie famille de patriarches. Là nous vivons, là nous contemplons de loin le sommet éclatant du Vésuve *qui brille le soir comme* etc., etc.

De là nous entendons de loin en loin par la voix des gazettes le bruit des révolutions et contre-révolutions qui amusent l'espèce humaine et interrompent un peu la monotonie de sa pauvre existence. Là enfin j'ai jeté l'ancre pour toujours, et, si jamais un destin comme on n'en voit pas me donne plus d'argent que je n'en pourrais manger et m'accorde plus de douze mois dans l'année, j'en viendrai régulièrement passer sept ou huit ici, j'y prends mes mesures ; le reste à Paris et à Londres, à Montculot et à Saint-Point. Rien ne me manquera ici qu'un ami. Je t'y amènerai certainement. Tu verras enfin le vrai séjour fait pour nous, que nous n'avions fait que rêver, dont nous n'avions vu que des croquis ; le voilà, nous y sommes.

J'y suis d'abord venu seul passer trois semaines; m'y revoilà pour tout l'automne, si mon métier ne me rappelle pas. Que n'y êtes-vous, Virieu, Vignet, couple charmant entre mille ! vous qui avez des yeux pour voir, un cœur pour sentir, une âme pour désirer la nature ! Ici elle vous découvrirait ses trésors les plus secrets, ses beautés les plus ravissantes ! ici... ! Mais laissons le pathos et revenons à l'ancienne prose. Si cependant tu aimais mieux les vers, je pourrais t'en donner, car, quand je ne sais plus que dire et que faire, j'en dis et j'en fais ; mais cela ne vaudrait pas le port.

Adieu donc. Ne crois pas un mot des bêtises que disent les journaux sur mon compte, ils n'en savent rien. Je n'écris à personne qu'à toi, sans reproches. Mais j'aimais mieux croire mes lettres perdues que de t'accuser de paresse, car je ne me doutais pas de l'excès de ton rhumatisme.

Adieu encore. Dis mille choses à tes hôtes de Bissy. Ils furent jadis les miens : que ne puis-je être ici le leur ! Je leur rendrais bien Bissy, je t'en réponds. Mais l'heure de se coucher sonne, bonsoir. Puisse mon griffonnage de ce soir te distraire

un moment et dénouer tes articulations gémissantes ! Puisses-tu me répondre de ta propre et libre main, et me dire ce que tu fais, ce que tu penses surtout, et après qui et après quoi tu soupires ! Je te souhaite une bonne petite perfection de femme comme la mienne. Tu l'auras un jour, sois-en sûr ; et sur ce je prie le Seigneur de te consoler et de t'amener ici un beau matin à mon réveil.

CCXXXVII

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire d'ambassade, à Turin.

Ischia, 9 octobre 1820.

Tu connais Ischia ; ainsi je n'ai pas besoin de t'expliquer le lieu de mon séjour actuel. Ce que tu ne sais pas, seulement, c'est que c'est le chef-d'œuvre de la baie de Naples, de l'Italie, du monde : c'est le séjour complet rêvé si souvent par nous et reconnu quelquefois en détails ici ou là ; mais ici, c'est lui tout entier. Ischia vaut le voyage à lui tout seul : viens-y donc.

Mais, non-seulement tu n'y viens pas, tu n'y écris même pas. Voilà un mois que j'y attends de tes nouvelles, et chaque felouque qui m'arrive me laisse dans le même vide. Amende-toi. Je te préviens même que Fontenay paye les ports.

Mais où diable es-tu ? T'ennuies-tu à Turin ? Intrigues-tu à Paris ? Te maries-tu à Lemps ? Instruis-moi de ton sort. Quand je ne sais ce que tu penses,

je ne sais que penser. *Ego autem*, dans l'ermitage le plus sauvage et le plus gracieux du sommet élevé d'un promontoire qui plonge à pic sur la mer, vis-à-vis de la côte de Baïa et du cap de Misène, je me promène en paix sous les treilles ou sous les lauriers de mon jardin, ou je gravis la plus verte montagne de Suisse qui se trouve par hasard jetée pour nous seuls au milieu de la Méditerranée et sous le ciel brûlant de Naples. Là l'air est élastique, fortifiant et sec, comme sur le mont Cenis; l'eau glacée descend des sommets de l'Épomeo, et *soixante* sources minérales différentes nous apportent la vie et la santé. Plaisanterie à part, j'en retrouve assez dès que je remets les pieds sur le bord de ma chère île, mais cela va diablement mal ailleurs. Ma femme et ma belle-mère sont avec moi; nous y passons l'automne.

Fontenay porte le poids du jour, dont je le soulagerais volontiers au même prix, mais à quoi bon s'éreinter en pure perte! Les vers m'ont tué; on me laissera *in æternum* attaché. J'étends mes chaînes tant que je puis. Je suis heureux dans mon petit, modeste et paisible ménage. Je ne demande aux dieux que la santé et la durée de tout ceci, et de

t'en donner autant. Cependant ne te marie pas avec rien, si tu veux tenir convenablement dans la diplomatie. C'est cher, je t'en préviens, et c'est ce qui m'en chassera, je crois. Mais aussi à quoi bon de la diplomatie une fois qu'on est heureux, et tu le seras comme moi en femme. Ma fortune seule me gêne un peu. Je ne reçois rien de chez moi du tout, on ne me paye pas encore d'appointements. Mes présentes économies sur mon mariage s'en vont. Je ne sais comment diable je tiendrai à tout ceci. Ce pays-ci est affreux : nous mangeons quinze mille francs dans notre stricte économie sans pouvoir diminuer d'un sol, et bientôt obligés d'augmenter à cause des enfants. Si rien ne change, je serai obligé de me retirer, c'est trop lourd pour mes forces actuelles.

En attendant, je jouis à l'ombre de ces figuiers du beau soleil et de ma femme. Nous passons mollement nos jours à ne rien faire, à lire, à errer sous les bois ou sur la mer. Nous nous aimons, nous ne connaissons pas l'ennui. Ah ! que ce temps-ci ne peut-il durer des années, et que n'es-tu là, dans une de ces cent maisons charmantes jetées sur le penchant de notre montagne à tra-

vers les vignes et les bois et dominant ta chère mer, les yeux sur le Vésuve qui nous sert de flambeau tous les soirs, quand nous sommes assis sous les colonnes de notre vert portique en attendant les paisibles heures du sommeil après le repas! Mais sérieusement que ne viens-tu ici? Je t'y promets les plus pures jouissances que tes yeux, tes sens et ton âme aient jamais éprouvées. Nous y passerons un ou deux ans si on veut nous y laisser.

Vignet me mande qu'il est perclus d'un diabolique rhumatisme. En as-tu des nouvelles? Je voudrais bien le savoir à Turin et arrangé. Le serez-vous jamais? Je le suis presque; il ne me manque qu'un lieu de repos à moi et trois autres mille livres de rente.

Verseggio di quà in là, quand je suis seul, mais j'ai des maux, des palpitations, qui m'arrêtent. Sans cela je chanterais la félicité de l'homme mieux que je n'ai chanté son malheur. Le bonheur, quoi qu'on en dise, est poétique quand il est bien entendu, il serait même intéressant; mais le foie, le cœur, l'estomac! Chante qui pourra! Je me contente de vivre le plus doucement possible. Ce-

pendant tiens, voilà des stances toutes fraîches sur la nuit par le clair de lune ici :

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes ;
Sur l'horizon désert Phœbé monte sans bruit,
Pénètre pas à pas les ténèbres profondes,
Et jette un voile d'or sur le front de la Nuit.

Vois-tu du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux ?

Mais, ma foi ! je m'arrête là, car les dames veulent s'aller coucher. Cela ne vaut pas la peine. A une autre fois. Adieu, la marine part demain à la pointe du jour. Je vais cacheter mes dépêches dont voici la plus importante. Bonsoir, et mille tendres et respectueux compliments à madame de Virieu et à mademoiselle Fanny. *For ever !*

CCXXXVIII

A monsieur Eugène de Genoude

Rue du Regard, n. 1, à Paris.

Naples, 10 octobre 1820.

Ceci, mon cher Genoude, n'est qu'une tentative perdue pour avoir de vos nouvelles et savoir où vous prendre. Les uns vous disent en Italie, les autres aux Pyrénées; mais je crois que vous n'êtes nulle part, puisqu'il ne m'arrive depuis trois mois pas un mot de vous. Peut-être que par la voie de la rue du Regard cette lettre vous parviendra. Si cela lui arrive, répondez-moi donc. Dites-moi vos projets, votre marche, vos aventures. Donnez ma démission au journal que vous savez, et tirez-en les deux trimestres que je puis y avoir, c'est-à-dire la moitié de l'action, l'autre moitié étant à Vignet.

Donnez-moi surtout des renseignements sur ce que sont devenus les produits de la vente chez Nicolle : de tout cela je n'ai rien eu qu'une lettre de change de 1,500 francs que, selon vos indica-

tions, j'avais tirée sur lui et qu'il m'a laissé indignement protester. Je la paye aujourd'hui, et j'écris à Paris pour qu'on en tire enfin raison. Il n'est pas possible que quatre mille cinq cents exemplaires n'aient produit que ce que j'ai touché que vous connaissez.

J'ai grand besoin d'argent, ne touchant rien de chez moi; pas un sol encore d'appointements. Écrivez donc à ce Nicolle de s'exécuter complétement; après quoi nous recommencerons, si le public veut bien.

Je ne suis pas mal de santé, et je vous attends cet hiver. Adieu et éternelle affection.

ALPH.

CCXXXIX

A madame la vicomtesse de Pernety

Paris.

Naples, 12 octobre 1820.

J'ai chargé maman, dans le temps, ma chère cousine, de vous faire part de mon mariage, ainsi qu'à madame de Vaux. J'étais alors trop occupé, trop malade, pour écrire moi-même à toutes les personnes auxquelles mon cœur me pressait de le faire. Plus heureux aujourd'hui, ayant du temps et des forces devant moi, je veux satisfaire peu à peu à ce devoir agréable, et je commence par vous parce que vous serez toujours au premier rang de mes souvenirs et de mes affections à Paris.

Je ne vous répéterai rien de ce que vous savez sur mon mariage, et de toutes les peines que j'ai eues à le mener à bien ; mais enfin il est fait. Je suis complétement heureux avec la personne que j'ai choisie, et je jouis parfaitement du fruit de

mes sueurs. Je ne désire rien que la longue durée d'un état si doux, et toutes les qualités solides et agréables de ma femme m'en donnent une pleine assurance. J'entre dans ces détails parce que je ne doute pas que le bonheur de vos amis ne soit pour quelque chose dans le vôtre.

Je voudrais maintenant voir Pauline être aussi heureuse dans son choix que je l'ai été dans le mien. Parlez de moi à elle et à ma tante, si elles sont déjà de retour auprès de vous. Parlez-en au général et à M. de Pansey. Comment est-il cet été? Comment êtes-vous vous-même? A quelles eaux êtes-vous allés confier vos santés, et comment va votre aimable salon? Je voudrais bien m'y retrouver de temps en temps, et y présenter une cousine à peu près digne de vous. Mais nous ne savons trop quand nous serons libres de revenir en France et en Angleterre.

Ce climat nous séduit, ma petite place m'attache ; je voudrais m'élever en Italie jusqu'au grade de secrétaire d'ambassade, y laisser couler quelques années, et revenir ensuite tout simplement finir, comme finissaient nos pères, dans quelque masure de Bourgogne ou du Mâconnais.

Mais le destin fera de tout ceci ce qu'il voudra; il m'a trop bien traité dernièrement pour que je m'en défie.

Je lui demande quelquefois cependant de vous inspirer quelque jour un violent désir de voir l'Italie et surtout Naples. Nous tâcherions de vous y rendre une partie des soins que vous m'avez donnés à Paris. Ma femme, qui vous connaît par moi, doit vous aimer. Si elle savait que je vous écris, elle me chargerait de vous le dire d'avance sans doute; mais ces dames ne sont pas ici aujourd'hui : je les ai laissées à la campagne dans une charmante île auprès de Naples où nous sommes pour quelques jours. Je les rejoins ce soir.

Je ne vous dirai rien de notre politique. Vous devez en savoir plus que nous. Ici nous sommes tranquilles, c'est assez, et c'est ce que nous vous souhaitons surtout. Nous manquons de société cependant, les gens du pays n'en font point, les étrangers sont presque tous partis : il faut se suffire.

Adieu, ma chère cousine. Quand vous ne saurez que faire d'un de vos quarts d'heure, donnez-le-nous, vous nous en ferez toujours passer un

bien agréable. Permettez que ma femme vous embrasse, et recevez l'assurance respectueuse de ma vieille et constante affection.

ALPHONSE.

CCXL

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de l'ambassade de France, à Turin.

Naples, 29 octobre 1820.

Voici un mot. Peut-être sera-t-il plus heureux que les longues épîtres que je ne cesse de t'adresser tous les huit jours bien régulièrement et que tu ne cesses de perdre. C'est insupportable ; mais garde-toi de penser ce que tu me dis, que le mariage a refroidi mon amitié. Elle est plus parfaite *che mai*, je t'en réponds : tu es sur la même ligne que ma femme, je vous confonds tous deux dans mes premières affections. Je n'ai jamais été moins distrait de ce sentiment. Je donnerais mes culottes pour que tu envoyasses paître ces diplomates, et que tu t'arrangeasses pour vivre ensemble avec la femme ou sans la femme que le ciel te tient en réserve je ne sais où. Le ciel récompense les grands partis ; ainsi, crois-moi, prends-en un bien net et bien vert. Ne te laisse

pas mener *bêtement* par ton sort, pendant que tu as les rênes en mains. Agis, ne fût-ce que pour agir. Regarde comme je suis heureux dans mon choix! je n'y désire ou n'y regrette pas un iota : j'ai trouvé la perfection. Tu la trouveras aussi. Si tu ne la trouves pas, tu feras usage de ta forte raison et tu te résigneras. C'est un état facile où l'on peut s'arranger.

Es-tu encore à Gênes? Viens jusqu'ici par un bon vent sur un de ces bâtiments de vin qui sont par centaines sur les côtes de Baïa. Tu m'y trouveras tout l'hiver, je pense. Je te donnerai mon cabinet pour chambre, ou nous t'arrangerons dans la même maison. J'ai un bon petit ménage. Tu seras comme frère que tu es. Nous referons nos courses de Baïa et de Pompéï. Je viens de les recommencer hier avec ma femme.

Nous avons à notre grand chagrin quitté notre Ischia. Je travaille ferme à présent sous le rigide et très-aimable Fontenay. Voilà deux journées sans désemparer de pupitre. Nos événements sont intéressants, notre position belle et délicate. J'espère, si nous nous tirons bien de là, avoir mieux, et j'en ai franchement besoin pour être à l'aise, car,

hors de ce qu'a ma femme, je ne touche pas un sol. Heureusement on me fait force éditions, mais malheureusement on me les vole à peu près toutes. Je suis aux expédients, mais cependant le fond de ma position est superbe. Quels sont donc les projets de tes dames ? Vont-elles s'en aller sans avoir vu Rome et Naples ? Ne le souffre pas pour mademoiselle Fanny. Qu'elle vienne au moins à Rome !

Adieu, je m'arrête là ce matin, ne voulant que te donner de nos nouvelles au courant de la plume. Je me porte passablement. Je suis enchanté que tu me fasses traduire. Quand cela sera-t-il fait ? Envoie-m'en un morceau pour voir. — Adieu encore.

CCXLI

A madame Éléonore Duport (1)

Naples, 25 novembre 1820.

Enfin, madame et chère Éléonore, j'apprends que vous vivez, que vous êtes heureuse avec l'homme de votre choix, et que le bonheur et l'amour n'ont point totalement effacé dans votre âme les souvenirs de notre tendre et vieille amitié. Votre charmante lettre m'a donné un beau jour de plus. Je l'ai lue et relue et méditée.

Comme notre étoile nous a poussés tous les deux au même point de félicité par des chemins semblables ! J'ai trouvé en femme la perfection que vous avez rencontrée en homme. J'en jouis comme vous dans la solitude et la tranquillité, quoiqu'au milieu d'une ville de cinq cent mille âmes et des premiers orages d'une révolution improvisée. Dieu nous conserve la même situation ! A la santé près, elle est complétement heureuse.

(1) Mademoiselle de Canonge.

Ma santé cependant se ressent du climat divin où nous vivons. Nous avons, au plus sombre de l'hiver, vos journées les plus belles du mois de mai. Nous en profitons, nous courons à cheval dans les plus beaux sites du monde, à Herculanum, à Pompéï, à Sorrente. Notre fortune, sans être encore bien aisée, est cependant suffisante pour nos besoins et nos plaisirs même ; elle ne peut que s'augmenter, et nous sommes en repos sur celle de nos enfants, car nous en sommes précisément où vous en êtes sur ce chapitre. Nous attendons au mois de mars un garçon ou une fille, qui seront également bien reçus. Je suis heureux de penser que notre sort s'est arrangé, la même année, sous la même étoile, et que tous les événements agréables se correspondent entre nous. Vous étiez trop digne d'éprouver et de donner le bonheur pour que ce ne fût pas là votre destinée. Suivez-la donc longtemps, et instruisez-nous de ce qui la complétera. Parlez de nous à M. Duport, en attendant que vous puissiez nous présenter à lui comme de vieux amis : nous avons un lien commun, puisqu'il vous aime et que nous vous aimons.

J'ai des nouvelles de madame Boscary, elles sont bonnes. Elle me parle de vous, elle vous regrette ; mais moi, je vous félicite d'avoir été cacher vos plus beaux jours de bonheur à la campagne : la monotonie n'est à craindre que dans l'ennui, il faut la chercher dans l'amour et dans le bonheur.

Je n'envie plus que cela, la campagne et une vie remplie par les soins qu'elle donne. Ici ma vie est toute remplie de travaux bien différents, et ce ne sont pas même des vers, mais de la prose ou des chiffres très-ingrats. Cependant le temps passe doucement, c'est l'essentiel. Madame Boscary me parle aussi de la pauvre Virginie ; je voudrais bien lui trouver une place chez quelque Anglais dont ce pays abonde, mais je ne vois rien encore de bon.

Adieu, chère Éléonore, ma femme s'unit à mes sentiments pour vous. Un de mes vœux les plus vifs, c'est de vous la présenter. Permettez que nous vous embrassions ainsi que M. Duport et l'enfant même qui va naître.

ALPHONSE.

CCXLII

A monsieur de Genoude

Naples, 25 novembre 1820.

Je ne puis concevoir ce que vous devenez, mon cher Genoude. Vous m'annoncez argent et lettres, je ne reçois ni lettre ni argent. J'ai besoin de l'un et de l'autre. Comment faut-il donc s'y prendre pour avoir raison de ce monsieur Nicolle ? Je suis décidé à le faire presser par tous les moyens, et à ne jamais me servir de lui dorénavant. Je ne reçois pas un sol avant un an de mes misérables appointements ; j'ai mangé tout ce que j'avais ; je suis ici à emprunter pour tenir mon ménage. Il y a six mois que j'attends ces 1,500 francs qu'il m'a laissé protester. Depuis cela il a vendu ou vend deux et trois éditions de mon méchant livre. Vous me mandez qu'il va m'envoyer comptes et argent. Je compte sur cela, rien n'arrive. J'écris par tous les courriers, point de réponse. Je suis à bout ; dites-le-lui, je vous en

prie, de ma part, et faites-le payer sur-le-champ tout ce qu'il me doit. Portez le tout chez M. Boscary, agent de change, place Vendôme, n° 24, il a ma procuration légale ; ou bien dites-moi que cela vous ennuie, comme je le présume, et j'y enverrai directement M. Boscary.

Je suis ennuyé comme tous les diables, comme on l'est en pays étranger quand on compte, pour y vivre, sur cinq à six mille francs, qu'on a son train monté, qu'on ne peut pas décemment montrer sa nudité à sa belle-mère, etc.

Mais vous, que faites-vous ? Où en êtes-vous ? Cette session va-t-elle vous servir ? Cet hiver vous verra-t-il prendre un élan ? Je l'espère, mais travaillez et courez peu. Si vous avez quelque besoin d'argent personnel, parlez-moi en ami, et nous nous aiderons mutuellement de nos faibles ressources. J'ai écrit à l'homme qui peut vous aider pour le mieux ; je le ferai encore quand les occasions seront opportunes.

Je ne veux pas donner mon second petit volume avant de voir clair dans la conduite de ce M. Nicolle, que je ne puis pas trouver honnête à présent. Je viens de faire une mauvaise ode sur le duc de

Bordeaux. Je l'envoie au Roi. Je vous l'enverrai. Vous verrez si cela pourrait se lire et se vendre séparément.

Adieu. J'attends vainement tous les courriers pour qu'ils me donnent de vos nouvelles. Mille amitiés et mille excuses des ennuis que je vous donne. Je vous attends, j'espère, au printemps. Le temps est divin. Je travaille beaucoup, beaucoup, mais, hélas ! plus aux vers.

CCXLIII

A monsieur de Virieu

Naples, 29 novembre 1820.

Puisque, soit paresse, soit larcin des postes, soit maladie, soit le diable, tu ne veux plus me répondre, je n'attends plus, et je t'écris encore. Peut-être cette lettre sortira-t-elle de cette loterie où je jette pour toi tant de billets perdus. Si j'étais comme les grands hommes, je m'imaginerais qu'il y a dans la Péninsule une longue et large conspiration contre nous deux.

Enfin *basta*! Où es-tu? que fais-tu? que dis-tu? Moi, je vis encore toujours *in statu quo*, toujours t'attendant, toujours soupirant après le moment où je te verrai arriver; car à quoi bon te tuer d'ennui à Turin? Il n'y a pas, de nos jours, d'avenir assez solide pour lui sacrifier le présent. Telle est ma profession de foi, surtout pour toi dont le présent serait fort tolérable si tu savais l'arranger par ta propre et indépendante volonté. Mais tu vis

trop dans l'opinion des autres, à ce qu'assure notre juge Vignet. Peut-être aussi es-tu en train, et ne veux-tu pas m'écrire que tu ne sois au bout d'un établissement solide et libre. Que Dieu réalise mes vœux et les tiens, qu'il te fasse trouver ce que j'ai trouvé moi-même! car, si je me portais bien et si j'avais cent louis de rente de mon côté, je serais complétement heureux.

Tu vois qu'il ne s'en faut guère que je ne le sois. Pour l'être il faut vivre à Naples cet hiver, c'est indubitable. Ce que nous croyions nous rappeler de son climat n'est rien auprès de la réalité dont nous y jouissons. Il n'y a pas deux jours dans un été de France qui vaillent les jours que nous avons tous les jours au mois de novembre. On respire la vie, le soleil, l'amour, le génie, le repos, la rêverie, les parfums de l'âme et des sens. Je t'invoque tous les matins quand, en ouvrant mon balcon, je vois cette belle mer étincelante se dérouler sans bruit sous les orangers du Pausilippe, sillonnée par des barques sans nombre dont les deux petites voiles latines ressemblent aux ailes blanches des hirondelles de mer. A mes pieds les gazons de la Villa Reale, semés de roses.

verdissent déjà comme dans nos plus beaux printemps; à ma gauche les montagnes de Castellamare et de Sorrente nagent dans une vapeur si légère qu'elles ont l'air d'être prêtes à se dissiper elles-mêmes au moindre souffle; plus près, le Vésuve, sillonné du côté de Portici par une lave qui coule toujours, élève ses torrents de fumée que le soleil levant teint de rose et qu'un léger vent du nord fait pencher comme une colonne embrasée sur la mer.

Oui, je t'invoque alors! je voudrais que tout ce qui a des yeux pour voir et une âme pour sentir fût présent à cette éternelle fête de la nature! Crois-moi : les tableaux, les statues, les colonnades, les galeries, ne sont rien devant la nature de Naples! Il n'y en a point aussi. J'en ai toujours cherché la raison, la voilà.

Viens donc, c'est mon refrain. Tu ne seras pas ennuyé du monde, il n'y a rien qui vaille : les hommes ne comptent pas ici, il y a une société inférieure à celle de Chambéry ou de Grenoble. On vit seul, mais on vit bien ; les jours coulent comme le soleil sans un nuage, sans rien qui en diversifie le passage. Quoi de mieux? L'éternité

arrive ainsi, tout comme au milieu des turbulences de nos pays agités. Viens donc! tu auras de plus que moi ici des amis tout faits et dont tu compléteras le bonheur, et tu remettras ta santé en deux ans de jouissance.

Adieu. N'oublie pas que nous voulons absolument aussi mère et sœur, il faut un intérieur ici : il ne faut rien regretter. Bonsoir.

CCXLIV

A monsieur de Virieu

Naples, 8 décembre 1820.

J'ai enfin tes lettres par je ne sais qui. Auras-tu les miennes ? Tes projets sont bons, mais quand les exécutes-tu ? Il faut prendre un parti dans ce monde, cela ne coûte pas plus qu'autre chose. Cherche donc et marie-toi, mais ne te marie pas à l'aventure. Choisis et sois choisi ! N'épouse pas une *jeunesse*, dût-on la couvrir de millions ! épouse une femme toute faite et faite pour ton goût. Sacrifie tout à cela. L'ambition, la cupidité, ne valent pas les soucis qu'ils coûtent ; une bonne femme supplée à tout. Voilà mon conseil, et je ne te demanderai jamais combien de dot.

Je suis toujours de plus en plus heureux de celle que la Providence me ménageait dans sa bonté. Je tâche de la rendre contente et heureuse aussi. Je me dépouille du plus d'égoïsme possible, car les longs et bons attachements se nourrissent

de mutuels sacrifices, mais ils les payent bien. Il ne me manque, comme je te le dis, qu'un peu de fortune et de santé de plus.

Quant à notre état ici, il devient fort alarmant. Nous avons craint depuis deux jours une violente secousse, nous la craignons toujours. La crise est au comble, le dénoûment imprévoyable. Jamais peut-être, depuis les grands jours de Rome, ces rivages n'ont retenti d'accents de liberté aussi énergiques. L'Italie les répète tout bas. Il serait dans notre intérêt national d'y applaudir ; il est dans notre morale et dans nos principes de ne pas les favoriser : nous marchons, à ce qu'il me semble, entre ces deux lignes.

Les déclarations de Troppau sont arrivées hier. Elles sont en ce moment discutées ou plutôt rejetées avec indignation au Parlement. Le roi demande à partir : on crie à la trahison, on ne le permettra pas. Tout est venu trop tard, tout est allé trop loin pour espérer une conciliation. J'ai vu pour la première fois et de bien près jouer la diplomatie européenne. C'est une mauvaise machine. Je n'en aurais pas peur si j'étais peuple, mais beaucoup si j'étais roi.

Je suis content de moi, je travaille beaucoup et pas mal. Ma conscience seule le saura; j'en suis fâché, j'aimerais bien être nommé à un secrétariat de six mille francs après tout ceci. Mais les choses sont au point que je ne m'inquiète pas de l'avenir. Je ne sais si tu m'entends.

Fontenay est dans vos idées quelquefois. Je n'y suis pas tant. Les positions fausses sont terribles : celle-là le serait évidemment. Je ne dis pas que l'autre soit juste, mais nous avons deux peuples, deux intérêts, deux politiques, il ne faut jamais l'oublier; il faut donc de nécessité agir faiblement et doublement. Voici un gâchis digne de Guizot ! Si tu m'entends, tu seras digne de lui aussi. Les élections sont trop bonnes, le gouvernement va avoir à combattre des deux côtés; mais, s'il est ferme, il peut reprendre une grande dignité.

En voilà assez. La politique m'ennuie, j'ai écrit soixante pages d'icelle hier et aujourd'hui, et j'ai un mal de cœur terrible. La nature nous compense ce que les hommes nous enlèvent en sécurité et en plaisirs, le soleil se lève sur ces jours d'orage, pur, doux, bienfaisant, éclatant, comme

sur les jours de fête et de sérénité. Ma femme souffre de sa grossesse, mais cela ne nous empêche pas de nous promener un peu dans le vert jardin qui sépare nos fenêtres de la mer.

Nous menons, comme société, la plus nulle et la plus triste des vies : nous n'avons pas reçu une ombre de politesse de personne, Anglais ou Italiens. Nous en avons beaucoup fait. Je n'ai pas pu réussir à lier mes dames avec qui que ce soit, j'excepte la marquise Gagliati, qui est bonne et charmante, mais qui vit dans la retraite. Tout cela ne m'afflige que pour ma belle-mère, car nous nous suffisons à nous-mêmes, ma femme et moi.

Si tu vas à Paris, avertis-moi d'avance : je t'y donnerai quelques commissions. Depuis six mois je ne puis rien obtenir, je suis à sec, on ne me paye ni éditions ni appointements. Je comptais sur tout cela pour vivre. J'enrage sur ce sujet, car Naples est ruineux.

Des vers ? Je n'en fais plus, je n'en peux plus faire ; et j'en voudrais faire et j'en sens la plénitude, mais je fais des dépêches, et tout mon feu s'en va. Oh ! qui me portera sur les bords de la

mer de Naples, sous l'oranger de Sorrente, sous le laurier de Pausilippe! Qui m'y laissera rêver à loisir, recevoir et rendre sans travail les immenses impressions du pays du génie! Mais non, Fontenay vient, me prie, me reproche; j'use mes forces, j'écris ma plate dépêche retouchée par leurs mains diplomatiques; je rentre, épuisé, dans mon repos, je dîne, je m'étends sur des canapés, je cause avec ma femme. Le jour est passé. Ainsi passent tous les jours. Les années de verve s'enfuient, je sens l'évaporation insensible de l'esprit poétique, je le pleure, je l'invoque, je viens même de lui faire mes adieux dans une *odula*, du style d'Horace. Je te l'enverrai.

Mais tout est inutile : il faut vivre, il me faut trois ou quatre mille francs que je ne puis trouver que dans ce métier. J'immole des poëmes à ce dieu infernal, la nécessité. Pourquoi ne puis-je pas avoir en même temps le loisir et l'argent! Tâche donc de me faire avoir une pension, par ton crédit, de mille écus. Alors je me remets aux vers.

10 décembre.

Mille remercîments de Fontenay. Il sait nous rendre tous heureux. Le dénoûment a eu lieu hier. Nous nous attendions qu'il serait tragique : il a été plat. Le Parlement a été adroit et habile. Je ne sais comment cela sera reçu à Troppau. Le roi part avec la condition de rapporter la constitution d'Espagne jurée de nouveau. Tout est rentré dans la tranquillité ce matin. Bonsoir.

CCXLV

A monsieur le comte de Virieu
Secrétaire de l'ambassade de France, à Turin.

Naples, 25 décembre.

Je t'écris un mot avec peine, étant depuis dix-huit jours dans mon lit, possédé d'un accès de ma terrible et multiforme maladie goutteuse ou nerveuse. L'accès a été bien fort, mais moins que l'année dernière cependant. Il est à son déclin, mais je suis de nouveau privé de l'usage de toutes mes facultés, pour tout l'hiver au moins. Cela me fait donner au diable et le métier et l'ambition et moi-même. Cependant, au milieu de tout cela, je suis heureux d'être si bien soigné, servi, aimé, et d'aimer de même. Il me manque un ami seulement. Que n'es-tu là ! Je ne sortirai guère de tout l'hiver, nous ferions de bonnes séances de canapé. Mon existence doit se borner là, je le vois trop ! Je voudrais une petite pension pour m'aider à vivre, et je me retirerais à jamais de la scène active ; c'est ce que je te souhaite !

Je te souhaite aussi la bonne année. J'offre à

tes dames des vœux bien tendres et bien sincères : désirer ton bonheur, c'est désirer le leur. Mille mercis pour le vin de Bordeaux. Que n'est-il ici ! On m'a réduit à ce vin seul. Je n'en trouve que du faux à six francs la bouteille.

De la politique, tu n'en sauras pas par moi. Il n'y a plus rien ici. Nous sommes muets dans l'attente des événements. Je ne partage pas tout à fait tes idées, mais je vois bien qu'il faut tirer son bonnet, comme disent nos paysans.

Chaque idée à son tour a brillé sur la terre.

Nous sommes tranquilles après quelques jours d'anxiété. J'ai des nouvelles de madame de Raigecourt. Je lui ai fait écrire aussi. Je voudrais qu'elle m'aidât à changer mes mille écus d'appointements contre une petite pension, car décidément, à chaque travail que je fais, je prends un accès mortel. Dieu me réduit à l'impotence morale. Qu'il soit loué ! Je le bénis, je tends de plus en plus à la religieuse résignation, et je t'en conseille autant, si tu peux.

Adieu. Je t'aime plus qu'un frère en esprit et en vérité.

ANNÉE 1821

ANNÉE 1821

CCXLVI

A monsieur de Virieu

Rome, 25 janvier 1821.

Tu es un paresseux inexcusable. Ce matin même, en me promenant mélancoliquement le long de la colonnade de Saint-Pierre, je me figurais que tu étais décidément mort, je te pleurais comme un autre moi-même : en rentrant, j'ai trouvé ta lettre.

Tu vois que je suis à Rome. L'air de mer et le climat m'ont enfin tellement traité que j'ai fui. Nous voilà installés dans un joli appartement de la *Via Ruberina*, allant rêvasser le matin à Saint-Pierre et le soir causailler chez la duchesse de Devonshire, ma seule aimable connaissance en Italie. Ma femme fera ses couches ici. Nous partirons ensuite pour Venise, pour Paris et pour Londres. J'ai souffert un cinq ou sixième martyre depuis deux mois. Me voilà mieux depuis mon changement d'air. Cela dure six semaines.

Me voilà, qui plus est, ayant enfin conçu mon fruit poétique ; il n'y a plus qu'à le porter. En sortant de Naples, le samedi 20 janvier, un rayon descendu d'en haut m'a illuminé : j'ai conçu. Je me sens un grand poëte malgré mon ode. Mais je ne le ferai que pour moi et pour toi. Ma tête est brisée. J'ai cru que je devenais fou à Naples. Je ne suis pas encore bien rassuré. C'est là un autre supplice qui les passe tous. Et cependant je bénis Dieu, je suis heureux, si ce mot peut se prononcer sous le soleil, tant une bonne, tendre, aimable et adorable compagne peut sur ma vie.

Je n'ai pas eu ta lettre contenant celle de madame de Raigecourt. Fontenay a écrit pour demander pour moi un congé sans terme, et continuation d'appointements. J'ai prié madame de Raigecourt de me faire avoir, à la place de tout, une pension égale à ces appointements, qu'alors je laisserais ça. Je ne puis décidément les gagner. Deux lignes me tuent et me tueront toujours; il me faut mon ancienne vie des champs dont je me suis bien trouvé toujours. Agis donc dans ce double sens : je prendrais le premier obtenu, mais je penserais qu'une pension solide serait plus solide.

Il me faut l'un ou l'autre, car tu connais mon urgence.

Ne te marie pas comme ça en l'air : choisis, aime, désire et obtiens. Le reste est pour le stupide vulgaire qui vit de glands. Le mariage est irréparable; ne le risque qu'à coup sûr. Écris-moi beaucoup. Il paraît que tu as perdu vingt lettres de moi. Je t'ai écrit plus que toutes les semaines.

J'ai vu faire de la politique; j'ai même mis la main dans la pâte. J'ai dit comme Pilate : je m'en lave les mains.

Le vin de Bordeaux est-il parti ou ne l'est-il pas? Fais-le vite adresser à Mâcon. Bonsoir.

P. S. Je vais passer un jour à Tivoli avec ma femme, demain matin. Que n'es-tu là! Ne m'envies-tu pas? Si tu ne m'envies pas, tu as tort.

L.

CCXLVII

A monsieur de Genoude

Rome, 1er février 1821.

La maladie m'a chassé à Rome, mon cher Genoude. J'y vais finir l'hiver et attendre les couches de ma femme. Quand en serez-vous là? Cinquante mille francs de rente ne sont pas de rigueur pour être heureux, car ma femme n'en a que cinq et me rend, dans mes disgrâces, la vie tolérable et chère. Une belle âme, un bon caractère, du courage, de la piété, voilà surtout ce que je souhaite à la vôtre. Que tout cela soit assaisonné d'un peu du nécessaire! Le superflu est un embarras, embarras que ni vous ni moi nous ne connaissons encore.

Quoique je ne puisse guère écrire encore, laissez-moi vous remercier du service d'ami que vous venez de me rendre. Cela serait parfait si je pouvais un peu travailler, mais pour le moment je ne puis que souffrir. Je suis très-content du marché

et de toutes ses parties. Nicolle peut être sûr qu'à ce prix raisonnable je ne chercherai point ailleurs. J'aime mieux avoir à faire à d'honnêtes gens qu'à tous ceux que je ne connais pas. Je lui livrerai mon second volume quand je l'aurai formé et léché. En attendant je vais retoucher *Saül* et le lui enverrai, quand il sera prêt, pour le prix convenu. Je suis content aussi des cent louis stipulés pour le reste de mon premier volume que je lui livre. Vous me rendrez grand service de m'envoyer le premier terme des *cinquante*, dès que cela sera touchable, sur Torlonia, le banquier prince de la sainte Église. Je ferai ma route avec cette somme, et j'irai vous voir quelques jours au mois de mai en allant en Angleterre. Si mon *Ode sur le duc de Bordeaux* vous tombe entre les mains par malheur, oubliez mes premiers avis, et cachez-la à l'univers entier. De vrais amis qui l'ont vue me mandent qu'elle est mauvaise, médiocre au moins. Je les crois. Ne révélez pas ma nudité.

Travaillez, mon cher ami, pendant que vos nerfs ne sont pas encore usés, brisés, froissés, comme les miens. Faites-vous un fonds pour l'hiver de la vie. J'en ai heureusement un tout fait, et

je le partagerai dans tous les cas avec vous et un ou deux amis qui vous ressemblent, s'ils sont à sec alors. Mais ne vous chagrinez pas pour des places manquées : un bon livre de plus est plus solide. Le reste n'est qu'un usufruit. Tâchez de placer un peu du produit de vos ouvrages ; cela fera la boule, et vous serez bien aise sur vos vieux jours ou dans vos jours de maladie. C'est alors que la philosophie ne préserve pas des besoins. Au reste j'espère que je serai encore là, et que je pourrai vous rendre alors tout ce que vous avez fait pour moi depuis un an : vous m'avez ouvert la porte d'une petite réputation qui m'a valu un peu d'argent, qui m'a valu un délicieux mariage, qui me vaudra, etc. Je voudrais vous rendre tout cela.

Les grands médecins de Naples me promettent de longues souffrances. Je veux tâcher de m'arranger pour les adoucir. Je soupire après la campagne, comme j'ai toujours fait : elle adoucit tout. Y viendrez-vous réellement passer vos étés? Je suis assez riche au moins pour que vous ayez votre chambre, un bon dîner et un bon feu, sans que je m'en aperçoive que par le plaisir. C'est beaucoup.

Je viens, il y a huit jours, d'être enfin inspiré tout de bon. J'ai cherché, j'ai attendu, j'ai conçu. J'ai conçu l'œuvre de ma vie, si j'ai une vie : un poëme immense comme la nature, intéressant comme le cœur humain, élevé comme le ciel; je n'ai donc plus qu'à attendre que le ciel me le laisse écrire. Si je le fais jamais, je dirai avec confiance : *Exegi*, et *ce que j'ai fait est bon!* Je vous raconterai cela une fois.

Adieu, je vous aime comme frère, et je vous quitte pour mener ma femme à la fontaine d'Égérie. Bonjour, que n'êtes-vous à Rome, vous qui savez décrire! Je n'aurai pas votre *Vendée*, mais j'en entends beaucoup et bien parler. Les douanes de Chambéry ont tout pris.

CCXLVIII

A la marquise de Raigecourt

Rome, 17 février 1821.

Vous me tenez rigueur, madame la marquise, ou plutôt les postes me volent les témoignages de votre souvenir. N'importe, comme je suis sûr de votre cœur, je suis tranquille, et je continue à vous aimer et à vous le dire tout comme si vous le sentiez et l'entendiez.

Vous prendrez part à ma joie en apprenant que ma femme vient de me donner un fils de la manière la plus heureuse. Tous les deux sont aussi bien que possible. Je viens de le mener baptiser à Saint-Pierre de Rome ; c'est un beau début dans le monde. Ce sera un beau souvenir. Il est arrivé quelques jours plus tôt que nous ne comptions, mais nous n'avons cependant pas lieu d'être inquiets de l'enfant qui est bien conformé. Puisse-t-il être plus heureux que son père !

Je suis depuis trois semaines à Rome, l'air de mer m'a chassé de Naples après ma rechute. Je ne suis guère mieux ici. Je souffre mille martyres

par tous les points de mon corps. Mais le cœur est calme, plein et heureux.

Avez-vous reçu mes lettres et mes prières? J'ai fait demander aussi un congé, et que mes petits appointements me fussent continués pendant ce congé. L'obtiendrai-je? Sans cela je ne sais trop que faire.

Aymon est près de vous. Le mariez-vous? Faites encore cette grande œuvre. Il ne m'écrit plus, et je ne cesse de lui écrire. Mais j'accuse tout avant son cœur. Ceci n'est qu'un mot de souvenir bien tendre. Je ne puis écrire sans convulsions dans le cœur. Plaignez-moi et aimez-moi : je souffrirai plus patiemment. Rappelez-moi aux bontés de madame de Beufvier et du salon. Je le mérite par mes propres souvenirs et par mes regrets. Nous sommes ici entre deux feux ; mais nous n'y pensons pas.

Adieu encore. Mille tendres et respectueux vœux.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Dites, je vous prie, à Aymon qu'il me doit dix lettres. — Je n'écris plus pour les commis de bureaux.

CCXLIX

A monsieur le comte de Virieu

A Turin.

Samedi saint, Rome, 1821.

Pour le coup, voilà six semaines que je ne t'ai écrit. Tu sais pourquoi ; mais je vais te voir. Je pars samedi prochain. J'espère du moins passer par Turin. Voici une lettre pour Faverges, très-pressée. Remets-la-lui *ubique*, ou fais-la-lui tenir sur-le-champ. C'est pour des chevaux sardes que je veux et qu'il doit me trouver. S'il te fait demander mille ou douze cents francs, remets-les-lui pour moi, et je te les fais toucher ou te les apporte en allant prendre les chevaux.

Je vois Prévost ; il t'adore à la lettre, il a meilleure idée de toi que moi-même, s'il se peut. Il s'occupe de nous : ton lot sera bon et le mien ensuite fort convenable. Nous sommes bien arrangés : tout va bien de ce côté, je ne désire pas mieux.

D'autre part, j'ai un fils qui fait nos délices en

espérance, comme je te l'ai mandé à Laybach. Mes petites finances vont bien et vont mieux aller, grâce à Prévost et à toi, mais la santé est à tous les diables. Je meurs cent fois par jour. J'ai la goutte dans tous les organes, et voire même au pied droit, ce qui me donne quelque espoir qu'elle y descendra enfin. Je ne puis pas écrire une ligne, ceci est un martyre. Je vais enfin à la campagne et aux eaux, plus tard en Angleterre, mais je louvoie. Je suis parfaitement heureux de ma femme, plus que le premier jour, toujours en augmentant; mais je conçois que, si ce n'était pas le paradis, ce serait l'enfer : aussi je me modère dans mes conseils et rentre dans l'avis de Prévost qui *transit benefaciendo*.

La fameuse semaine sainte nous a tenus à Rome. Entre nous, cela n'en vaut pas la peine. J'aime mieux la semaine sainte partout comme dévotion, et comme spectacle le moindre des opéras. N'en dis rien à tes amis. Du reste je suis devenu bon chrétien, comme tu sais, et je veux m'en tenir là *in æternum*.

Adieu donc. Ne crois pas que je ne t'aime plus parce que j'ai une femme et un fils. Je ne t'ai

jamais tant aimé. Je dis quelquefois à ma femme, quand nous nous promenons en rêvassant tout haut dans la Villa Pamphili : tu es mon Virieu. C'est tout ce que je trouve de mieux à lui dire. Je t'ai légué mon fils, si je vais *ad patres*. Élève-le bien et bonnement. Fais-lui croire en Dieu, et tout le reste n'est rien. Bonsoir.

Que fait Vignet? A-t-il saisi le coup de temps? Écris-moi vite à Milan, *poste restante*.

CCL

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire d'ambassade, à Turin.

Florence, 2 mai.

Voici un mot par M. Denois qui va te voir. J'ai reçu ta lettre sévère de reproches non mérités. J'y vais répondre *vivâ voce*. J'ai remis à M. Prévost la tienne. Il est pour nous parfait. Je m'arrête deux jours ici pour faire la connaissance de M. de la Maisonfort, à laquelle je tenais beaucoup. J'espère en tirer même un jour quelque agrément pour ma position diplomatique. La tienne est faite, sois en certain. Tu traces l'ornière, et je marcherai à ta queue, *sicut decet*.

J'espère être à Turin dans huit jours juste. Quel plaisir de t'y embrasser! Mais ce plaisir sera court. Ma femme et mon enfant supportent mal le voyage. Il faut se rendre à Saint-Point et les y laisser. Tu viendras m'y prendre et nous irons à Paris quinze jours.

As-tu fait ma commission à Faverges? A-t-il trouvé mes chevaux sardes? Mande-moi un mot poste restante à Alexandrie et non à Milan où peut être ne passerai-je pas.

Adieu, je t'embrasse et je t'aime beaucoup plus que tu ne crois.

LAM.

CCLI

A monsieur Eugène de Genoude

Rue de l'Université, n. 25, à Paris.

Turin, 22 mai 1821.

Il y a près de deux mois que nous nous taisons, mon cher Genoude. Je n'écrivais pas, comptant bientôt faire mieux. Je me suis mis en route pour Paris. Une cruelle maladie de sein, comme en ont presque toutes les femmes qui nourrissent, nous a persécutés en chemin et finalement arrêtés ici où cela se termine par un dépôt de lait, etc. Nous sommes en bonnes mains quant aux médecins, mais nous séchons sur pied d'ennui d'être enchaînés dans ce maudit pays, à cent lieues seulement de notre repos. Enfin patience! et nous espérons dans une quinzaine pouvoir reprendre notre élan. Ma femme s'arrêtera chez moi, et je pousserai jusqu'à Paris pour quelques jours. Mon plus doux espoir est que vous y serez encore.

En attendant écrivez-moi un mot adressé chez

ma mère à Mâcon. On me le transmettra ou je l'y trouverai. Dites-moi si Nicolle a payé son dernier terme de cinquante louis des *Méditations*. Pressez-le, et mandez-moi ce que vous aurez pu toucher des livres dorés sur tranche. J'étais passablement : ce voyage et ces maladies me ruinent, mais pas à fond tout à fait.

J'ai cherché votre nom encore en vain dans toutes les ordonnances de l'Université. Faites-l'y donc insérer une fois. Où en êtes-vous de cela ou d'autre chose? Je ne cesse d'y penser. J'ai deux amis pour qui je fais les mêmes vœux : Vignet et vous. Que les hommes sont sots de ne pas savoir juger et employer les hommes! Vous feriez tous les deux des merveilles si l'on vous donnait le canevas, mais on le donne à des peintres d'enseigne. Enfin vous vous ferez connaître vous-mêmes.

Où en sont les projets littéraires, les journaux, les souscriptions, etc.? Que j'aimerais à causer de tout cela avec vous, sous les arbres des Tuileries, comme jadis! Mais pour écrire, je ne le puis plus. Je m'en vais philosophiquement *ad patres* entre ma femme et mon enfant, prenant

le temps comme il vient, et n'ayant plus la sottise d'espérer mieux (en ce monde s'entend).

Écrivez-nous : consolez-nous de nos disgrâces et de nos maladies. Dès que ma pauvre femme sera transportable, nous nous réacheminerons, et chaque tour de roue me rapprochera de vous.

Plus de vers, plus de prose, des soucis domestiques grands et petits absorbent le peu d'instants que les souffrances laissent. J'aspire à devenir un patriarche pur et simple, si je ne puis pas obtenir de rester dans un coin d'Italie avec cinq ou six mille francs, limites de toute mon ambition. Que la vôtre ne se borne pas là ! Où en sont les mariages? Si vous vous mariez, vous êtes perdu pour la gloire et les lettres ; mais qu'est-ce que la gloire, encore une fois ! Une bonne heure passée au soleil, à la campagne , près de ce qu'on aime, vaut mieux que ces siècles d'un froid avenir qu'on ne sentira pas.

Adieu donc.

CCLII

A monsieur le comte de Virieu

Aix, 12 juin 1821.

Je suis encore là. Ma femme est de plus en plus dans un état, non pas alarmant, mais déplorable : elle sèvre, avec dépôt sur dépôt et un épuisement inconcevable. Nous nous sommes finalement établis ici pour tout l'été, ne pouvant plus aller ni en avant ni en arrière. Tous les jours je comptais partir pour Mâcon et Paris, ma voiture était même déjà retenue; et puis je suis resté, ne pouvant me décider à abandonner ma femme dans ce martyre : ce serait une cruauté. Je ne sais plus quand ni comment. Raconte cela à celui que j'ose appeler notre ami Prévost, et mande-moi où nous sommes, et comment je dois procéder à ta suite.

Je ne sais où j'en suis avec eux : m'ont-ils payé, me paieront-ils pendant mon congé? En sais-tu quelque chose ? Ces maladies me mettent aux

abois, et, si je suis obligé d'aller chercher mes mille écus à Paris, je n'en rapporterai guère. Au diable le métier où l'on mange dix fois ce qu'on ne reçoit pas même! Je ne veux plus être *attaché*. Je suis malade aussi, comme tu sais. J'espérais du bien d'un été tranquille et des eaux : Paris me mangera tout entier, si je suis forcé d'y aller.

J'ai ici l'établissement le plus parfait imaginable, une maison charmante, au-dessus de la ville mais dans la campagne, avec tous ses agréments : silence, repos, vues, indépendance, chambres à donner, bon ménage, deux chevaux de selle, etc. Viens en repassant t'y reposer un moment dans le sein de la vraie, pure et vieille amitié. J'y espère aussi ma mère; je puis y avoir trois étrangers sans façon. Mon salon de plain pied donne sur Tresserves, le lac, etc.; une terrasse couverte de treilles me sert d'avenue. Je me reposerais délicieusement si je n'avais là-haut ma pauvre Marianne dans un état qui nous désole : elle a la fièvre, ne mange rien, et souffre des douleurs horribles.

Je n'ai vu personne de Chambéry depuis mon

installation ici ; je ne les trouve pas merveilleusement bien pour nous. mais *basta!* il y a bien des désappointements dans ce monde. Toi seul ou presque seul ne m'en as jamais donné, je dis presque seul, parce que je n'en compte que cinq à six autres. As-tu vu les incomparables et inoubliables Raigecourt? Je voudrais bien les voir, mais bien aussi les voir ailleurs qu'à Paris. Croirais-tu que nous en viendrions à souhaiter de mourir sans revoir ce Paris qui jadis..... mais alors!

M'as-tu abonné aux *Débats?* Je te remettrai le montant en passant, ou bien où tu voudras. Charge-toi, si tu peux encore, en un jour de dévouement, de renouveler mon abonnement que je crois fini au *Galignani's Messenger* avec mon adresse actuelle pour trois mois. Cela presse infiniment : il n'y a rien à lire ici.

Adieu. Je te souhaite l'action et le repos, le repos et l'action. Notre âme a, comme l'Océan, son flux et son reflux. Il faut suivre, sans s'en embarrasser, cette éternelle loi de la nature. L'esprit est peut-être... mais non, l'esprit est l'esprit. Je m'arrête sur les sottises que j'allais dire. Bonsoir, et

dans le tourbillon lance-moi quelques lettres. Nous aurions besoin de nous refréquenter. Mon âme est stérile, tu la ranimerais, et j'apaiserais la tienne.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

CCLIII

A monsieur Eugène de Genoude

Rue de l'Université, n. 25, à Paris.

Aix, 14 juin 1821.

Eh quoi! vous êtes marié depuis deux mois, mon cher ami, et je faisais bêtement des vœux pour ce mariage! Je l'ai appris par hasard à Chambéry l'autre jour. On dit mademoiselle de Fleury une personne accomplie et votre sort pleinement heureux. Recevez nos félicitations. Jamais vous n'en aurez de plus sincères. Qu'il me tarde de vous entendre me conter ce fortuné dénouement! Plus heureux que nous, vous n'en êtes pas encore aux sevrages et aux dépôts de lait. Je vous ai conté le triste état de ma femme; le mien n'est pas brillant. Nous nous sommes réfugiés pour l'été ici. J'y laisse pour quelques jours tout ce que j'aime, et je vais en passer huit à Paris pour mes affaires de tous les genres, mais au fond un peu pour vous.

J'ai reçu hier votre lettre dernière du 10 avril,

revenant de Rome. Vous aurez l'*éperon*, on me le mande encore hier en me demandant votre diocèse. Que faut-il répondre? On vous croit un abbé partout. Laissons-les croire, et traduisons la *Bible* en toute sainteté au milieu de votre heureux ménage.

L'affaire *vôtre* avec Méquignon me semble excellente. La mienne est-elle faite? En ai-je eu un millier de francs, et Nicolle vous a-t-il soldé son second trimestre? Je n'ai plus le sol. Je compte sur ces deux mille quatre cents francs en arrivant à Paris. Donnez-moi le dernier coup de main, et tâchez que je les y trouve. Si je peux avec cela emprunter cinquante ou cent louis pour un an ou plus, nous irons bien pour le présent. L'avenir est fort beau. D'après votre lettre j'espère tout cela.

Si vous n'êtes pas à Paris, aussitôt après cette lettre soyez-y, je vous en prie. Je vais descendre à mon *Hôtvl de Richelieu*. J'irai vous chercher rue de l'Université. Adieu, je ne veux pas perdre à gribouiller le temps que nous allons mettre à bavarder. Que ne venez-vous passer notre été près de nous? Nous serions très-bien arrangés provisoirement. Adieu encore. Mille amitiés. Je pars demain.

CCLIV

A monsieur Eugène de Genoude

Au château de Chénoise, près Provins (Seine-et-Marne).

Jeudi 20 juin 1821, Paris, *Hôtel Richelieu.*

J'arrive ce soir, je vais chez vous, vous êtes à Provins ! Si j'étais ici pour plus de huit jours, encore passe, mais ce terme m'est fixé impérieusement par l'état de ma femme. Venez donc au nom de notre vieille amitié. Je ne puis aller, étant ici pour cent mille affaires. Si je ne vous vois pas après-demain je me pendrai.

Bonsoir, et présentez-moi à madame de Genoude que je brûle de connaître et de remercier du bonheur qu'elle vous a enfin donné.

LAMARTINE.

CCLV

A monsieur de Virieu

Aix, 13 juillet 1821

Je suis de retour ici depuis plusieurs jours, cher et misérable camarade. Tu as bien fait et mal fait (comme on fait toujours) de ne pas m'accompagner. Tu aurais trouvé, non madame, mais monsieur de La Tour du Pin. Il m'a comblé de prévenances et s'est ouvert de toi à moi, me répétant que tu avais manqué de confiance. Je lui ai montré que non. Je lui ait dit ce que tu avais fait ici pour R....., pour lui faire présumer que tu en avais fait de même pour lui. J'ai dit qu'au fond l'homme et le pays te plaisaient, mais qu'en réalité la place ne t'allait pas, mais je ne lui ai pas dit que tu en eusses d'autre. Tu viendras ou ne viendras pas, il s'attend à tous les deux. Dans le cas de ton déplacement, je l'ai prévenu légèrement sur mes désirs; il m'a offert obligeamment tous ses moyens, mais je les ai éludés pour ne

rien précipiter. Il part demain : viens quand tu veux.

Voilà donc Vignet lancé ! Dis-lui que j'en suis ravi. Puisse un bon vent souffler dans sa voile et le porter où il veut ! Je ne crains Londres que pour sa santé. Qu'il se hâte de s'y marier sans tergiverser et se fiche du reste ! Quant à toi, il est reçu que tu dois viser au grand. Tout le monde le dit, je le répète sans en avoir la conscience (en ambition s'entend), mais enfin voguons !

Adieu, ma femme est à merveille, mon enfant très-bien. Nous avons enfin deux petits chevaux sur lesquels nous chevauchons pacifiquement tous les matins. Nous nous adorons, et je t'aime par-dessus tout le reste. Je suis malade comme un chien, mais j'ai pris depuis longtemps mon parti. Adieu donc, courage, sagesse, résignation, patience, voilà tout pour toi comme pour moi.

L.

CCLVI

A la marquise de Raigecourt

Aix-les-Bains, 14 juillet 1821.

Que j'ai été malheureux, maladroit, surtout mal-avisé ! Je vais passer huit jours à Paris ; mon plus doux espoir est de vous y embrasser, de m'y retrouver quelques heures dans le sein de cette charmante famille que j'ose regarder en secret comme une seconde famille pour moi... et vous êtes tous à Vichy ! Mon premier mouvement, que je communiquai à M. de Saint-Mauris, fut de passer par Vichy en revenant. Mais je n'avais de ma femme qu'un congé limité ; mes affaires à Paris me retinrent deux jours de plus ; Vichy m'en aurait pris quatre, et il fallait en donner deux à Mâcon : ainsi j'ai perdu tout l'agrément de ma course. Serai-je plus heureux au mois de septembre? J'espère alors faire une seconde course, aussi rapide que la première ?

Il y a des siècles que nous n'avons de vos nou-

velles. Je dis nous, car ma petite maison tout entière partage à présent mon plaisir quand j'en reçois. On vous aimera toujours où je suis. Nous avons été errants. Ma femme a eu maladies sur maladies. Nous nous sommes avec peine réfugiés ici dans une petite maison de campagne que j'ai louée pour l'été, et où tout commence à se rétablir, excepté moi qui suis accablé de voyages. Celui-ci m'a été utile. J'ai bien arrangé mes affaires à Paris. Je suis bien, et j'ai de bonnes promesses. Mais tout cela nous éloignera encore de la rue de Bourbon. Quand serons-nous nos maîtres ! Nous y volerons avec délices.

Comment sont vos trois santés? Êtes-vous de retour avec ou sans bénéfice ? Que n'êtes-vous venus ici ! Vous auriez trouvé du moins, au lieu de ce plat Vichy, un pays digne de l'imagination de madame de Beufvier, un bon air, un doux repos et des eaux pour tous les tempéraments. Nous en jouissons de notre mieux, ma femme s'en trouve à merveille. Nous courons à cheval et en bateau. Nous voyons un peu de monde, mais nous vivons dans notre intérieur champêtre.

Pour des vers, ne m'en parlez plus. Je suis

comme un arbre noué qui végète encore, mais qui ne produit plus. Peu importe, je n'ai pas la sottise de soupirer après les vanités de ce monde. Je dis comme Salomon : tout est vain, excepté de vivre avec sa femme et d'aimer ses amis.

LAMARTINE.

CCLVII

A monsieur de Virieu

Aix, 5 août 1821.

Tu es redevenu aimable, tu m'écris. Mais je ne te répondrai que des monosyllabes jusqu'à ce que la fièvre, la goutte, les névralgies, aient abandonné ma carcasse usée. Ne l'attribue à autre cause. Tu te maries donc! Prends-y garde, et examine le personnel; il faut qu'il te plaise. Tu sais que nous sommes d'accord sur ce point. Le reste me paraît bien bon. Je te souhaite la félicité dont je jouis, à mes maux près. Tout ce qu'une femme parfaite peut apporter de bonheur à un homme, je le trouve chez moi. J'augure qu'il t'en arrivera autant, puisque nous avançons dans la vie physique et morale par deux sentiers contigus. Mais la fortune n'est pas tout, souviens-t'en bien au moment critique.

Peux-tu marier Vignet? Cela lui convient plus qu'à toi : il n'y a aucune chance pour que le ma-

riage lui tourne mal, il n'y en a qu'une pour qu'il te tourne bien. Il est né pour les jupons, et toi, je ne sais encore pour quoi. Madame *** ne ressemble à sa mère que par le front ; à l'intérieur, c'est son père tout pur. Cela fait ce qu'on appelle un contraste. Tu peux en juger. Voilà ce qu'il m'en a paru pour ton instruction, mais n'en parle pas.

Nous sommes entourés de monde. Nous en voyons le moins possible, mais encore trop. J'ai enfin deux jolis chevaux, un beau sarde pour ma femme, un petit arabe que je dresse pour moi, plus un vilain petit sarde qui est le supplément et souffre-douleurs. Nous montons tous les jours. Nous allons à Hautecombe, nous nous baignons, nous lisons. Tu aurais, sans te tromper, passé auprès de nous deux des meilleurs mois de ta vie, et rien n'eût manqué à la nôtre.

Adieu. En voilà assez, trop pour moi. C'est fini pour l'écriture, je suis mort. J'ai fait quelques vers virgiliens, mais ma verve coule à flots rares et silencieux.

L.

CCLVIII

A monsieur le comte de Virieu

Août 7, Aix encore.

Bonjour. Où es-tu? Où nous rencontrerons-nous? J'ai reçu vos vers improvisés au parfum de la julienne. Ils valent les miens, c'est en dire assez. Je t'ai écrit, il y a dix jours. Tu dois avoir ma lettre. Je ne passe guère huit jours sans cela, et si ce n'était de mon foie, poitrine, tête, pieds, etc., j'écrirais toutes les fois qu'une idée digne de toi me traverserait l'esprit; mais, hélas! c'est mon refrain : je n'ai rien gagné en santé ici, j'ai perdu même, car le temps me ronge autant que le mal. Je suis de plus en plus épuisé, impotent, martyrisé. Je ne sais que faire ni que dire. J'en rirais si j'avais un asile où les conseils de ma famille ne me parviendraient pas, où tu viendrais seul te faire, comme dit notre camarade Virgile, *ipso consumere ævo*.

Dis-moi ce qu'il faut faire. Je me sens incapable

d'aller plus loin ; je crèverais à Turin ou j'en repartirais trois mois après dans un lit de douleurs. D'autre part, on m'exhorte à suivre ma carrière. J'ai réellement un peu besoin d'appointements. Prononce, je t'en prie, entre ces deux impossibilités. Je ne dirai ton avis à personne, et je le suivrai comme la voix du prophète.

Qu'y a-t-il donc de nouveau pour qu'on te chasse à Turin ? Y vas-tu vraiment ? Si tu y vas, sois averti que, passé le 17 septembre, je ne serai plus ici, mais avec mon bagage sur la route de Milly par Lyon. Rencontrons-nous du moins. Mon train part samedi, nous partons plus tard. J'ai vendu un de mes trois bucéphales. J'en envoie deux m'attendre à Saint-Point. Mais je suis depuis quelques semaines à ne plus pouvoir monter.

Adieu, je voudrais causer avec toi, ombre de moi-même, mais je ne puis écrire. Je suis tel que tu m'as vu à Paris jadis, dans mon plus bas temps. Malgré cela la paix intérieure, l'admiration pour ma femme, le contentement de l'âme, une affection heureuse, me remplissent d'une grande félicité intime, spirituelle. J'y joins la résignation, vieille vertu apprise par habitude, et l'acceptation,

nouvelle vertu que la bonne religion préfère à toutes. Avec cela je t'aime le premier et le dernier après ce que je dois aimer, et j'aimerais à vivre un peu plus avec toi. A quoi tends-tu ? Vers quoi penches-tu ? Veux-tu essayer d'un nouveau plan ? Veux-tu tenter une voie nouvelle ? Faisons-nous ermites, et cultivons. Laissons le monde imbécile qui se fait un jouet de nous par ses préjugés. Vivons selon nous et non pas selon lui. Essayons. Veux-tu ?

Adieu encore. Je vais essayer de dîner.

L.

P.-S. Voici une commission urgente, indispensable, qui exige toute ton exactitude :

Deux abonnements de trois mois aux *Débats* et au *Galignani's Messenger*, à l'adresse de M. Alph. de Lam., à Mâcon, Saône-et-Loire, tout de suite. Je te rendrai cela en passant.

CCLIX

A monsieur le comte de Virieu

Aix, 11 août 1821.

Le sort en est jeté ! je vais t'écrire en vers :
Le vent siffle à travers mes volets entr'ouverts,
Les flots du lac, fondant sur la rive ébranlée,
D'un sourd gémissement remplissent la vallée ;
Et mon âme, d'accord avec ce triste bruit,
Voit avec volupté tomber enfin la nuit.
Au milieu du salon, sur une large table
Que de cent mille riens le poids grotesque accable,
Auprès de la théière, un flambeau vacillant,
Qui perce à peine l'ombre et tremble au moindre vent,
Me prête un jour douteux que le poëte adore,
Que la beauté chérit et que l'amour implore.
Ah ! comment résister à ce charme entraînant ?
Ma plume est si coulante et mon papier si blanc !
La conversation, qui sourdement résonne,
M'enivre doucement de son bruit monotone :
Ainsi, s'il t'en souvient, nous aimions autrefois,
Quand nous allions rêver à l'ombre de tes bois,
Le bruit plaintif et lent du zéphyr sous l'ombrage,
Ou des flots caressant l'harmonieux rivage,
Tandis que notre esprit, roulant sur mille objets,
Tombait nonchalamment de sujets en sujets.

Ami, je vais ici prendre le ton tragique :

Est-il vrai, se peut-il, qu'un instinct prophétique
M'ait annoncé ton sort, et que bientôt, hélas !
Tu doive avoir aussi des enfants sur les bras ?
Qu'une jeune beauté, dans Paris éduquée,
Par des nœuds éternels te doive être appliquée,
Et que, grâce à la grâce et grâce aux sacrements,
Vous deveniez époux avant que d'être amants ?
De ce terrible hymen trois lettres successives,
Pour m'avertir, ô ciel ! ont volé sur ces rives.
Mon cœur en a frémi, ma plume en a tremblé,
Et mes yeux... mais enfin, je m'en suis consolé,
Et j'ai dit dans mon cœur ces paroles sublimes :
Aymon fait le grand saut, il fait comme nous fîmes.

Ah ! que n'as-tu plutôt, suivant mes bons avis,
Tête à tête avec moi déserté de Paris ?
Il était temps alors : de nos vertes vallées
Le soleil n'avait pas éclairci les allées,
Les pampres n'avaient pas jauni sur nos coteaux,
Nos sources dans nos prés coulaient à pleines eaux,
Et de mon beau jardin les berceaux frais et sombres
N'avaient pas dépouillé leur fraîcheur et leurs ombres.
Chaque jour, quand l'aurore eut ouvert l'horizon,
Quittant à petit bruit ma champêtre maison,
Montés sur deux coursiers que l'Afrique a vus naître,
Dociles à la main, à la voix de leur maître,
A travers les vallons nous aurions chevauché ;
Ma femme entre nous deux avec grâce eût marché,
Et, suivant en causant le sentier qui serpente
Tantôt au bord de l'onde et tantôt sur la pente
Qu'ombrage de ses bras l'immense châtaignier,
Nous ne serions rentrés que pour le déjeuner ;

Nous t'aurions régalé de fruits et de laitage,
Aliments préférés du poëte et du sage ;
Tu les aurais trouvés meilleurs auprès de nous,
Ma bouche auprès de toi les eût trouvés plus doux ;
Un sommeil restaurant, sur un banc de verdure,
Aurait du déjeuner reposé la nature ;
Un songe... une romance.., et, pour tout dire enfin,
Nous t'aurions procuré les délices du bain.

A l'heure où le soleil, glissant vers la colline,
Vers le mont Colombier obliquement décline,
Et, cessant d'éclairer les créneaux de Bordeaux,
Jette son ombre immense au vaste sein des eaux,
Le dîner... mais passons, courons, courons plus vite
Sur les bords de ce lac dont le flot nous invite,
Et que la barque, errante au gré de nos rameurs,
Nous promène au hasard vers ses bords enchanteurs
Alors, oh ! revenez, songes de notre vie,
Regrets, désir, espoir, amour, gloire, folie,
Sur l'aile des zéphirs venez, comme jadis,
Secouer vos grelots sur nos yeux engourdis,
Et, pour dernier bienfait, laissez-nous voir en rêve
Ce que le temps, hélas ! à jamais nous enlève !
Mais ma verve se trouble et mon vers obscurci
Devient sombre et plaintif... Arrêtons-nous ici.
C'est assez pour ce soir de t'avoir sans rature
Griffonné pour lundi trois pages de pâture :
Je bâille, et, pour nous deux finissant à propos,
Ma muse pour jamais rentre dans son repos.

Aix, Samedi soir.

P. S. Je n'ai rien autre à dire et je m'en vais plier.
Mets comme tu le dis la bague chez Cahier.

Adieu.

CCLX

A la marquise de Raigecourt

Aix en Savoie, 23 août 1821.

Tout ce que vous présumiez, madame, n'était que trop vrai. J'étais inquiet de votre long silence : vous m'aviez accoutumé à de plus vives répliques. Je vois que l'attachement est un trop bon prophète. Je sentais que madame de Beufvier ou vous n'étiez pas bien. Enfin vous voilà mieux, que cela dure! Que de vœux ne fais-je pas pour votre fille *pene divina*, comme dit Virieu (presque divine)! On est honteux d'être heureux tandis qu'une femme pareille n'a que les amertumes de la vie. Pour qui est donc le bonheur? et qu'est-ce donc que le bonheur? Ce n'est pas une récompense : c'est peut-être un piége ou une épreuve dont il est plus aisé de se bien tirer que de l'adversité. N'êtes-vous pas de mon avis?

J'envie le sort de ces deux amis dont vous m'entretenez, et qui vont le soir se retremper dans

votre salon; ils en sont dignes tous les deux. Je vous recommande le nouveau venu, c'est une mine intarissable à exploiter : vous y trouverez du neuf, soyez-en sûre. C'est une âme sensible et souffrante. Votre main maternelle est bonne pour ces espèces-là.

Quant à moi, je ne suis plus rien qu'un bon mari rendant sa femme heureuse, très-heureux moi-même moralement, très-malheureux physiquement, et prenant le tout en patience. Mes souffrances presque sans relâche m'ont tellement miné que vous ne me reconnaîtrez plus en effet. Vous ne verrez plus que de grands traits sans vie et une âme sans mouvement. C'est ainsi qu'on s'achemine sensiblement vers ce qu'on appelle l'éternel repos. Nous espérons mieux, nous autres, race crédule et faible, et c'est ce qui nous fait voir sans terreur les horreurs du chemin. Comme vous le pensez, je persévère tout doucement dans la bonne et large voie, mais je n'y ai pas de mérite. Je ne désire rien que ce que je possède, je n'ai donc nul sacrifice volontaire à faire : je me fais honneur des sacrifices forcés auprès de Celui aux yeux de qui l'acceptation

est un mérite. J'espère aller jusqu'à la fin dans ces simples dispositions, et la confiance est ma seule vertu.

Comment Raoul commence-t-il sa route? Ne vous tourmentez nullement des premiers faux pas, laissez tomber les lisières, il faut apprendre à ses dépens à marcher tout seul. Oubliez-le jusqu'à vingt-cinq ans : il fera comme nous tous, il se perdra et se retrouvera. Une mère comme vous est une bénédiction, une prédestination, qui n'abandonne jamais les enfants : vous le verrez tôt ou tard.

Je ne sais si j'irai à Paris au mois d'octobre passer huit jours dans votre salon. J'ignore où je serai, ce que je pourrai faire, ni si je serai en état d'aller ; mais nous nous reverrons toujours ici ou là. C'est un de mes grands désirs de vous présenter ma femme. Pour mon fils, il est loin d'en être digne, je l'abandonne à sa nourrice, ensuite à sa mère, ensuite à la nature : je ne crois qu'en elle en fait d'éducation.

Adieu mille fois, madame, et mille hommages tendres à ce qui vous entoure et se souvient de moi.

ALPHONSE.

CCLXI

A monsieur de Virieu

Aix, 30 août 1821.

Fragment.

. . . . . plusieurs morceaux qui devaient dans ma conception ravir ma propre pensée! Je n'ai produit que des avortons plus pâles que mes joues décolorées. Je t'avais commencé enfin une ode à toi-même en personne; j'en avais esquissé huit ou dix strophes. Je les ai relues hier en me sentant glacé : j'ai tout brûlé. Je ne veux plus faire un vers, et je ne rêve que poésie plus que jamais.

Le sujet de ton ode, c'était toi et moi. Je te disais que nous touchions à ce moment où il faut s'arrêter dans la vie et regarder ce qu'on a parcouru, ce qu'on va parcourir. Je repassais sur le passé avec toi, et puis, prenant un ton plus solennel, je t'engageais décidément à devenir vertueux, pieux, à la grande manière platonique et chrétienne. C'était chaud dans mon âme, cela se

glaçait en traversant mon cerveau fatigué. Cependant je vais encore la reprendre deux ou trois fois.

Adieu, il pleut. Ma tête se fend de douleurs. Avec le beau temps reviendront de meilleurs moments. Que n'es-tu ici ! C'est mon cri de tous les instants. Jamais je ne serai si bien pour recevoir un ami.

Où en sont nos affaires? Si cela va si mal, je renoncerai tout à fait, et j'irai mourir à Saint-Point. L'argent seul m'en empêche. Fais-moi donc avoir 2,000 francs de pension pour mourir en paix et non sur les grands chemins. On m'a offert le secrétariat général des musées. J'ai refusé, me sentant incapable. Il n'y aurait que Florence qui me plairait. Je ne tiendrais pas au froid, au chaud, à l'humide Turin : on m'en menace de partout.

Adieu encore. On dit que tu vas à Rome. Le marquis de la Maisonfort me mande qu'on le lui mande. Qu'en sais-tu? Je pars d'ici dans quinze jours pour Milly jusqu'à je ne sais quand. J'aimerais bien qu'on m'y oubliât tout l'hiver, pourvu que M. Bresson se souvînt de moi.

Bonsoir donc pour tout de bon. Parle de moi à Marest. Chanay est ici. Nous ne voyons plus personne. Nous vivons pour nous et en nous, et je ne regrette que toi seul : cela serait complet.

CCLXII

A la marquise de Raigecourt

Milly près Mâcon, 15 octobre 1821.

Tant de déplacements, madame, de votre côté et du mien, ont tellement désorganisé notre correspondance que je ne sais plus lequel de nous est en arrière. Mais je ne crains pas de prendre les avances, et je connais tellement votre cœur maternel que je n'ai jamais l'inquiétude de le fatiguer.

Je n'ai depuis longtemps de vos nouvelles que par mes amis et par les lettres aimables de madame de Beufvier qui ne craint pas de s'abaisser jusqu'à ma sœur Suzanne. Celle-ci, toute fière de ces lettres, nous les communique ; et voilà comment je sais que vous êtes à Condé, assez vive, assez gaie, assez aimable, et par conséquent assez bien portante. L'automne est la saison des malades comme nous ; nous reprenons des forces non pas pour vivre, mais pour souffrir.

Je suis moins mal aussi depuis que je respire ici le bon air, le premier que j'aie respiré. La liberté des champs, les courses forcées à cheval, le repos des soirées, la douceur de la température, me rendent, comme à vous, quelques retours de jeunesse. C'est la saison où je faisais jadis mes bons vers, et j'en ferais avec délices encore si je n'étais absorbé par des soins plus sérieux. Ma femme souffre assez d'un commencement de grossesse et de mille incommodités qui l'aggravent. Mon petit garçon vient à merveille, mais il a des dents à faire, et cela nous fait trembler.

J'arrange tant bien que mal la carcasse usée d'un vieux château que m'a donné mon père dans les montagnes du Charolais ; je fais quelques virements de fortune pour payer des sœurs : tout cela chasse l'importune poésie qui ne demanderait qu'à absorber ma vie. Mais le premier devoir, c'est de vivre et de faire vivre le plus heureux possible ce qui nous entoure. J'y pense donc avant tout. Les lettres sont un luxe de l'existence, il n'y faut donner que son superflu.

Si vous êtes encore de mes amies, et la meilleure de toutes les amies, j'aurai à m'adresser à

vous pour un service essentiel, difficile et secret, que votre position, vos relations et vos bontés vous mettraient mieux que personne à même de me rendre. Je vous le demanderai avec confiance quand il en sera temps. En attendant, si l'abbé Clausel que vous m'avez fait connaître est encore à votre portée, voici une lettre pour lui, lettre fort importante, que je vous prie de lui remettre en personne, si vous le pouvez, ou du moins (si vous êtes loin de Paris) de lui faire tenir d'une manière infaillible. Je vous prie en même temps de lui écrire ou de lui dire un petit mot pour lui rappeler qui je suis et me recommander de nouveau à son zèle et à ses bontés.

Je ne me souviens pas du terme que vous avez mis à votre séjour à Condé, mais je pense qu'on vous y fera tenir ceci dans tous les cas. Je ne sais si j'irai à Paris, et je ne suis pas fâché de reculer mon voyage jusqu'à l'époque où j'aurais au moins l'espoir de vous y voir, car Paris n'est plus Paris sans vous et madame de Beufvier. Vous en faites pour moi le fond. Ne m'oubliez pas auprès de M. de Sade et de votre premier fils.

ALPH. DE LAMARTINE.

CCLXIII

A la marquise de Raigecourt

Mâcon, 23 décembre 1821.

Les années passent, madame, mais votre souvenir et mon attachement ne passent pas. Si je vous en donne des témoignages moins fréquents, n'en accusez que mon impuissance de penser et d'écrire. Celle de sentir m'est restée, et elle me satisfait sur tous les points, car je suis le plus heureux des maris et des pères.

J'ai cru un instant vous voir. Je vous avais priée de me ménager vos bontés pour une affaire pénible et délicate. Vous m'avez promis de me les prodiguer; j'ai senti, comme je devais sentir, cet infatigable empressement de votre amitié, mais les circonstances ont changé, et je n'ai que des remercîments à vous faire, sans avoir à vous ennuyer de pénibles démarches.

Je ne forme plus de projets ni pour ni contre Paris. Voici un remuement dans notre ministère.

Peut-être, si M. Mathieu de Montmorency se souvenait de son ancien protégé et trouvait là quelque coin pour le nicher convenablement..... Mais je ne lui demande rien, et les autres sont à ses portes.

J'ai été occupé depuis quatre mois, et je le suis encore, à réparer, meubler et arranger la vieille ruine de château que mon père m'a donnée dans nos montagnes. J'ai de la peine à en venir à bout avec mes très-petites finances. Je fais à peu près, et c'est long parce que je n'ai pas le premier ustensile d'un ménage, ni linge ni meubles. Mes dames sont pendant ce temps-là à la ville chez ma mère où nous avons une réunion de famille complète. Je ne songerais plus à quitter cette heureuse vie de patriarche si j'étais certain de conserver ainsi les appointements que je touche encore par indulgence et qui suffisent pleinement à mes besoins comme à mon ambition; mais, comme on doit me les arrêter d'un moment à l'autre, je voudrais tenir encore quelque temps d'une manière en apparence active à la diplomatie : je voudrais Florence ou Paris.

Virieu est à Turin, très-dégoûté du métier et

de la vie. Je le conçois, et je le prêche pour chercher mieux ailleurs. Son temps viendra, j'espère, comme le mien est venu. Celui de Raoul viendra de même. Ne vous en tourmentez pas trop : il y a une providence pour hier, pour aujourd'hui et encore pour demain. Ce qu'elle a fait pour les pères, elle le fera pour les enfants ; elle est la mère universelle.

Acceptez tous mes vœux pour vous, pour lui et pour madame de Beufvier, pour tout ce qui vous touche. Je voudrais bien qu'un heureux hasard nous réunît, et faire partager à ma femme l'attachement et l'admiration que votre introuvable société m'a inspirés. Si vous voyez encore madame Sosthène de Larochefoucauld, priez-la d'engager un peu son père à concourir à ce doux projet en m'attachant, à Paris, à son ministère, d'une façon convenable. Nous vous prierons alors de nous accepter tout à fait comme une branche de la famille.

Adieu, madame. Faites, je vous prie, agréer tous mes sentiments au salon par excellence. Je joins ici un petit mot pour l'abbé Clausel.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

ANNÉE 1822

ANNÉE 1822

CCLXIV

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de l'ambassade de France, à Turin

Paris, 4 janvier 1822.

Le choc ministériel et les lettres de mes amis m'ont fait venir ici malgré moi. Bref j'y suis depuis six jours, fort malade, fort solitaire, fort ennuyé. J'ai vu M. de Montmorency, mais je ne vois jour à rien de bien satisfaisant pour moi. J'aurais désiré pour ma femme et ma belle-mère être attaché ici. Je vais voir encore pendant une quinzaine. Si cela ne se peut, j'irai à ta place, ou j'attendrai Florence.

J'ai dîné hier chez le ministre. Genoude y est au plus avant. Je te soigne, je t'en réponds, de la bonne manière. Je dis à tout ce monde, et je répète, qu'avant moi il y a leur homme pour toute entreprise difficile et grande, propre à tout ce qu'il y a d'élevé, esprit supérieur, trop au-dessus de sa place pour le moment, etc., etc., et cet

homme est M. de Virieu. On m'écoute, on en paraît convaincu, mais seulement dis à Philinte, comme dit spirituellement Vignet, qu'il a laissé je ne sais comment la renommée d'un libéral. Je jure sur ma conscience, comme je le crois, que c'est une bêtise ou une calomnie, et je puis à peu près t'annoncer que tu ne vieilliras pas à Turin. Je t'avoue cependant que je me reproche un meurtre, si, par mes inductions, tu vas à Pétersbourg. Reste donc en Italie ou en Allemagne. Je te le dis, mais je n'en dis rien ici pour ne pas te contrecarrer. Car, avant tout, *fiat voluntas*.

Je vois Vignet tous les jours. Il est en bon chemin. Il part dans trois semaines. Je n'ai encore rien vu de nos anciennes relations communes que les invariables Raigecourt. Je m'ennuie à pleurer loin de mon intérieur. Je suis tracassé par la peur de perdre ma belle-mère, si je n'obtiens rien ici, et par conséquent l'agrément de ma femme et les trois quarts de mon bien-être. Je me retirerais alors tout à fait à Saint-Point.

Je suis malade comme et plus que de coutume. Je ne puis surtout plus écrire. Je n'ai pas beaucoup d'argent, ne comptant pas sur cette équipée

qu'on m'a fait faire à contre-cœur. En un mot, je voudrais bien que tu fusses ici pour passer la matinée ensemble, dîner chez *les frères*, et passer la soirée vis-à-vis de Pottier. Viens si tu peux : c'est un bon coup et un bon temps.

Bonsoir et bonne année, c'est-à-dire santé, repos et femme, si tu en trouves une bonne, comme moi. Offre mes hommages à M. de la Tour-du-Pin et mes amitiés à M. Rouen. Je n'ai pas percé encore jusqu'à Prévost. M. de Rayneval va, dit-on, à Berlin. Le bon serait d'y aller avec lui pour un homme comme toi.

Rien de neuf ici ou plutôt tout à neuf. Tu connais le pays et les hommes, tu devines tout cela d'avance. On menace beaucoup pour frapper peu, suivant le conseil pris à rebours de ce pauvre diable de Florence dont Vignet a hérité l'esprit. La grande nouvelle, c'est que le duc de Doudeauville a les postes. Le ministère, à cela près, paraît sage et ferme : à droite et à gauche la majorité y est bien. La censure passerait, s'ils la demandaient, tant on a peur à présent de ce qu'on a voulu. *Addio*.

L.

CCLXV

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes, rue du Bac, n. 128, à Paris.

Mâcon, 23 janvier 1822.

Me voici bien arrivé, mon cher Genoude, et me reposant, dans le nid conjugal, de la fatigue et du froid de la route. J'ai tout oublié de Paris, excepté vous et madame de Genoude et quelques autres vrais et aimables amis. J'ai retrouvé mon fils fortifié et embelli, ma femme en bonne santé. Je remonte à cheval, et je vais, par des journées du plus beau printemps, visiter mon petit château qui s'arrange, et que vous viendrez, j'espère, visiter à la première disgrâce. Nous aurons bon feu, bon dîner et bonne encre : c'est assez pour nous. Ces dames auront une nature pittoresque à voir et à dessiner.

Oh ! le bon temps que ce siècle de fer !

Oh ! la bonne chose pour des hommes d'esprit qu'une bonne petite disgrâce qui les renvoie à

leurs moutons ou à leurs *Bibles !* Cela viendra assez ; n'en parlons plus.

Quoi de nouveau depuis moi, là-bas? Ces cinq ou six jours sont un siècle pour un ministère qui se fonde. S'assied-il? Et vous, prenez-vous un caractère officiel ? Ma prédiction des 12,000 fr. se réalise-t-elle? M. de Corbière se montre-t-il digne des avances de madame de La Rochejacquelein ? Je sens qu'il faudrait que je fusse trois fois ministre pour avoir le cœur de lui refuser quelque chose au monde. Dès que vous aurez du bon pour vous, faites-le-moi savoir afin que dans ma retraite je m'unisse de cœur à votre joie. Je pense toujours comme madame Léontine : le solide, pour nous autres mortels inconnus, est notre fait ; les honneurs ne sont qu'un *ornamentum* de l'existence, ce n'est pas le fond. Les premiers biens de la vie humaine sont l'amour, la santé, puis la fortune, car la vertu va sans dire. Nous portons, croyez-moi, nos honneurs en nous-mêmes : c'est la gloire, si jamais nous en sommes dignes. Nous pouvons et nous devons dire comme notre ami Horace :

Det plutum, det opes.

Le reste est notre affaire.

Adieu. Où en sont les *opes* de M. Hiss? Pensez-y beaucoup, c'est le plus clair de tout. Dites-moi aussi, mais sans vous presser, où j'en suis dans l'esprit et le travail du cabinet de l'hôtel Wagram? Adieu encore et amitié toujours.

LAMARTINE.

Gardez-moi les deux volumes *Bible* oubliés chez vous et mon épée que j'y fais porter. A revoir.

CCLXVI

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, le 5 février 1822.

Je reçois ta lettre, et, comme toi, je ris de nos prétentions malheureuses, mais j'en ris sans amertume et en bénissant le sort de toute chose : car *tout est bien*, quoiqu'il nous en cuise. Nous l'avons toujours senti avec notre esprit, quoique nous sentissions différemment avec notre cœur. Je vois par la pente de tes sentiments actuels que tu arrives aussi au vrai point d'où l'on voit la vie comme elle est, d'où l'on rend hommage au Créateur par le sacrifice qui lui plaît, la résignation dans la souffrance. Les adoucissements, sois-en sûr, ne te manqueront pas ; j'en suis la preuve : j'ai plus souffert, je crois, que toi-même jusqu'ici, et maintenant, tout en souffrant encore beaucoup, je puis dire que je suis heureux comme un homme peut être heureux. Le bonheur dont parle Eschyle n'est pas celui-là ; et je crois qu'Eschyle se trompait

dans la manière dont il l'entendait, faute de la vraie lumière. Il parlait de ce bonheur que nous appelons heureuse fortune, succès constant ; et celui-là dans mon idée est plutôt un don du diable, du moins je m'en défie. *Di meliora piis !* En ceci nous sommes servis de notre goût, mais je crois que nous sommes traités en amis. L'homme se compose de deux éléments, le temps et l'éternité. Je ne sais pourquoi je suis porté à m'effrayer sur ceux pour qui le temps est trop bon. La bonne fortune est un piége du destin ; la mauvaise est une leçon. Profitons-en tous les deux. Tournons les yeux vers le seul bien impérissable, vers celui qu'on ne peut arracher aux malheureux. Il est temps de se dépêtrer des vanités de ce misérable séjour. Tout y est bête et sot, tout doit y rester, excepté l'amour.

Mais voilà assez de philosophie. Ce n'est pas ce qui nous manque. Il nous faudrait du repos et un repos occupé. Pour cela il n'y a qu'un long séjour à la campagne en la cultivant un peu soi-même. Tu devrais venir acheter près de moi un joli manoir avec une petite terre. Il y en a cinq ou six à choisir. Nous y mènerions la même vie en

nous voyant tous les jours, en partageant nos plaisirs et nos peines ; nous passerions ensuite nos hivers à Paris ou à Nice, suivant nos santés. Je sens que cela serait le mieux possible en ce bas monde ; car j'ai beau être marié, je n'en sens pas moins pour toi un sentiment fraternel, je sens que, quand nous ne vivons pas à portée l'un de l'autre, la famille n'est pas réunie. Ne pourrais-tu pas t'arranger ainsi? Vivras-tu toujours loin de tout ce qui adoucit la vie : une mère, une sœur, une femme peut-être, un ami de tous les temps? C'est l'huile de la machine humaine, c'est le fruit du lotos qui endort nos ennuis dans ce demi-enfer.

Jusqu'ici en effet tu as été fort malheureux. Risques-tu d'être pis en étant autrement? Je ne le pense pas. Quand on a un bon dîner, un bon domestique, un bon cheval, que faut-il de plus à l'homme qui a élagué les désirs insignifiants? Tu aurais tout cela et au delà ; ta santé se reposerait, si elle ne se remettait pas. C'est un point de gagné. Réfléchis à tout cela, si cela entre dans ton sens, sinon non, car il faut avant tout suivre sa pente. Je t'indique seulement celle-là parce que

c'est la mienne, et que presque tous ceux qui s'y livrent arrivent en se félicitant au port : le repos dans la vertu et dans les affections légitimes. Tu te reposerais ainsi trois, quatre ou cinq ans ; tu te retrouverais peut-être alors une seconde jeunesse qui est la bonne. Tu pourrais te marier alors avec certitude et laisser ce germe de vie à des êtres nés de toi, ou du moins tu aurais un lit de repos pour les années qui nous restent. Voilà mon avis. Consulte ta mère et ta sœur, consulte-toi, et dis-moi ce que tu en penses. Je ne soupire pour mon compte qu'après ce doux anihilement. J'y suis provisoirement, et, si tu veux, nous nous y mettrons tout à fait ensemble. Adieu.

J'ai lu le Manzoni, mais non son ode. Envoie-la-moi avec un bon Dante et quelque bon Virgile ou Horace latin, s'il en est par là de bon. Je reviens à eux après l'Évangile ; c'est l'Évangile de l'esprit humain, Homère en est la Bible. Adieu encore.

Mes respects à M. et madame de la Tour-du-Pin. Amitiés à La Grange.

CCLXVII

A madame Éléonore Duport

Mâcon, 6 février 1822.

Vous qui me connaissez, pouvez-vous m'accuser si injustement? Depuis que je vous ai quittée, je puis dire avec sincérité qu'il ne s'est pas passé de jour où votre souvenir ne se soit présenté à moi avec tous les charmes que votre amitié parfaite a dû lui imprimer dans mon cœur. Non, non, je n'oublierai jamais cette charmante Éléonore qui dans mes jours les plus sombres vint au-devant de moi avec une bonté angélique, et qui, confidente volontaire de tous mes chagrins, me montra, après quelques jours de connaissance seulement, une amie de tous les temps. J'avais perdu votre adresse depuis près d'un an, je l'ai demandée à madame Boscary vingt fois, mais elle ne me l'a point envoyée, et je la sais encore trop mal pour la mettre moi-même. J'envoie ceci à madame Boscary pour qu'elle vous la fasse parvenir.

J'ai su votre bonheur et je l'ai partagé ; j'ai su vos inquiétudes pour votre chère enfant et je m'y suis associé ; j'ai su que, retirée dans une charmante retraite avec un homme digne de vous, vous vous concentriez dans votre félicité, et je vous ai approuvée et enviée. J'espère moi-même en faire autant, j'ai tout ce qu'il faut, hors la maison et un peu plus d'aisance.

J'ai une compagne admirable, digne de vous aussi, et qui vous aime par sympathie. J'ai un fils de onze mois, charmant ; j'ai le cœur plein d'une affection heureuse et douce. Je n'ai contre moi qu'une déplorable santé. Mais ce que Dieu veut, il nous faut le vouloir. J'ai adopté définitivement cette philosophie chrétienne, et j'y trouve mon soulagement et mon espoir.

Après cette reconnaissance que voilà faite, tâchons de renouer notre intimité interrompue. J'aime les cœurs à l'épreuve comme le vôtre, ils sont si beaux et si rares qu'il faut les conserver, comme des perles ou des diamants, pour le plaisir et l'ornement de la vie entière. Je désire vivement faire la connaissance de monsieur votre mari. Je vous prie de le remercier d'avoir pris ma

défense ; je le lui rendrai si jamais vous êtes injuste avec lui. Je désire surtout aller vous voir dans votre ermitage. J'irai peut-être à Paris ce printemps avec ma femme, ce sera le moment.

Je compte vous la présenter aussi. Aimez-la par amitié pour moi d'abord, vous l'aimerez bien vite pour elle-même.

Adieu, chère Éléonore, voilà mon papier fini ; à revoir.

Je suis encore bien au-dessous de toutes mes affaires, mais cela vient peu à peu.

Mille tendresses.

AL. DE LAMARTINE.

CCLXVIII

A madame de Genoude

Mâcon, jeudi gras 1822.

Combien Eugène est heureux, Madame, d'avoir un si charmant secrétaire qui fait autant d'honneur à son maître qu'il fait de plaisir à ceux à qui il écrit ! Il court risque de perdre ainsi toutes ses correspondances, car on préférera certainement avoir affaire au secrétaire : il est tout aussi aimable, il écrit tout aussi bien, et il est bien plus exact et bien plus lisible. Je me félicite pour mon compte de la bonne idée qu'il a eue en ma faveur. Cependant il me reste encore pour lui un reste de reconnaissance, car enfin c'est à lui seul que je dois votre part d'amitié. Vous ne devez la mienne qu'à vous seule, madame, et, quand vous ne seriez pas la femme de mon ami, il suffirait de vous avoir connue pour conserver à jamais pour vous tous les sentiments que ce titre m'autorise à vous offrir.

Je ne vois pas qu'Eugène ait reçu les deux lettres que je lui ai écrites depuis mon retour. Je lui mandais mon désappointement sur Florence que le possesseur actuel ne veut pas céder et que je ne veux acquérir que loyalement. Ce que vous avez la bonté de me mander des dispositions de M. de Montmorency m'est fort agréable, mais j'attendrai, pour prendre un parti décisif, qu'il en ait pris un lui-même à mon égard. Je n'irai à Paris qu'autant qu'il m'y appellera officiellement en me donnant quelques moyens d'y subsister agréablement dans la rue de Bourbon suivant nos plans. On dit ici qu'il passe à la maison du roi. Cela lui serait bien facile alors, si ce n'est pas, comme tant d'autres, un homme à paroles dorées, un homme embarrassé de ses amis. Je ne le crois pas; — ou l'air du pouvoir serait terriblement corrupteur, s'il altérait un caractère si inaltérable.

Cependant ce que vous me mandez d'Eugène, ce que j'ai vu des nominations dernières aux places qui lui allaient, ce que vous me dites de ce journal, de cette *Étoile*, qui ne sera ni celle de sa gloire ni celle de sa fortune, tout cela m'a beaucoup affligé. Si j'étais à Paris, je lui dirais de re-

mercier ses nobles amis de cet ignoble présent, de ne pas s'en salir les doigts un seul jour, de ne pas lui prêter son nom une seule nuit : plutôt cent fois rien du tout hors son titre et sa *Bible*. Je parle d'ici trop en aveugle, pour que mes paroles aient du poids sur lui, mais à moins que cette *Étoile* ne lui verse six à dix mille francs tout de suite, et aujourd'hui même, je ferais tout pour qu'il la replonge dans les ténèbres de son berceau. On reviendrait à lui avec de meilleures propositions, au lieu qu'on se croira quitte après lui avoir jeté cet os décharné. Dites-lui bien que cela n'aura pas quatre abonnés en province. Les journaux du soir n'y ont aucun avantage sur les autres, et les vieux noms sont tout.

Voilà des conseils sévères ; mais j'ai bien des regrets de ne les lui avoir pas laissés d'avance en partant. Je parierais que vous êtes de mon avis, madame, et, si cela est, cela m'affermira, et je ne cesserai de lui crier de se retirer de cette œuvre de perdition.

Quant à moi, dites-lui, je vous prie, que je lui recommande M. Hiss par-dessus tout. Il n'y a que cela de nécessaire. Le temps amènera le reste.

Adieu, madame, je vous demande mille fois pardon de finir cette longue diatribe sans les formes de nos grands-pères, mais nous sommes dans le siècle des réformes, et le très-humble serviteur n'est plus dans notre charte. Mais on ne retranchera jamais le respect et l'amitié que vous inspirez et que vous voulez bien accueillir.

CCLXIX

A monsieur le comte Aymon de Virieu

Secrétaire de l'ambassade de France, à Turin.

Mâcon, 26 février 1822.

Je te remercie de tes deux envois poétiques. J'ai été bien plus content que je ne m'y attendais de l'ode de Manzoni : je faisais peu de cas de sa tragédie; son ode est parfaite. Il n'y manque rien de tout ce qui est pensée, style et sentiment; il n'y manque qu'une plume plus riche et plus éclatante en poésie. Car remarque une chose, c'est qu'elle est tout aussi belle en prose, et peut-être plus. Mais n'importe, je voudrais l'avoir faite. J'y avais souvent pensé, et puis le temps présent m'en a empêché.

Je suis bien aise que mes conseils aillent à ta mesure. Ils ne sont pas difficiles : suivre sa pente et connaître sa fin. Voilà tout. On dit en effet dans ce pays-ci que tu épouses Mlle de Fargues. C'est

la nouvelle de Lyon. On dit que c'est fort bon. Fais-le donc, si cela te sourit.

Je n'ai rien à te dire de Paris. M. Herman nous désoriente un peu. Je ne m'occupe plus même de moi-même. Je me repose dans mon sommeil, dans mon bonheur, dans mes affaires domestiques et dans la fièvre qui assaisonne tout cela. Ces deux ou trois mois-ci sont toujours terribles pour moi. J'ai continuellement quelque maladie légère : cela me fixe au coin du feu, et cela entrave l'action de toute pensée ambitieuse, de tout désir de déplacement. Me voilà bientôt d'ailleurs avec deux enfants à nourrir à la fois. Cela me fait une maison énorme en monde. Je ne puis plus me dépêtrer. Je suis forcé de me monter un ménage en conséquence. J'achète tous les mois une partie de mes meubles, de mon linge, etc... Tu vois quel espace il peut me rester dans la vie. Presque rien, et ce rien est mangé par les souffrances physiques. C'est égal, Dieu soit loué de tout cela ! Peu importe, pourvu que nous arrivions à un bon terme ! Les semences que nous jetons ici-bas seront toujours emportées tôt ou tard, autant vaut-il ne rien semer que pour l'autre monde.

Tu demandes des vers, voici à ce sujet deux strophes de l'*Ode à Virieu :*

En vain, sur la route fatale
Dont les cyprès tracent les bords,
Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort :
Ces monuments mélancoliques
Nous semblaient, comme aux temps antiques,
Un vain ornement du chemin ;
Nous nous asseyions sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre,
Sans être sûrs du lendemain !

Ce n'est plus le temps de répandre
Notre âme en désirs superflus ;
De compter, d'appeler, d'attendre
Des jours qui ne renaîtront plus ;
De semer de nos mains tardives
Tant d'espérances fugitives,
Vains jouets des vents et du sort,
A qui l'heure qui nous dévore
Ne laisse pas le temps d'éclore
Entre la naissance et la mort !

Les vers m'ennuient quand ils sont mauvais comme ceux-là, et me plaisent trop quand ils sont bons. Il en sera bientôt comme de la musique que je ne puis plus souffrir d'aucune espèce. Tiens,

cependant, voici quelques strophes que chante le soir à son amant une jeune fille de l'île d'Ischia :

Viens, l'amoureux silence occupe au loin la plaine,
Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur :
Tout rentre, à peine encor une voile lointaine
Blanchit en ramenant le paisible pêcheur.

Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive,
J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
Comme de son doux nid la colombe attentive
Suit l'aile du ramier qui blanchit dans les airs.

Tandis qu'elle glissait sous l'ombre du rivage,
J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos,
Et la brise du soir en mourant sur la plage
Me rapporta tes chants prolongés sur les flots.

Quand la vague a blanchi sur la côte écumante,
A l'étoile des mers j'ai murmuré ton nom,
J'ai rallumé sa lampe, et de ta seule amante
L'amoureuse prière a calmé l'aquilon.

Maintenant sous le ciel tout repose ou tout aime,
La vague en ondulant vient dormir sur le bord,
Le vent dort sur la fleur, et la nature même
Dans les bras de la nuit se recueille et s'endort :

Viens ! la mousse a pour nous tapissé la vallée,
Le pampre s'y recourbe en berceaux tortueux,
Et l'haleine du soir à l'oranger mêlée
De ses fleurs qu'il effeuille embaume mes cheveux.

A la douce clarté de la route sereine,
Nous chanterons ensemble, assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, inclinant vers Misène,
Se perd en pâlissant dans les feux du matin.

Elle chante, et sa voix par intervalle expire...

Voilà encore des vers, c'est tiré d'un joli morceau intitulé : *Ischia*. Je te l'enverrai tout, si tu en as envie. Si tu n'es pas content de ceux-là, dis-le-moi. Je ferais bien encore une tragédie, si tu voulais. Mais qu'en faire après qu'elle sera faite? Je ferais bien *Lena*, mais c'est une contre-épreuve de l'anglais et de l'allemand, c'est donc du talent perdu. Je ferais bien des *Méditations*, mais elles m'ennuient à présent. Que faire donc? Je suis encore trop malade pour entamer mon poëme, si je fais un poëme. Je ne suis pas dégoûté de poésie cependant : ne va pas le croire. Je n'aime que cela dans le monde moral après les vrais biens, mais il y a un temps pour parler et un pour se taire, un temps pour chanter et un pour souffrir Je souffre physiquement, ma voix est enrouée. Je me ménage, pourquoi ? Peut-être pour rien. Commande-moi quelque chose. Envoie-moi un modèle de plan tragique entre César et Caton. J'ai tout brûlé.

Je reprendrai. Vous faut-il du romantique ou du classique? C'est ce qui me retient.

Adieu. *Basta per oggi.* J'ai la fièvre. Je ne monte plus mes chevaux chéris depuis huit jours. Que fais-tu là-bas? Il fait ici, tout l'hiver, le temps de Chiaja. Vignet est très-porté. Je ne le sais pas par lui non plus.

Ma femme te dit mille amitiés. Je voudrais bien que tu trouves son pendant. Parle de moi à ta sœur et à ta mère. J'y pense souvent. Nous verrons-nous cette année? Je ne puis pas quitter la place avant août ou septembre à cause de nos couches. Règle-toi là-dessus. Point de conseils pour cette fois.

L.

CCLXX

A madame Éléonore Duport

Mâcon, 13 mars 1822.

Je reçois à l'instant, madame et chère amie, votre lettre du 7 courant. Je ne vois pas que vous ayez reçu la mienne que j'avais confiée à madame Boscary : elle aurait dû cependant vous parvenir avant la date de la vôtre. Je prends bien part à tous les ennuis que vous cause votre frère un peu étourdi, et je reconnais votre cœur dans votre empressement à le secourir en secret. Une amitié pareille le ramènera certainement à la sagesse par la plus douce des persuasions, celle de la reconnaissance. Tout ce qui tourmentera votre bon cœur tourmentera aussi le mien, car mon amitié, que vous avez accusée une fois bien à tort, ne s'affaiblira jamais pour vous.

Un de mes plus grands désirs est de vous revoir aussi heureuse que vous le méritez entre un mari digne de vous et une fille qui rappellera sans doute

son aimable mère. Je vous racontais aussi mon bonheur dans ma dernière lettre. Il va s'augmenter, je l'espère, incessamment par la naissance d'un autre enfant. Je désire une fille comme vous désirez un garçon.

Ma santé se ressent encore des longues secousses de ma jeunesse, mais j'ai appris à souffrir avec patience par une expérience de tant d'années, et je trouve tant de consolations dans l'affection de ce qui m'entoure et dans le calme de mon esprit, que je me garderai bien de me plaindre du sort peut-être le plus heureux que puisse désirer la pauvre humanité.

Adieu, madame et chère amie, croyez à la constance d'un sentiment que vous avez inspiré à un homme digne de vous aimer.

ALPH. DE LAMARTINE.

CCLXXI

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes, au conseil d'État, rue du Bac, n. 128 à Paris.

Mâcon, 13 mars 1822.

Je vous pardonne bien votre silence, mon cher Genoude, bien sûr qu'il est bien occupé pour vos amis et pour vous. Je vois avec reconnaissance la suite des bons soucis que vous vous donnez aussi pour moi. Je vous prie de remercier mille fois M. de Montmorency de ce qu'il consentirait à faire pour moi si j'allais à Paris. Je ne désirerais certainement rien de mieux, et je ne puis que lui rendre le témoignage qu'il prévient même mes désirs. Seulement je ne voudrais pas aller vous joindre avant les couches de ma femme, qui approchent beaucoup, surtout si vous n'avez rien à faire de moi. D'ici là je me contenterai parfaitement du *statu quo*, c'est-à-dire de la continuation de mon traitement actuel, que je dois à la bonté du

ministre. Alors peut-être M. de Montmorency trouvera à me caser, soit à Paris près de lui, soit en Italie. Mais ce que je vous recommande avec instance, mon cher Genoude, c'est M. Hiss. Cela est plus solidement établi que mes ressources précaires actuelles, et ce sera une planche salutaire dans le naufrage qui peut m'arriver. Tenez-moi au courant de cette dernière affaire, et consacrez-y de temps en temps quelques lignes à M. Hiss.

Quant à vous, mon cher ami, je ne sais pas le fond du sac, mais sur l'étiquette je ne suis pas content. Je ne comprends rien à cette *Étoile*. Laissez-la mille fois tomber de vos mains. Je persiste et insiste dans mon conseil. Vous ne me dites pas quel est là-dessus l'avis de madame de Genoude. Mais je crois qu'il est le même. Restez un peu de temps maître des requêtes tout court et ami des ministres, et puis faites le pas d'une préfecture quelconque pour un peu de temps encore, et ainsi de suite jusqu'où le flot mobile de la faveur vous portera. Mais ne dégradez pas vos chastes mains en les barbouillant dans l'encre d'un journal nocturne, à moins d'un bon traitement fixe,

hypothéqué sur un budget et non sur des abonnements ! Voilà mon dernier mot.

Je m'occupe toujours ici de préparer une retraite champêtre pour nous et nos amis. J'y consacre mon temps et mon revenu. Je fais aussi quelques vers quand le vent souffle de ce point de l'horizon, et le plus souvent je me tais, car

Attendons ce souffle suprême
Dans un repos silencieux !
Nous ne sommes rien de nous-même
Qu'un instrument mélodieux :
Quand le doigt divin se retire
Soyons muets comme la lyre
Qui recueille ses saints transports,
Jusqu'à ce qu'une main sacrée
Ébranle la corde inspirée
Où dorment les divins accords !

Adieu donc pour ce matin. Mille compliments tendres et de ma part et de celle de ma femme à madame Léontine. Où en êtes-vous des grossesses, etc. ? Quant à moi, je ne sais plus comment m'en tirer. Écrivez-moi un peu, seulement une ligne entre deux affaires.

Votre ami *in æternum et ultra*.

LAMARTINE.

CCLXXII

A monsieur Eugène de Genoude

Mâcon, 29 mars 1822.

Il y a trop longtemps que je n'ai causé avec personne, mon cher Genoude, je m'attaque aujourd'hui à vous : mon horreur contre la plume et l'encre ne tient pas contre l'envie de vous dire bonjour et de m'informer un peu de tout ce qui vous concerne. Grâce à vous je reçois l'*Étoile*, et, malgré mes préventions, j'en suis content. C'est un fort bon journal, mais en ce bas monde les premiers venus ont les meilleures places, et les vieux abonnés de la *Gazette*, de la *Quotidienne* et des *Débats*, ne renonceront pas à leur vieille habitude. Ils s'effraieraient de voir un autre titre aux opinions toutes faites qu'ils reçoivent par eux tous les matins. Mandez-moi donc un peu où vous en êtes à ce sujet. Cela prospère-t-il réellement entre vos mains, ou n'est-ce qu'une semence perdue que vous jetez sur le roc ?

Je ne m'étonne pas de vos longs silences : je vois d'ici que vous êtes dans la chaleur du combat. Vous vous en tirez bien. Croyez-moi, je ne vois pas habituellement les choses trop en beau, je ne suis pas suspect, et je vous dis en vérité et à mon grand étonnement que, malgré toutes ces conspirations aux cent têtes, la France, *old France*, se tranquillise par son propre poids. Une indifférence apathique et soporifique a soufflé sur les villes et les campagnes : on plante, on sème, on bâtit, on s'occupe à peine un moment du scandale de vos Chambres. L'agitation qui vous tourmente n'est plus celle de la France, mais d'un parti de mécontents qui est réduit à payer ses agents ; il ne les payait pas il y a trois ou quatre ans. Ainsi donc tranquillisez-vous ; ayez seulement une double et triple police, agissez avec lenteur et sagesse, laissez dire les bavards, laissez faire au temps et aux honnêtes gens : tout ira bien, j'espère.

Maintenant que la Chambre va être fermée, j'espère que vous aurez plus de temps à vous et par conséquent un peu à moi et à vos vieux amis. Je vous demande la permission de vous adresser à Paris un homme qui a, comme presque tous ceux

que je vois, une haute opinion de vous et un vif désir de vous connaître. C'est un homme d'infiniment d'esprit et de vrai mérite, curé de Mâcon, grand-vicaire et grand faiseur de ce pays-ci. Il va bientôt à Paris, pour une affaire majeure au ministère de l'intérieur, pour une église à achever, et je lui donnerai un mot de recommandation pour vous. Je voudrais que vous fissiez demander par madame Léontine à madame de La Rochejaquelein la permission pour moi de lui recommander ce respectable ecclésiastique, afin que par sa toute-puissance elle obtienne de M. de Corbière un peu de faveur ou du moins un peu d'audience pour lui. Répondez-moi oui ou non.

Parlez de moi de temps en temps à notre patron. Il a surpassé l'idée même que l'amitié prévenue pouvait donner de son talent. Il n'y a en province qu'une voix sur son compte. Comment est-il dans vos faubourgs? Je joins à ma lettre un petit mot que je vous prie de lui remettre pour le féliciter sur son règne. Je voudrais bien aussi que vous lui demandiez la permission de lui mener de ma part mon respectable pasteur qui aura besoin de sa faveur, et qui la mérite à tous les titres.

Comment vont vos espérances? Comment êtes-vous dans nos affaires étrangères? S'est-on expliqué? Avez-vous ce qui convient? Êtes-vous content de M. Herman? Dites-moi donc un mot. Croyez-vous donc bonnement que je ne m'intéresse pas à vous plus qu'à moi-même à présent? car je suis assez bien et vous pas encore.

Adieu pour ce matin. Je rentre dans mon silence pour quinze jours. Je n'ai rien à dire de moi-même. Je végète en repos sans projets ni désirs, et je voudrais vous voir arriver à ce quiétisme. Mille hommages tendres à madame de Genoude.

LAMARTINE.

CCLXXIII

A la marquise de Raigecourt

Mâcon, 24 avril 1822.

Est-ce à vous maintenant qu'on peut adresser quelques lignes, Madame? Il y a longtemps que j'en attends l'heure. Je pense qu'elle est venue. Madame de Beufvier m'a mandé que vous étiez non-seulement rétablie, mais qu'encore vous aviez les fruits d'une bonne et forte maladie, c'est-à-dire une santé meilleure qu'auparavant. Dieu soit loué! car que deviendrions-nous si vous nous aviez quittés si tôt pour votre vraie patrie? Je me mets au nombre de vos enfants, et je me serais senti orphelin aussi. Il n'en est rien, vous vivrez longues années encore pour mûrir les fruits de vertu que vous avez semés autour de vous; vous verrez Raoul affermi dans une bonne voie; vous verrez tous vos enfants plus heureux, et vous quitterez cette terre sans inquiétude sur ceux que vous y laisserez.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien nous avons partagé les angoisses de votre maison : heureusement pour nous nous avons été rassurés plus vite. On me dit que, grâce à cette secousse, le foie va bien, et qu'il vous faudra Plombières au lieu de Vichy. Plût à Dieu que cela fût vrai, car j'aurais un bon mois avec vous, et Dieu sait si j'en aurai autrement un seul jour ! Je n'attends, pour partir pour ces eaux, que les couches de ma femme ; cela aura lieu dans un mois au plus tard. Je partirai dix jours après. Y serez-vous, ou y viendrez-vous alors ? Je n'ai que ce moment-là bien juste. Je vais ensuite à Londres sans perte de temps. Si vous n'y venez pas, mandez-moi, je vous prie, quelle auberge et quel médecin il faut fréquenter. Donnez-moi des instructions utiles, et même une lettre de recommandation si vous avez là quelque hôtesse habituée. Je suis bien ennuyé d'y aller tout seul. Je vais mourir d'ennui, si vous n'y venez pas.

Nous sommes toujours ici dans notre heureuse tranquillité. J'achève de bâtir et de meubler mon vieux château. Nous nous y fixerons au printemps prochain, à moins d'une décision ministérielle qui s'y oppose. Mais personnellement je ne soupire

qu'après le repos physique et moral. Je suis mort au monde et à ses pompes.

Mille choses respectueuses à tout le salon sans pareil. En voilà assez pour les yeux d'une convalescente à qui même on ne demande pas de réponse directe.

Peu de nouvelles d'Aymon, mais elles sont bonnes sous tous les rapports.

Adieu, madame et seconde mère, guérissez-vous pour nous aimer longtemps.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

CCLXXIV

Au marquis Raoul de Raigecourt

Mâcon, mai 1822.

Je n'ai pas répondu à vous-même, mon cher Raoul, parce que je vous croyais retourné à Saint-Cyr ou Versailles. Maintenant que je sais que vous êtes resté à Paris, occupé à soigner cette excellente mère dont nous sommes tous les enfants, je vous écris bien vite pour vous remercier de votre attention et m'informer de nouveau de cette santé si chère qui nous tourmente ici comme vous là-bas. Je vois que madame votre mère n'ira pas à Plombières, et je m'en désole, car j'y vais incessamment, et Dieu sait quand nous nous reverrons, si elle n'est plus à Paris lors de mon passage !

J'espère au moins vous y rencontrer, mon cher Raoul, et ce sera toujours pour moi un grand plaisir, car la tendresse de madame votre mère me permet de vous considérer, de vous aimer presque comme un frère. Votre charmant caractère, que

vos traits annoncent si bien, m'y porte aussi. Puissiez-vous avoir pour moi les mêmes dispositions !

On me mande que vous surpassez tous les jours tout ce qu'on attendait de vous et tout ce que j'en prédisais à madame de Raigecourt. J'en suis heureux pour elle, et j'en suis fier pour moi. Continuez, mon cher Raoul, à consoler le cœur d'une si digne mère : tout son bonheur est entre vos mains. Soyez tout ce que vous pouvez être, et que votre perfectionnement récompense sa tendresse pour vous !

Je n'écris pas à madame de Beufvier aujourd'hui, mais je vous charge de la remercier de sa lettre et de la prier de m'envoyer quelques renseignements pour Plombières. Madame de Lamartine est bien reconnaissante de ce qu'elle veut bien lui dire d'aimable. Nous partageons tout ce qu'elle éprouve dans ces cruelles alternatives, et nous souffrons de les partager de si loin.

Adieu, mon cher Raoul, aimez-moi à cause de votre mère, et pour mon amitié pour vous.

ALPH. DE LAMARTINE.

CCLXXV

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 18 avril 1822.

Je t'écris seulement ces deux lignes pour te rassurer si tu me crois mort : je vis encore, mais d'une vie aussi douteuse que la lueur de la lampe qui jette ses dernières clartés. Ce moment de l'année est toujours redoutable pour moi. Je remonte avec peine de l'hiver au printemps : le milieu de l'année est comme un sommet escarpé ; une fois que j'y suis, je respire et je redescends facilement.

J'ai mainte et mainte lettre commencées, sur mon pupitre, pour toi, mais elles sont si vieilles de date et si couvertes d'encre et de poussière que je ne te les envoie pas. La tienne m'a enchanté ainsi que ma femme à qui je l'ai fait lire, car il n'y avait rien de trop intime pour l'œil d'un tiers. C'est, je crois, ce que tu as jamais écrit de mieux raisonné, de mieux senti, de mieux éclairci. C'est

un cours de littérature éternelle pour les gens de génie qui voient de haut. Quoique je ne me mette pas précisément du nombre de fait, je m'y mets de droit avec toi, et je pense juste ce que tu dis. Cela me console.

Il y a des entr'actes dans la vie humaine, comme tu le dis fort bien aussi, supposé que la vie elle-même ne soit pas déjà un entr'acte ennuyeux. J'y suis pour mon compte. Je ne fais plus rien de mon intelligence que des comptes de maçons et de charpentiers et des calculs d'agriculture; c'est bon pour ce temps-ci où je ne pourrais mieux faire. Si la végétation morale a des repos comme celle des chênes en hiver, elle aura peut-être aussi son printemps, et, si le soleil le veut, je reporterai des feuilles et des fruits. J'en sens le germe dans ma pensée, mais ils ne sont pas vivifiés, couvés, fécondés, par le repos et le loisir, et surtout je ne me sens pas la force d'accoucher. Ils avorteront donc, comme presque tout avorte ici-bas. Mais que nous importe! Qu'est-ce que cela veut dire! Il n'y a d'utile que ce qui est, et tout ce qui est utile ne manque pas d'être. Je me repose donc sur ma bienheureuse fatalité, fa-

talité divine et sage comme l'entendent les vrais disciples de la vérité éternelle.

Je te vois avec plaisir te rapprocher lentement de la route droite et claire où je suis rentré par lassitude, où je me tiendrai par raison. Espérons que la même lumière nous éclairera tous deux à la fin de ce chemin si ténébreux à son entrée. La vérité vivante elle-même ne suffirait pas à éclairer l'esprit de l'homme tant qu'il se laisse offusquer par ses passions de tout genre, et le plus faible de ses rayons suffit pour guider et consoler l'homme de bonne volonté. C'est cette bonne volonté qu'il nous faut avoir : elle suffira à notre conscience, quand bien même dans ses décrets le ciel nous refuserait cette lumière visible, cette foi inobscurcissable qu'il accorde à qui il veut et quand il lui plaît. Que la bonne volonté soit donc le supplément de notre foi trop vacillante et la consolation de nos ténèbres ! Ces ténèbres sont peut-être un châtiment de nos révoltes passées. Subissons-le, et soyons honnête homme et chrétien quand même !

Adieu, mon cher ami, mon seul véritable ami, *dimidia pars mei*. Je ne t'en écris pas plus long,

faute de forces; à une autre fois. Mais écris-moi pendant que tu le peux, pendant que la santé, le loisir et l'amitié *favent*. J'arrive de mon vieux repaire dans les montagnes, que je fais vivement arranger. Ma femme et ma belle-mère en sont contentes maintenant. J'aurai vraiment une bonne et solide demeure, plus solide que son hôte. N'importe! une des lois de l'homme est de marcher toujours comme si le chemin n'avait point de terme, quoiqu'il voie l'abîme à ses pieds; car l'homme est comme le roi, il ne meurt pas, il change.

Ma femme est près d'accoucher. Nous comptons aller ensuite à Londres; mais entre deux j'irai à Plombières, environ dans six semaines. Viens me prendre : je serai seul, et nous passerions de nos meilleurs jours. *Farewell.*

Personne ne copie ici. Je ne puis écrire, je ne t'envoie donc rien malgré mon désir. Quand je serai en force et en repos, je t'enverrai ce que tu demandes, et plus.

CCLXXVI

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps (Isère).

Mâcon, 27 avril 1822.

Je t'avais écrit hier une longue épître à Turin. Voilà que tu m'écris de Lemps.

Ma femme va accoucher d'ici à trois semaines environ. Je ne puis bouger. Je vais ensuite tout seul aux eaux de Plombières; de là je la rejoins à Paris pour aller à Londres. Voilà ma marche. tu vois donc que, si tu veux nous voir, il faut venir me prendre dans un mois, venir rêvasser trois semaines et nous baigner à Plombières; de là aller à Paris ensemble. Cette idée me réconforte. J'en ai besoin, car je meurs de souffrances. Je te somme, au nom de l'amitié, de suivre ce beau plan. Adieu. Je ne puis écrire.

Je te charge pour ces dames des plus tendres et respectueux hommages. Pourquoi ne suis-je

plus libre d'aller me remettre de la famille ! Je suis presque fâché de n'être pas malheureux comme jadis pour aller me consoler avec vous.

CCLXXVII

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 10 mai 1822.

Je reprends la plume tout seul, puisque tu ne réponds pas à ma première et seconde sommation depuis ton retour à Lemps. La nouvelle en est déjà arrivée à Londres, car Vignet me mande ce matin ton retour et ton mariage. Je crois au premier, qu'en sera-t-il du second?

Quand te verrai-je, tranquille possesseur d'une terre en Auvergne, oublier à jamais une ingrate ambition, et ne t'occuper comme moi que de donner un air de naturel et de liberté aux masses de verdure que tu planteras sous tes fenêtres! Quand te verrai-je une femme selon notre goût, sur qui tu puisses te reposer de tout le matériel de la vie, qui fixe enfin bien ou mal ton cœur errant, et te délivre du tourment d'espérer à toujours! Ce *dimidia pars mei* complète en effet tout

l'homme; on est tranquille, on peut se dire heureux, heureux selon l'humanité.

Je suis troublé dans ce bonheur, depuis quelques semaines, par la santé de ma chère Marianne : elle a un catarrhe qui ne finit pas, et, comme elle touche à l'époque de ses couches, je tremble que les deux maladies ne se rencontrent. Elle va un peu mieux aujourd'hui, mais pas encore suffisamment bien pour me laisser l'esprit dans un plein repos. Je ne la quitte pas depuis une quinzaine, de façon que mes entreprises de Saint-Point languissent et ne me laissent jouir de rien qu'en très-longue perspective. Tu sais que Saint-Point est contemporain de Pupetières : ce sont deux nids de même forme, préparés par la nature à deux oiseaux de même plumage. Tu y retrouveras tes tours, tes corridors, tes tilleuls du temps de Henri IV, tes bois, tes ruisseaux et tes prés. Saint-Point est plus grand seulement. Je le rapetisse tant que je peux pour le mettre au niveau de mes goûts et de ma fortune. Je démolis d'une main, je rajeunis de l'autre, je crépis et je donne une teinte de travertin à mes vieilleries gothiques pour me conformer aux goûts de propreté et d'é-

légance modernes. Je brûle de m'y installer et de t'y installer près de moi : nous y avons des chevaux, des bois, des chemins pittoresques, une solitude sans horreur ; c'est ce qu'il nous faut à tous maintenant.

Parle-moi donc de Lemps. Qu'y fait-on, qu'y dit-on, qu'y pense-t-on ? Je m'ennuie de ne pas pouvoir y aller te surprendre, ne fût-ce que deux jours, mais la peur des couches me retient. Nous ne nous verrons donc pas, si tu ne prends pas le généreux parti de venir me prendre ici aux environs du 10 juin pour aller ensemble tête à tête passer trois semaines à Plombières. Cela te fera autant de bien qu'à moi, malade ou bien portant. Ce sont des eaux douces, amies de la poitrine et des nerfs. On m'y envoie de Genève où sont mes oracles. Je souffre beaucoup comme de coutume depuis le printemps. C'est la saison où je décline toujours. Je ne compte pas guérir à Plombières, mais gagner quelques mois de bon sur la maladie.

Je ne songe plus à rien de poétique, excepté à la mort et à Dieu. Tout le reste s'évanouit pour moi excepté le tout de ce monde : l'amour et l'amitié. Tous les deux sont bien placés, l'un en ma femme

et l'autre en toi. Mort ou vivant, je ne les déplacerai pas.

Vignet me mande qu'il s'ennuie finalement, raisonnablement, à Londres, pays natal de l'ennui. Il n'y retrouve plus cet accueil de cœur de Paris : on n'y comprend pas sa langue, et il se soucie peu de la leur. Il n'a pas encore un projet de mariage ; il semble même vouloir y renoncer. J'en suis bien fâché. Si j'y vais cet été après les eaux, j'en entreprendrai un pour lui. J'ai son fait ici même, ou le tien si tu voulais.

Adieu. Écris-moi vite invariablement si tu viendras me prendre ou non, que je me règle en conséquence. Tu sais la maladie et la rechute de madame de Raigecourt? Nous perdons tout si nous la perdons à Paris; et cette pauvre madame de Beufvier, que deviendra-t-elle? Ils vont à Vichy.

Adieu encore. Je me rappelle tant que je peux au souvenir des habitants de Lemps. Présente mes respects et mille autres sentiments meilleurs à ta mère et à tes sœurs sans oublier ta charmante nièce.

CCLXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Hôtel de Rastadt, rue Neuve-Saint-Augustin (Paris).

1er juin 1822.

Je reçois ton joyeux billet. Je me réjouis que tu aies si bien fait ta route. Ménage-toi plus encore au retour. Tu me trouveras peut-être encore. Je ne sais si je pars dans quatre ou quinze jours. Je viens de Saint-Point, qui a changé de face depuis toi : il est peint, tapissé, glacé et fresqué. Cela va à merveille.

Le cheval est bien arrivé, mais j'ai appris que ta sœur le montait. Ne le souffre pas pour elle : elle n'est pas assez habile ; la bête est trop vive pour un apprenti. Dis-le lui poliment. Autrement il y aurait quelque chute, surtout le montant seule.

Où en es-tu des emplettes et surtout de ton courage ? Arme-toi d'un triple airain pour les premiers jours, et tout va tout seul ensuite. Ne te fatigue pas à Paris. Soigne-toi maintenant pour deux

ou trois. C'est l'argent le mieux employé, j'en suis maintenant convaincu.

J'ai, selon ton bon avis, écrit une commémoration ce matin à Fréminville. Commémore-moi à Versailles. J'ai de bonnes nouvelles d'eux.

Ma femme va fort bien pour son cas. Mes enfants à merveille. Alphonse fait déjà mes délices quelques minutes par jour. Quand en seras-tu là? Il est né tout exprès pour épouser une de tes filles cadettes. Adieu. Je vais écrire à ta mère qui m'a écrit par notre écuyer. As-tu trouvé des domestiques? Écris-le-moi par duplicata ici et à Plombières chez Berard.

Ma femme te remercie de ton souvenir et fait des vœux pour ton bonheur. Quand serons-nous tous assis sous ma treille ou sous la tienne avec quelques mois d'oisiveté devant nous!

Je suis fâché qu'on t'ait bien reçu au ministère. Oublie-le pendant trois ou quatre ans. Crois-tu qu'il y ait du Florence sur le tapis? Je verrai cela dans un mois. J'y serai pour deux ou trois jours.

Adieu. Porte-toi le mieux possible et marche en avant sans t'inquiéter. Tout doit être comme il est.

LAMARTINE.

CCLXXIX

A madame de Genoude

Rue du Bac, n° 128, faubourg Saint-Germain, à Paris.

Plombières, 17 juin 1822.

Madame,

Mon amitié pour cet ingrat de votre connaissance sera plus forte que sa paresse. Dites-lui que je l'aime toujours en dépit de son silence. Je comprends trop ce silence au milieu des embarras de fortune, des tracas, des affaires, des rédactions, corrections d'épreuves, et surtout de la maladie. Enfin il me donne une si aimable compensation dans vos marques de souvenir que je ne sais trop si j'ai beaucoup à me plaindre. J'ai mille remercîments à vous faire, Madame, d'avoir bien voulu mettre tant d'intérêt à me rappeler au ministre. J'attendrai paisiblement sa détermination ou pour Turin ou pour Florence. Je préférerai toujours Florence quand il viendra à vaquer.

Pour le moment je préfère le repos absolu dont

mon horrible santé et un voyage d'affaires à Londres me font une ennuyeuse loi. Je suis venu chercher quelque soulagement ici ; je n'y ai trouvé qu'une dose d'ennui intolérable et un redoublement de maux. Je brûle d'en partir, et je n'y suis retenu que par une certaine obéissance stupide que les malades observent religieusement pour leurs médecins. J'ai pour eux et en eux plus de soumission que de foi.

Je compte repartir pour Paris le 26 ou le 28 de ce mois ; mais je vous conjure, Madame, ainsi que Genoude, de ne pas déranger d'une minute vos projets de Fleury en ma faveur, quel que soit mon désir de vous voir en passant. J'aurai à peine deux jours à rester à Paris, et deux jours employés à des paquets et à des courses pénibles me donneraient plus de regrets que de jouissance vis-à-vis de mes amis. Nous ne nous reverrons véritablement qu'à mon retour ; ce n'est qu'alors que je pourrai vous présenter madame de Lamartine.

Dites, je vous prie, tout cela à Eugène. Je sens combien un peu de campagne lui sera nécessaire après tant de fatigues, et je ne voudrais pas en pure perte lui en dérober les moments. Dites, je vous

prie, à madame de La Rochejaquelein combien j'ai été reconnaissant de son charmant souvenir. Je voudrais bien qu'on lui eût ordonné Plombières, mais c'est par pur égoïsme.

Agréez, Madame, l'expression de mes respectueux hommages et de mon inviolable attachement.

AL. DE LAMARTINE.

CCLXXX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

4, Cumberland street, 1er août, Londres.

Sais-tu que ce long silence nous inquiète? Est-ce que tu ignores mon adresse ici ou à Paris? Écris donc au plus vite. Es-tu marié? es-tu dans les délices d'un premier sentiment, ou encore dans les embûches d'une affaire embarrassée et interminable? Quoi qu'il en soit, instruis-nous afin que nous soyons en communion ensemble. Je suis désorienté quand je ne sais où tu en es.

Nous sommes, nous, *in questo dubbio paese*, genre de pays que le Dante aurait pu décrire, que l'on ne peut dire beau ou laid tout entier le ciel y est mauvais, mais la terre *dolce e lieta*, les maisons sont petites et enfumées en dehors, mais le dedans est un enchantement continuel. Ils ont divinisé l'existence physique, ils l'ont embellie et ennoblie par l'élégance. On se sent heu-

reux et presque fier d'avoir les besoins les plus bas de l'humanité en les satisfaisant avec tant de luxe, d'aisance et de recherche. Je suis bien plus content aussi des habitants que je ne l'osais espérer. Tout ce que j'ai vu de nos relations est excellent, noble, grave, aimable, des hommes enfin, dignes ou indignes de ce nom. J'ai beaucoup vu dans mes dix ou douze jours. Je ne cesse de voir. J'ai retrouvé de la curiosité, parce que tout est neuf de ce côté-ci pour nous.

Je suis obligé de me tenir ici en petit garçon, sans voiture, sans rien acheter, et tenté de tout. Il faut, je t'assure, qu'à mon premier retour tu viennes avec moi ici. Cela en vaut dix fois la peine, surtout pour un homme qui s'établit. Tu n'as pas l'idée de ce que c'est qu'un établissement. Tu le verras ici. On me mande de Lyon que j'y ai une lettre en souffrance, faute d'affranchissement, et Vignet aussi. Je pense que ce sont les tiennes. Fais-les repartir sous l'adresse de Marcellus qui me les remettra.

Adieu, je t'envoie à tout hasard des félicitations, des vœux et des compliments, car je ne sais où nous en sommes.

CCLXXXI

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Londres, 22 août 1822.

Vignet a reçu la grande nouvelle, et il est accouru pour me l'apprendre. Elle a été bien reçue, je t'assure. Je ne savais plus que penser de ton long silence, de cette cruelle incertitude où tu me laissais. Dieu soit loué! Tout est bien. Tu as déjà pu voir que la Providence ne t'a pas trompé par le don qu'elle t'a fait. Jouis-en pleinement, dans un repos nécessaire à nos âmes à cette période de la vie. Ne songe qu'à te reposer dans ce bonheur tranquille. Ne le laisse pas troubler par les souvenirs du passé ni par les rêves de l'avenir. L'avenir est la ressource des malheureux : nous ne sommes plus du nombre, grâce à Dieu!

Combien je partage la félicité de ta mère et de ta sœur! Combien je voudrais être là pour jouir de leur plein contentement, pour voir la face de

Lemps renouvelée ! J'espère que cela m'arrivera tôt ou tard. Dans ce moment-ci l'expression de mon bonheur, en voyant le tien assuré, est troublée amèrement par ma propre situation. Mon charmant petit enfant est bien malade, et à peine nous reste-t-il l'espoir de le conserver. Il a une fièvre lente et inconnue à laquelle nous ne pouvons rien. Depuis douze jours nous sommes dans les plus grands tourments. Si ce malheur nous arrive, je ne sais comment nous le supporterons, surtout ma pauvre Marianne.

Sans cela nous aurions été très-heureux ici. Vignet nous voit souvent. Il a été bien touché de ta lettre. Il s'occupe aussi de fixer son sort ; mais, comme à l'ordinaire, il flotte entre plusieurs hameçons sans mordre définitivement à aucun. Je travaille à le décider et à l'aider. Ton secours ne peut qu'y contribuer beaucoup.

Ce pays est superbe et mérite un et plusieurs voyages. C'est là que mademoiselle Fanny verrait réalisées ses plus riches conceptions gothiques. Le gothique vit encore pleinement partout dans les campagnes. J'en ai pris la passion, la manie, la rage. Je vois que c'est le seul genre qui sup-

porte notre médiocrité. Garde-toi, au nom du sens commun, de toucher à Pupetières dans un autre esprit. *Souviens-toi de ces paroles :* je suis au désespoir d'avoir mis une pierre à Saint-Point avant d'avoir ouvert les yeux à cette nouvelle lumière; je me repens de ce que j'ai fait, et je vais finir dans un meilleur sens. Si tu veux, je te rapporterai d'ici une centaine de plans divers qui te donneront la clef de tout ce qu'on peut faire dans ce style du beau goût et de la médiocrité.

Adieu, pense à nous, et priez pour notre cher enfant. Parle de moi à ta femme, et qu'elle soit toute disposée à nous aimer à cause de toi, comme nous l'aimons déjà, et comme nous osons le lui dire, à cause de toi aussi.

CCLXXXII

A la marquise de Raigecourt

Richmond, 31 août 1822.

Je vois bien, Madame, que nous sommes tout à fait brouillés, puisque vous écrivez à tous mes amis, mais que vous ne répondez plus une seule ligne à toutes mes lettres. Je vous en ai écrit de Mâcon, de Plombières, de Paris; je vais voir si celles de Londres seront mieux reçues. Votre maladie et vos courses m'ont cependant causé bien des tourments : madame de Beufvier et Raoul ont eu la bonté d'y compatir et de me donner des nouvelles d'une santé qui ne les intéressait guère plus que moi-même.

Le baron de Vignet m'a apporté de vos lettres l'autre jour. J'y ai vu avec inquiétude un projet de fuite pour cet hiver. Nous avons arrêté notre maison à Paris pour le même temps : Paris n'est plus Paris pour moi si vous n'y êtes pas. Cependant, je vous verrais avec plaisir aller respirer un

air plus vital. J'irais moi-même si j'étais libre, mais, hélas ! au sein de mon bonheur, j'ai perdu le grand bien, la liberté ; je vais où le vent de la nécessité me pousse.

Aymon, notre Aymon, est donc enfin marié, et parfaitement heureux ! Quelle révolution dans sa destinée ! J'en jouis plus que lui-même peut-être ; et, comme il est homme d'habitude, je ne doute pas que le premier pli ne soit pris pour toujours, et qu'il ne soit enchaîné pour toute sa vie dans les liens de son bonheur. Je ne redoute pour lui qu'un reste d'ambition mourante, mais l'amour l'éteindra, je l'espère ; et Lemps, et ses enfants, sa sœur, ses amis, pourront lui suffire.

J'ai appris par lui que vous étiez arrivée à Paris au moment où nous le quittions. En sera-t-il de même ? Nous sommes à la campagne depuis deux jours pour essayer un changement d'air pour notre petit enfant extrêmement mal. Je suis, ainsi que ma femme, dans les tourments les plus vifs. Les voyages nous l'ont tué, et nous ne savons comment le remettre. S'il était plus fort, je le remmènerais en France. Cette médecine me paraît bien pitoyable.

Nous ne repartirons qu'aux premiers jours d'octobre, selon les apparences. Je viens de recevoir de M. Delahante une lettre triste pour moi et pour notre cher Jussieu; il me mande qu'il a à peu près conclu avec un autre, et qu'il vient passer l'hiver à Paris à cette fin. Il y aura peut-être du remède. Je ne négligerai rien pour servir un si parfait ami, et la Providence, qui lui doit des récompenses pour tant de vertu, nous aidera, je n'en doute pas.

Adieu, Madame. Mille tendresses à tous les vôtres. Mille respects et amitiés à vous de ma part et déjà un peu de celle de madame de Lamartine. Dites, je vous prie, à Jussieu ce que je viens de recevoir. — Si vous me faites l'honneur de m'écrire, faites-le sous le couvert de Marcellus, secrétaire d'ambassade ici. — Connaissez-vous quelqu'un qui connaisse M. de Saint-Cricq, directeur des douanes, et qui puisse solliciter pour moi une permission d'apporter les vieux effets de ma femme? Vous me rendriez un éminentissime service, si vous pouviez me l'envoyer bien vite.

ALPH. DE LAMARTINE.

CCLXXXIII

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Richmond, 1er septembre.

J'apprends enfin ton bonheur par toi-même : c'est un des plus beaux jours de ma vie. J'ai désiré ce moment pour toi aussi ardemment que pour moi. Je ne doute plus de rien, puisque le premier moment est heureux. Tout dépend de ce premier point. Aimez-vous, et ne vous tourmentez pas de l'avenir : il s'embellira ou s'adoucira pour vous tous les jours.

En te parlant ainsi, je suis cependant bien triste de l'état très-inquiétant où nous voyons notre cher petit garçon ; il est très-mal. Renonçant à une médecine meurtrière ou impuissante, nous l'avons emmené, ma femme et moi, à Richmond, charmant pays, le Tivoli de Londres, à deux lieues en remontant la Tamise. Nous y sommes d'hier seulement, espérant quelque chose du changement

d'air. Nous passons des jours bien empoisonnés, et je redoute le dénoûment plus encore que je n'ose le dire à ma femme. Souviens-toi par ma triste expérience de ne pas laisser voyager tes enfants. Si je perds le mien, ce sera par ma faiblesse d'avoir consenti à le laisser sans nécessité changer d'air, d'habitudes, de nourriture et de soins. Je n'en doute guère. Profite au moins de mes sottises pour les éviter.

Ce pays est, comme tu penses, et plus que tu ne penses, digne d'un voyage, si c'est un voyage que trente-six heures de route. Il n'est pas aussi cher qu'on nous le dit, pas plus que Paris certainement. Les logements sont à plus bas prix, les voitures au même, les menus détails seuls sont plus chers, c'est-à-dire la main de l'homme. Enfin tu peux, avec trois cents louis au plus, venir avec ta femme y passer agréablement deux mois et courir un peu l'intérieur. Ajoute, si tu veux, cent louis pour l'Écosse, et tu auras un souvenir neuf et fécond pour toute ta vie. N'y viens qu'en été avec nous. Nous y revenons, au printemps de l'autre année, passer six mois, si rien ne change.

Vignet a reçu ta lettre, et attend la décision

d'Hérard avec grande impatience. Je suis tellement à bout que je ne peux pour l'instant lui servir à rien. Les maladies et cet enfant avec les médecins si chers m'ont achevé. J'en suis à vendre montre, chaîne d'or et tout le superflu pour me soutenir sans emprunt jusqu'au retour.

J'aurais désiré pour tou bon plaisir que les détails que tu me donnes eussent été de ton côté plus brillants, mais, l'avenir des enfants assuré, le présent plus ou moins large importe assez peu. On fait sa carte sur une plus petite échelle. Je crois que cela ne fait rien au fond du bonheur, sauf le nécessaire. Il y est. Jouis donc, et oublie tout le reste pendant quelques années : la Providence a parlé. Tu n'es plus assez riche pour suivre la partie telle quelle.

Adieu donc, je vais me coucher. Mille choses tendres à ta femme. Aimez-nous. Ma femme dit mille bonnes choses à madame de Virieu et à mademoiselle Fanny.

A bientôt.

CCLXXXIV

A monsieur de Genoude

Maître des requêtes au conseil d'État, rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Richmond, 18 septembre 1822.

J'ai bien senti votre bon procédé, mon cher ami, dans la promptitude de la réponse de M. de Saint-Cricq. Recevez-en tous nos remercîments. Nous sommes toujours dans les transes pour notre cher enfant, quoiqu'il soit certainement mieux; mais ce climat est affreux pour le rétablir, et je ne remue pas ma belle-mère aussi librement que je me remuais moi-même dans notre temps. Ma femme et moi nous pensons à cette grande époque où madame de Genoude va se trouver. Nous regrettons de n'y pas être : elle pour elle et moi pour vous, car c'est un terrible moment. Mandez-moi vite quand vous en serez quitte, pour que nous soyons des premiers à partager votre bonheur.

Nous avons une maison retenue à Paris, rue de Rivoli, sur un jardin, rez-de-chaussée meublé, etc. J'ai fait cette affaire avant d'en partir. Mais nous nous recommandons à madame de Genoude pour une cuisinière médiocre, mais honnête, qui viendrait seulement passer la journée pour faire notre cuisine et ne coucherait pas chez nous. Tâchez de nous arrêter cela pour le 15 octobre. Tout ce que vous ferez sera bien fait quant aux gages, n'étant que pour cinq mois, à moins qu'elle ne voulût rester et ne fût très-bon sujet.

Je me suis bien déjà informé pour les *Bibles;* mais il n'y a rien à faire ici, à cause des innombrables *Bibles* que les méthodistes et autres répandent sous toutes les formes. On n'en veut plus entendre parler : la France seule est votre domaine, elle est à vous. Attendez un peu seulement.

Je vous apporte les rasoirs en dépit du préjugé. Nous sommes des âmes fortes, sinon des esprits forts. Je vois avec peine que rien n'est encore décidé sur votre sort.

« Travaillons, prenons de la peine,
« C'est le fonds qui manque le moins. »

Rien n'est plus mobile que le cœur des hommes puissants, les flatteries nouvelles y étouffent les vieilles affections. Ne vous y fiez pas trop, car nous sommes tous deux un exemple de mon précepte. Depuis un an vous êtes laissé dans une position précaire, et depuis deux on ne me juge pas digne de copier et de cacheter des lettres dans une cour oisive d'Italie. Je ne m'élèverai jamais jusqu'au sublime rang de secrétaire d'ambassade, tandis qu'on prodigue les places de ministre et de chargé d'affaires aux favoris d'hier. J'ai honte à mon âge de mon titre d'attaché qui va bien à seize ans. Mais le monde a toujours été ainsi, qu'il aille au diable! Pour nous, tirons-nous-en de notre mieux!

Adieu et éternelle amitié.

LAM.

CCLXXXV

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Londres, 26 septembre 1822.

Que deviens-tu donc? Pas deux lettres depuis ton mariage! Est-ce que le bonheur t'a ôté la voix comme à moi? Est-ce que tu serais malade ou tourmenté? Est-ce que tu es au fond de l'Auvergne? Est-ce que toutes tes lettres sont perdues, faute d'affranchir? Enfin je fais cent mille suppositions, et peut-être pas une juste. Vignet est dans le même cas. Nous sommes souvent ensemble. Il s'ennuie misérablement ici. Moi je m'y plairais infiniment, si ce n'était de tous les accidents et maladies qui ont poursuivi femme et enfants depuis mon départ. Mon petit garçon a été à l'extrémité et est mal rétabli. Nous songeons à partir, sans savoir quand nous pourrons ni comment le faire. Nous sommes

fort épuisés, ma femme et moi, par tous ces ennuis.

Heureux le jour où nous nous rapprocherons de vous, et plus heureux celui qui nous réunira à Lemps ou à Saint-Point ! Madame de Raigecourt me mande qu'on travaille pour toi encore à Paris. Est-ce que tu voudrais si tôt abandonner le port ? Je vais passer cet hiver à Paris, rue de Rivoli. Ce serait bien le cas d'y amener ta femme : elles se tiendraient bonne compagnie et ne prendraient pas tant de mauvais air que seules. Vignet y passera le mois de décembre. Songes-y. Veux-tu que j'aille te prendre à Lyon quand j'aurai fini mes plantations de Saint-Point, au commencement de décembre, ou veux-tu venir m'y voir? J'y vais être seul tout novembre. Cela te ferait un repos.

Adieu, mille tendresses à ta femme, à ta mère et à ta sœur. Je voudrais que cette idée de Paris leur sourît. Nous avons un immense salon, nous peindrions beaucoup, nous ferions beaucoup de musique : j'emporte pianos et harpes, tout ce qu'il y a de supérieur. J'ai une large permission d'emporter, mais pas assez d'argent pour en user.

Écris-moi donc maintenant, et adresse tes lettres à madame de Raigecourt en la priant de mes les garder. Rien de nouveau du reste qu'une amitié toujours nouvelle, et qui me fait désirer les détails de ta bonne vie actuelle.

CCLXXXVI

A la marquise de Raigecourt

Londres, 4 octobre 1832.

J'ai reçu votre charmante, longue, bonne lettre, madame la marquise, mais je vois avec chagrin que vous n'aviez pas reçu les cinq ou six miennes. J'en suis fâché, parce que vous avez pu douter un moment de mon souvenir de tous les jours. Mais enfin croyez-moi sur parole, ce n'est point une parole d'Aymon; je vous ai écrit cinq ou six fois dans les quatre mois. La poste seule sait où sont ces lettres. Elles étaient au fond peu intéressantes : c'étaient des questions sur vous et sur vos alentours, des détails sur nous. Tout cela, j'espère, sera amplement suppléé à notre retour à Paris. Nous y songeons sérieusement, et je pense que nous y serons dans la quinzaine, mais, hélas ! ce ne sera que pour avoir la douleur de vous voir partir; et ma femme, à qui j'ai tant parlé de vous,

n'aura eu qu'un avant-goût de votre délicieuse société.

J'ai appris par d'autres la maladie de Raoul et par vous sa guérison rapide. A son âge ce n'est rien, souvent même une révolution heureuse ! Ne vous tourmentez ni pour son corps ni pour son âme ; l'un et l'autre iront selon votre cœur un jour. C'est moi qui vous le prédis en ma qualité de prophète, c'est-à-dire de poëte : c'est tout un, nous avons la seconde vue, la vue mystérieuse de la nature. Il est écrit sur son front qu'il sera digne de vous en dépit de la paresse que les passions réveilleront assez, en dépit des passions que l'âge et la raison tempèreront à leur tour. Comment ne savez-vous pas encore ce que c'est qu'une *figure heureuse* ? Les hommes n'ont pas créé ce mot en vain, il est né de l'expérience.

Si j'étais sûr d'un hiver comme le dernier, je vous engagerais à rester en dépit de vos médecins, mais dans le doute je me tais et je laisse parler votre cœur. Nous vous reverrons au printemps. Qui emmenez-vous avec vous ? Ne nous laisserez-vous rien ?

Je n'ai point de nouvelles de mon ami Aymon.

Vous m'en donnerez de bonnes, j'en suis sûr. Je ne crains pour lui que l'extrême jeunesse de sa femme. Pour moi, je suis toujours le plus heureux des mortels avec la mienne. Notre cher petit enfant nous a donné et nous donne encore quelques inquiétudes, mais cependant nous commençons à augurer mieux de lui, et nous espérons que le meilleur climat que nous allons retrouver lui rendra sa première santé.

Adieu, madame. Souvenez-vous de nous avec les vôtres, et aimez-nous toujours sans crainte d'ingratitude.

ALPHONSE DE L.

CCLXXXVII

A monsieur de Genoude

Maître des requêtes, rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Samedi matin, rue Saint-Honoré 327, octobre 1822.

Je suis arrivé d'hier, mon cher ami, mais je n'ai pas pu encore aller vous voir, parce que mon pauvre petit enfant est à toute extrémité. Je vais dans cet instant à Saint-Cloud chercher une chèvre pour tâcher de lui en donner le lait. Je vous verrai dès que j'aurai un moment. Comment est-on chez vous ? Madame de Genoude est-elle accouchée ? Dieu vous épargne les chagrins que nous avons depuis trois mois !

Adieu.

Remettez, je vous prie, mes caisses au porteur.

CCLXXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, à Lyon.

Paris, 22 octobre 1822.

Puisque tu n'écris plus, que veux-tu que j'écrive? Je ne puis pas faire la conversation sans réplique. J'ai été très-inquiet et le suis presque encore de ton silence de trois mois dans une aussi grave conjoncture. Je suppose que c'est le bonheur. Pour moi, c'est le malheur : après mille et mille vicissitudes, mon cher petit garçon touche à la dernière extrémité. Nous sommes dans des transes et des désolations sans fin. Ma femme en souffre aussi physiquement, et moi par-dessus le tout. Nous avons fait un voyage fort doux, nous étions bien arrangés ici, rue Saint-Honoré, n° 327, avec un joli jardin sur les Tuileries pour notre enfant; mais, hélas! il n'en jouira pas : que Dieu t'épargne toutes nos peines!

Viendras-tu ici un moment pendant que j'y

suis? J'ai laissé Vignet ennuyé et malheureux; il vient passer décembre ici. J'ai renoncé à aller à Saint-Point. Je ne puis quitter ma femme et mon enfant dans cet état!

Écris-moi avec de longs détails : ton bonheur me consolera un peu de nos maux.

Adieu, mille choses tendres et aimables à ta femme, à ta mère, à ta sœur. Je les voudrais bien ici. Les Raigecourt n'y sont pas encore, il n'y a personne. Prévôt ne sait rien sur nous.

Adieu encore.

Rue Saint-Honoré, 327.

CCLXXXIX

A monsieur de Genoude

Maître des requêtes au conseil d'État, rue de l'Université, n. 10, à Paris.

1822.

Je pars demain matin, mon cher ami, pour donner une diversion à la douleur de ma femme et à la mienne. J'ai passé la plus terrible journée : Dieu vous en épargne de semblables !

Donnez-moi à Mâcon des nouvelles de ce qui vous intéresse. Je reviens dans vingt jours. Je laisse ici tout mon monde.

Adieu, mille amitiés à vous et autour de vous et à M. de Rocheplate.

LAMART.

CCXC

A monsieur le comte de Virieu

A Noailleux, près Lyon.

Mâcon, 1er décembre.

Je reçois ta lettre encore ici, mais partant dans une heure. J'ai été bien touché de ta bonne envie de venir si tu m'avais su encore ici. Si je t'avais su moi-même si près, j'y aurais été.

Adieu, écris-moi à Paris, n° 327, rue Saint-Honoré. J'ai bien besoin de tes lettres. Nous sommes bien tristes et bien malheureux. Notre petite fille est superbe, mais rien ne nous console. Ta femme est-elle grosse ? Que vas-tu faire ? Je crois trouver Vignet à Paris. J'aurais bien besoin de te voir pour me ranimer en tous sens.

Mille tendresses à ta sœur, à ta mère et à ta femme.

L.

CCXCI

A monsieur le comte de Virieu

14 décembre 1822.

Nous voilà tristement réinstallés à Paris, mon cher ami, et je te dirais : moins tristement si nous t'y attendions ; mais je vois bien que non, et je m'y résigne en pensant que tu fais peut-être plus sagement. Attends que ta femme soit plus formée, plus à l'abri, par le développement de sa raison, de ces séductions stupides qui gâtent tant de jeunes femmes, sans savoir pourquoi, dans ce pays-ci.

Fréminville m'a découvert et vient souvent dîner sans façon dans notre solitude : il m'intéresse de plus en plus. Il m'a lu hier un fragment digne de Platon, notre type. C'est neuf, c'est important, c'est beau, c'est vraisemblable ! Que veux-tu de mieux en métaphysique ? Vignet est aussi ici, mais j'en jouis peu. Il est absorbé par les duchesses ; il se lance, il a raison. Pour moi je me mets encore plus à ma place depuis que j'ai une femme.

Nous avons un bon petit intérieur, bien confortable, bien large ; nous nous y tenons et n'en sortons que pour les incomparables Raigecourt et autres intimités. Ma femme est la raison même et trouve cela excellent. Ma belle-mère aimerait un peu plus de fracas. Montchalin vient souvent partager notre dîner. Tu devrais chercher là-bas à le marier, comme je cherche ici.

Je suis ici jusqu'en avril. Alors nous nous verrons à tout prix, et souvent, je l'espère. Ta femme est juste ce qu'il faut à la mienne, et, je crois, la mienne à la tienne. Puissions-nous élever nos enfants (si nous en laissons) dans la même sympathie !

Mes affaires diplomatiques sont à vau l'eau. Je n'y pense plus ; je me résigne à ce que Dieu voudra faire de nous. Mes affaires domestiques seront bonnes quand j'aurai achevé mon établissement final de Saint-Point ; mais j'ai de la peine à en venir à bout sur mes revenus. Je voudrais trouver à emprunter, pour trois ou quatre ans, six mille francs pour m'installer tout à fait. Ne connaîtrais-tu pas un notaire de Lyon, qui pourrait me faire cette affaire, secrètement bien entendu, car je ne vou-

drais pas donner hypothèque à cause de mon oncle ? Mais ma femme et moi nous ferions l'obligation. Si tu voyais jour à cela, tu me ferais plaisir de me le mander promptement.

Adieu, écris-moi bien souvent et bien longuement, c'est tout le sel de l'existence.

Je fais quelques vers pour m'entretenir la main. Je suis fier que ta femme sache *le Vallon*. Je lui en ferai exprès pour elle dans la teinte où vous êtes.

Adieu.

ANNÉE 1823

ANNEE 1823

CCXCII

A monsieur le comte de Virieu

18 janvier 1823.

J'ai reçu tes huit pages comme dans nos bons temps. Que ne reviennent-ils plus souvent! Je te vois complétement heureux, suivant l'acception bornée du mot, peut-être même au delà. Dieu en soit loué! Il faut avoir tâté de tout, même du bonheur, dans cette vie pour la bien juger.

J'approuve bien toutes tes sages résolutions de repos et de tranquillité occupée, malgré mon chagrin de ne pas vous voir arriver ici. Il n'y a, je pense, rien à y faire aujourd'hui pour nous. Il y avait pour toi avant le 1er janvier : tu aurais été maître des requêtes par les Duras, Talmont, La Trémoille, — et à présent rien. Nous venons d'être mis tous à demi-solde : on me l'a annoncé hier. Je ne fais nulle démarche auprès du nouveau ministre; il m'a toujours reçu avec trop peu de faveur. *** m'est inconnu aussi à peu près

J'ai été faire seulement les révérences de devoir. Tout va d'ailleurs assez boiteusement. Nous touchons à une nouvelle crise ministérielle plus complète. Nul ne prévoit l'avenir de six semaines.

Je vois quelquefois madame de Montcalm, jamais sans parler de toi, et madame de La Trémoille qui, grâce à toi, est pleine de bontés et d'accueil pour nous. Je la goûte infiniment, et finalement c'est ce qu'il y a de mieux ici incomparablement : un grand esprit, des manières nobles et simples et un caractère qui a tout l'air antique. Cela me reporte à un autre et meilleur siècle. Je conçois votre prédilection pour ce salon-là. J'irais davantage encore, mais ma femme est redevenue plus souffrante de suites de couches. Elle ne sort pas ces temps-ci, et moi très-peu.

Pendant que tu fais ma chambre, je vais terminer la tienne à Saint-Point, au-dessus de la mienne, avec une à côté pour ta femme. Ce rapprochement inespéré de nos séjours me paraît un coup du sort; c'est le seul vrai plaisir auquel je sois sensible à présent. Ma femme t'aime à proportion de moi. Je trouve la tienne charmante. Il y a du fond, sois-en sûr; le sentiment vrai et

fort est une poésie toute faite. J'exécuterai sur *la lyre* ce que son cœur a senti ; je trouve le thème superbe.

Je fais de temps en temps quelques vers. Je suis si bien logé pour cela ! mais je n'en peux faire de suite. Montchalin entre. Adieu. Il t'embrasse et moi aussi. Parle de moi à ta femme, à ta mère et à mademoiselle Fanny. Madame de Quinsonas, la mère, était hier à toute extrémité, à ce qu'on disait chez madame de La Trémoille. Je vois souvent Mareste : il vient dîner dans notre petit ménage. Que n'y viens-tu ! Je crois que je vais avoir une petite pension à l'intérieur.

CCXCIII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 15 février 1823.

C'est moi ! il y a un siècle que je n'écris pas ; mais ne m'accuse pas : je ne puis écrire, et je pense et je parle sans cesse de toi. Ton souvenir n'est pas effacé ici, tout le monde l'entretient et espère t'y revoir. Je ne t'aurais même pas écrit de quelque temps encore, si je n'avais eu à te dire que je viens de vendre 14,000 francs comptant mon deuxième volume de *Méditations*, livrable et payable cet été. Cela me mettra au niveau et au delà de mes besoins présents. En sus le roi m'a donné, dit-on, une pension de 2,000 francs (ceci entre nous) ; plus mes appointements courront encore, je crois, cette année. Ainsi, si tout cela aborde, nous serons de force à finir Saint-Point pendant que tu finiras Pupetières.

Ayant vendu mon livre, il a bien fallu le faire, et je m'y suis donc mis depuis quelques jours.

Cela va grand train. J'ai déjà environ le nombre de vers spécifié, à peu de chose près. Je copiera ensuite et te verrai pour revoir ensemble, car tu es seul ma muse.

En ce moment je fais une chose que je méditais depuis six ans : un chant sur la mort de notre ami Socrate. Le *Phédon* m'y a fait repenser. Cela va comme de l'eau courante, et, pour nous deux au moins, cela sera superbe, peut-être même pour Fréminville. Je compte le terminer dans le mois. Cela aura 5 ou 600 vers. C'est coupé par couplets comme Byron. Je crois qu'il n'y a pas moyen de soutenir l'épique autrement : ce n'est purement ni épique, ni lyrique, ni didactique, mais tous les trois à la fois. C'est neuf en un mot pour nous.

Voilà bien des nouvelles. Donne-m'en à to tour de toi et de ta femme. Nous grillons de la connaître et de nous voir en chevauchant cet été les uns vers les autres. La mienne est mieux, mais pas encore assez bien pour sortir.

Envoie-moi vite les dessins de mademoiselle Fanny pour les premières *Méditations*, et commande-lui-en quatre, savoir : — 1° une femme

mourante, un crucifix sur la poitrine, et un homme à genoux prenant le crucifix de ses mains.

2° Un ange luttant avec un homme dans la nuit.

3° Un homme priant sur un tombeau au bord de la mer, au clair de lune.

4° Un Socrate mourant passant la main dans les beaux cheveux de Phédon assis à ses pieds.

On m'a prêté hier *Elza*. La lithographie est charmante et le poëme pas mal.

Adieu, écris-moi vite. Je te porterai un exemplaire de la 10e édition avec des dessins de Desenne. On la fait maintenant : c'est un crescendo inouï.

CCXCIV

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 15 mars.

Je t'envoie par la diligence de lundi tout ce que tu m'as demandé, sauf les choses chinoises : il n'y a plus de boutique chinoise dans la rue Joquelet. Je les ai repassées les unes après les autres. J'y ai suppléé par des objets pris en partie chez Giroux, en partie *A la palette de Rubens,* rue de Seine ; c'est ce qu'il y a de mieux. Cela est fort cher. Je t'enverrai la note avec, et, si tu veux, tu renverras par la diligence de Lyon l'argent à ma mère à Mâcon, à qui j'en dois pour avances faites pour moi.

Je ne sais plus quand je pourrai partir d'ici : ma pauvre femme est toujours dans le même état, et trop mal pour être transportée encore. La maladie revient sans cesse et nous tourmente beaucoup. Nous comptions partir le 15, ensuite le 1er avril, maintenant le 15 avril. Je ne sais

que devenir, et cela nous dérange, nous ennuie et nous ruine. Je n'ai pas encore l'argent de mes livres, ce ne sera qu'en septembre. Je suis en peine d'arriver jusque-là si je suis obligé de tenir encore six semaines ici. Les eaux seront aussi nécessaires et nous couperont notre année fort mal à propos. Cela nous attriste.

J'ai reçu les trois dessins. Je suis enchanté de tous comme talent et d'un seul comme propre à la chose, c'est *Le Soir*. C'est un chef-d'œuvre. C'est admirablement conçu et rendu. Pourquoi cela n'est-il pas in-octavo? Il est dans les mains du dessinateur d'*Elza*, mais c'est fort cher. Je le fais exécuter en grand tel quel pour nous et nos amis, mon libraire n'en ayant pas voulu pour la 10e édition, parce que, dit-il, il en a de Desenne pour lesquels il a fait des frais énormes. Il paraît que cette 10e édition sera un chef-d'œuvre. Je te la donnerai. Il faut donc que mademoiselle Fanny réserve ses bontés pour le 2e volume, mais in-8° et petit in-8° ; un in-quarto ne peut convenir avant dix ans. Je te lirai différents morceaux, tu choisiras, et je me mettrai à ses pieds pour obtenir l'exécution. Je te rapporterai les trois dessins

bien fidèlement d'après les intentions de l'auteur.

Je brûle de vous revoir, de connaître et d'aimer une femme qui a touché ta corde secrète, qui t'a révélé le bonheur ici-bas. Remercie-la en mon nom. La mienne m'est plus chère aussi de jour en jour, mais cela n'ôte rien à mon sentiment pour toi. Le cœur, quoi qu'ils en disent, est infini. On ne le partage ni en deux ni en quatre.

Socrate est fini. — Si tu me demandes mon avis, je te dirai que je le trouve mon morceau capital, *il capo d'opera* du genre méditatif. Nous allons passer à un plus sublime et plus complet, si Dieu le veut.

Adieu, aime-nous comme nous t'aimons, et écris-moi vite et souvent. Si tu as d'autres ordres, parle. Je ferai vite et bien.

ALPH.

P.-S. Je ne ferai lithographier que *Le Soir* pour le moment, parce que ceux-ci ne peuvent servir, comme tu vois, pour l'édition in-8°, et que c'est fort cher. On avait dit 24 francs à M. de Zée et à ta sœur, mais c'est une plaisanterie. La vérité est 200 francs.

CCXCV

A monsieur le comte de Virieu

4, rue du Plat, à Lyon.

Mâcon, 8 avril 1823.

Je suis arrivé, mon cher ami, d'hier. Je suis malade aussi depuis quelque temps. J'ai un peu la dyssenterie et tous nos maux par-dessus. Si tu peux venir camper *par terre* à Saint-Point avec moi, tu me raviras, et nous combinerons notre été.

Je suis malade de fatigue, accablé de dépenses imprévues, ne sachant de quel bois faire flèche : le coup de feu de la fondation définitive d'une maison est terrible.

Ma femme reste encore ici quelques jours, dans son lit toujours, mais moins mal. Je brûle de connaître la tienne et de te revoir. Écris-moi ou viens, ou l'un et l'autre. Passe par Mâcon, j'y serai peut-être.

ALPH.

P.-S. Si tes papiers ne te conviennent pas, je les prendrai. Apporte. Il n'y a pas moyen de trouver même cuve, même année, etc..

CCXCVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Saint-Point, 4 mai 1823.

Enfin je date de ce manoir où nous soupirons après une seule chose, toi ; car rien ne m'y manque qu'un ami. Viens donc, si madame de Virieu veut le permettre, ou, ce qui serait mille fois plus aimable encore, t'accompagner. Seulement je n'ose l'y engager qu'en tremblant, car nous n'avons pas encore *son appartement* préparé ; le tien serait bien *mesquinetto* pour elle : c'est un grabat et une chambre sans meubles ; mais tu la connais. Peu importe ! tu pourrais faire une reconnaissance avant, si tu partages nos inquiétudes pour elle.

Si moi-même je pouvais m'absenter, j'aurais déjà été vous chercher à Fontaine où ma mère me mande que vous êtes. Mais tu sais l'état de ma pauvre femme : elle en est reprise en ce moment même. Ces dames ne pourraient s'installer seules

en pays étranger comme celui-ci l'est pour elles. Il faut attendre qu'elles soient mieux au physique et mieux établies et que le ménage ait pris son cours. Ce n'est pas peu de chose, je t'assure, que de se monter en toute chose à la fois *ex nihilo*. J'en suis ruiné; j'en suis, pour la première fois depuis mon mariage, aux expédients. Cela sera, j'espère, passager.

Je ne puis encore m'occuper de mon volume, et je doute qu'il soit présentable à l'époque. Je vais me tranquilliser, si je puis, et rimer un peu à l'ombre de nos murs, en attendant des ombres.

Adieu, je t'attends maintenant d'heure en heure.

ALPH.

Toujours adresse à Mâcon. Si tu me dis un jour, j'irai t'y ou vous y chercher.

CCXCVII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

21 mai 1822.

Je suis arrivé mortellement ennuyé d'un ramas de canailles infâmes qui faisaient de la barque un mauvais lieu. La plume, comme on dit, se refuse à retracer. J'ai trouvé ma femme fatiguée et malheureusement non grosse. Nous partons demain pour Saint-Point, nous, ma mère, ma sœur, trois nièces, en grande masse. J'attendrai là l'heure d'aller vous revoir à Arnas.

J'ai été, malgré les ennuis de la navigation, enchanté de ma course. Je vois sur quel fondement solide repose ton bonheur présent et futur. On est tranquille quand on a vu ta femme : il y a dans sa physionomie repos, tendresse et raison. Sois donc heureux de ton mieux, et plus complétement que nous par tes enfants!

Ma femme m'a fait conter mon voyage et beau-

coup parler de la tienne. Je la lui ai représentée telle que je l'ai vue, charmante et timide ; elle est enchantée de cette dernière vertu qui met la sienne à l'aise.

Adieu, envoie-moi, si tu y penses, un quartaut de bonne bière douce, adressée ici à moi par la diligence.

Mille regrets à mademoiselle Fanny de l'avoir quittée si vite. Ma femme lui dit mille choses tendres et le plus aimables qu'elle peut. Parle de mon plaisir et de mon empressement de revoir tout ce qui vous entoure.

ALPHONSE.

CCXCVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Aix, 6 août.

Que fais-tu ? Où es-tu ? Je suis ici, je m'ennuie, je soupire après en partir. Je passerai à Lyon, et j'irai te voir en revenant, ce qui sera vers le 20 ou le 18 août, à moins qu'une chute qu'a faite ici ma belle-mère en montant à âne, et qui la tient au lit, ne l'empêche de s'arrêter. Alors j'irais quelques jours plus tard.

J'ai fini mon deuxième volume, je l'envoie ces jours-ci à Paris. Je vais faire ou refaire *César* en romantique pour m'amuser cet automne et gagner dix mille francs dont j'aurai besoin. *E poi, il gran poema epico, lyrico, metaphysico*, etc., si Dieu le veut.

On a donné Florence à Boissy, à ce qu'on assure. S'il en est ainsi, je vais donner ma démission *ab irato*. Ayez donc des procédés ! Château ne

m'en a pas seulement prévenu. Je suis dans une poétique fureur ! ! ! comme tu le vois par ces trois points. Du reste je m'en fiche. Cependant j'aurais voulu me retirer secrétaire pour mes enfants, si j'ai le bonheur d'en ravoir.

Ma femme est un peu mieux, pas assez bien encore, moi assez mal depuis que je suis dans cet air des marais. Nous sommes mal logés dans un bas. J'ai la fièvre, etc. Peu de monde ici ; ce qu'il y a de mieux, c'est madame de Barol, de Turin, avec qui j'ai fait une paix complète et fort aimable liaison. Nous la voyons du matin au soir. Nous sommes allés tous deux à la Grande-Chartreuse. La route est, ma foi ! du grand beau, mais ce n'est qu'un seul aspect et qu'une seule pensée. Cela ne donne pas envie d'y rester.

Comment êtes-vous donc ? Où en est ta femme de sa grossesse ? Écris-moi un mot ici. Adieu. Mille respectueux sentiments à ce qui t'entoure.

ALPHONSE DE L.

CCXCIX

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes, 10, rue de l'Université, à Paris.

Mâcon, 20 août 1823.

Mon cher Genoude, j'arrive des eaux, et j'ai un petit voyage à faire à Paris dans six ou huit jours. Je n'en aurai que trois à y rester. Y serez-vous?

Avant que j'arrive, j'ai un service à vous demander. C'est peu de chose, mais cela presse : faites dire à Ladvocat, libraire au Palais-Royal, de passer chez vous, et là demandez-lui de ma part combien il me donnerait comptant et tout de suite d'un petit poëme intitulé : *Le Phédon ou la mort de Socrate*, formant 900 vers et susceptible, avec une gravure et une préface, de faire un joli petit volume de 3 francs.

C'est certainement ce que j'estime le plus de ce que j'ai fait. Et, entre nous, je ne le donnerais pas à moins de 8,000. Vous me garderez sa réponse et son offre que vous me direz à mon arrivée.

Voilà tout. Vous me tenez rigueur; mais ne m'écrivez pas encore, car je vais vous voir, c'est plus tôt fait. Seulement je n'ai que deux jours : passons-les au moins ensemble! Êtes-vous toujours seul? L'*Etoile* prospère, à ce qu'on dit. Je ne l'ai pas eue à l'étranger. Adieu, *vale et ama.*

LAMARTINE.

Je vais porter mon deuxième volume de *Méditations*, et je travaille à deux belles tragédies. Puis je m'en vais voyager cinq ou six ans *verseggiando* mon poëme. *Spes altera!* Adieu encore et prospérez !

Expliquez-lui que ce serait vendu pour neuf ans.

CCC

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Saint-Point, 14 septembre 1823.

J'arrive. On m'annonce l'heureux événement : un fils ! Que tu es heureux ! Je partage ta joie. Je fais plus, j'ai la joie que tu auras un jour si Dieu te le conserve : à présent tu ne sens encore que l'inquiétude pour madame de Virieu ; tu sentiras mieux dans quelques mois. Je voudrais être libre d'aller t'embrasser et féliciter femme, mère, sœur, toute la famille. Écris-moi maintenant régulièrement comment cela va autour de toi. Me voici, j'espère, à poste fixe ici pour quelques mois. Cependant mon oncle est bien malade à Dijon. Cela me plongera dans de grands embarras et peu de richesse.

J'ai vendu *Socrate* 6,000 fr. et 15,000 fr. les *Méditations*, mais cela n'est pas tout comptant.

Socrate doit avoir paru ces jours-ci, et l'autre volume dans un mois.

Nous sommes ici très-tourmentés de la santé de madame de Montherot, ma sœur, qui est retombée au plus mal. Ma femme est toujours dans ce même état qui nous laisse sans espoir d'enfant jusque-là. Cela nous afflige : c'est notre croix! Il en faut, dit-on ; notre union et sympathie sont trop parfaites et trop douces!

Comment et quand pourrons-nous nous voir? Où est Fréminville? Fais-lui mes compliments, et prie-le de venir à Saint-Point.

Mille respects à ta mère et à tout ce qui t'entoure. Je pense que tout cela est bien heureux. Je n'ai pas de nouvelles de Vignet depuis un siècle.

Adieu, je t'enverrai, dès que j'en aurai, un *Socrate* et un deuxième volume. Je tremble de l'insuccès. C'est-à-dire que je m'en moque pour mon usage personnel. Ce que j'ai lu à Paris a été sublimement entendu par les vrais amateurs. Mais c'est peu.

Adieu encore. Écris-moi vite. J'ai besoin d'entendre ta voix dans le tumulte.

ALPH.

CCCI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Château de Saint-Point, 28 septembre 1823.

Mon cher ami,

Je t'envoie mon cheval. Fais-en ce que tu pourras le plus promptement possible. Ne te tourmente pas pour quelques louis : tout ce que tu feras sera bien. *Cercami ad ogni prezzo l'altro dolce mansueto*, comme celui de l'abbé dans Saint-Évremond ; *subito che l'avrai, anderó a cercarlo. — Loquor latinè ut non intelligar.*

Je suis mieux, sans être rétabli tout à fait. J'attends avec impatience des nouvelles de ta femme et de ton enfant. Tu feras loger mon domestique au Palais-Royal, à côté de toi, et le feras partir le lendemain *senza indugyio, perchè è un po matto.*

Explique-nous donc le voyage de Rome. Com-

ment? Avec qui? Ma femme petille en y pensant. Je ne t'en dis pas davantage aujourd'hui; je suis fatigué.

Le cheval n'est pas du tout méchant, mais je ne puis décemment le laisser monter à ma femme après un pareil événement, et elle ne veut pas non plus que je le monte. Tu vois que je ne puis encore écrire.

Adieu.

Je n'ai encore ni *Socrate* ni *Méditations*, mais il paraît qu'ils ne tombent pas.

CCCII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

29 octobre 1823.

J'ai depuis le 29 septembre une fièvre quarte escortée d'un accès de goutte dans l'estomac chaque nuit. Je suis où tu en étais quand je t'ai laissé :

Couple de déités bizarre,
Tantôt habitants du Tenare
Et tantôt citoyens des cieux.

Je commence d'hier seulement à sentir s'en aller la fièvre. Je brûle de sortir de Mâcon, où elle me retient, et d'aller te voir avec ma femme. Notre projet est pour jeudi ou mercredi prochain. Seras-tu à Lyon? Je l'aimerais mieux. Nous vous dérangerions moins en logeant tout près de vous que chez vous. Si tu n'y es pas, laisse un mot pour moi chez Majesté. Je brûle une longue lettre que je t'avais écrite sur un plan différent. Je te la dirai

par cœur. Adieu, parle de nous à ta femme, à ta mère, à mademoiselle Fanny. Quels oracles elle doit rendre après un si beau voyage! Je brûle de l'envie de voir ses œuvres de la dernière manière. Adieu encore.

(Entre nous.) Pour ta femme il vaudrait mieux que tu reçusses notre visite à Lyon, si cela ne contrarie pas tes projets, comme je le vois par ce que tu m'en dis : elle serait moins fatiguée du tête-à-tête de tout le jour avec la mienne. J'ai mes chevaux, si je vais à Fontaine. Peux-tu sans gêne les recevoir?

L.

CCCIII

A monsieur Eugène de Genoude

Rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Saint-Point, 6 novembre 1823.

Mon cher ami,

Ceci est pour vous dire que les quatre volumes de la *Bible* qui nous manquent sont les deux trois et les deux six. Je n'ai pu lire le nom du monsieur qui m'a adressé les autres. Je m'adresse à vous. Ce bel ouvrage fait nos délices. Vous pouvez vous reposer sur lui du soin de votre renommée, et, quand votre fortune sera faite, songez à Homère, la bible des poëtes, et à quelque histoire, mais plus neuve que l'établissement du christianisme. Il me semble que c'est usé ; mais je suis un ignorant. Pourquoi pas plutôt une histoire du christianisme tout entier commençant par les apôtres et finissant par Fénelon ?

Adieu, *caro*. Mille hommages à madame Léontine.

Je ne sais quand nous nous verrons. Je suis accablé d'affaires, de travaux et de rhumatismes. Toujours ici, en partant dans huit jours pour Mâcon, puis je ne sais plus pour où.

Venez au printemps occuper une de nos cellules.

LAMARTINE.

CCCIV

A la marquise de Raigecourt

Saint-Point, 5 décembre 1823.

Si vous êtes honteuse, moi encore plus, madame! Mais c'est une honte non méritée. Je suis honteux d'être malade, d'être tombé de cheval, d'avoir mal aux nerfs, de ne pouvoir écrire, de ne pouvoir aller vous voir cet hiver. Je vous avoue toutes mes hontes comme à une mère indulgente et pitoyable. Je pourrais encore ajouter que je suis honteux des critiques et rebuffades qui pleuvent avec tant d'acharnement sur des vers que vous protégez. Mais, hélas! celle-ci est une honte volontaire, car je m'y attendais bien au fond de ma conscience. Prenez-en donc votre parti aussi fermement que moi, le temps prononcera sur tout ceci. Et je suis placé si loin de tout centre littéraire que l'écho de mes détracteurs ne vient pas même troubler ma solitude.

Nous avons passé notre temps tout occupés de

soins d'un autre genre : un mur à remplacer par une claire-voie, une tour à créneler, un massif d'arbres verts à disposer, une chambre à meubler avec goût et économie, un chemin à réparer, un pré à arroser, voilà mes œuvres du moment. Que n'ai-je une postérité pour en recueillir les fruits plus certains que ceux de ma renommée écornée !

Maintenant que la pluie tombe, que les brouillards étendus sur nos montagnes raccourcissent les journées et arrêtent tous nos ouvriers, il faudrait monter en voiture et arriver dans la rue de Bourbon, dans un bon petit logement gai et chaud, à cent pas de chez vous. Il le faudrait ! nous passerions un aussi bon hiver qu'un bon été. Mais nos petites finances sont un invincible obstacle. Il faut rester, il faut aller à Màcon seulement passer le gros temps de neige et de verglas, puis, tout au plus six semaines au printemps, aller protester contre l'oubli de nos vrais amis de Paris. Ce projet même est incertain dans son exécution.

Nous attendons Raoul ici, ou, si nous sommes à Mâcon, nous le verrons là; mais nous l'y recevrons avec moins de charme, n'étant pas chez

nous mais chez notre père. Mes deux sœurs sont encore malades, moins cependant, Marianne tantôt mieux, tantôt retombant, notre fille à merveille. Madame de Beufvier est donc toujours aussi souffrante! Quelle vie que cette vie pour tant d'êtres qui ne devraient connaître que le bonheur! Combien cela fait penser à l'autre!

Mais voilà mes pages remplies. Je voulais causer; il n'y a pas moyen. Quand causerons-nous au coin du feu?

ALPHONSE DE L.

CCCV

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 5 décembre 1823.

Les arbres, mon cher ami, sont très-bien arrivés, grâce aux bontés de ta femme que je prie de recevoir mes remerciements pour sa complaisance. Je suis fâché de lui en avoir donné l'ennui, plus fâché encore du ton triste et découragé de tes deux dernières lettres. Je prendrais bien ce ton aussi si j'osais ; mais à quoi bon se laisser abattre avant le temps? Il est toujours temps d'espérer que la Providence nous soulagera. Je souffre aussi beaucoup et constamment, et j'ai mille et mille ennuis un peu bêtes, il est vrai ; plutôt des tracasseries.

Pour la petite voiture dont tu parles, elle a été achetée par ma belle-mère et non par moi, de façon que je ne saurais comment te la vendre : elle a coûté 400 fr. et quelques réparations pour 150. Dis-moi ce que tu en donnerais. Je le lui redirai, et peut-être voudra-t-elle; moi je n'y tiens

pas, elle est trop dure, pas assez propre pour femmes, et mauvaises roues, mais le reste est bon. En donnerais-tu 300 ou 350? Réponds-moi. Je donnerais les 300 ou 350 à ma belle-mère comme de toi, et ne t'enverrais plus pour ma solde de cette année que 700 fr.

Pour la jument je n'en ai point envie. Si tu le désires cependant, comme tu l'as achetée pour m'obliger et conditionnellement, je la reprendrais pour t'obliger aussi, mais je préférerais que tu la vendisses ce que tu pourras là-bas et te rembourser le surplus, car je n'ai pas un pré à moi, et je ne saurais en faire autre chose que des poulains. Mon fermier me prend 20 fr. par mois pour les prés; les poulains seraient donc trop cher.

J'apprends encore que mon oncle de Dijon est mal et fort mal. Je suis obligé d'aller dans huit ou dix jours y faire un voyage qui m'ennuie beaucoup. Je vais ramener ma femme et ma maison à Mâcon pour être libre de partir. Une fois revenu, et ma femme casée à Mâcon, j'irai beaucoup et souvent te voir cet hiver. C'est mon espoir favori du moins. J'ai autant besoin de toi et plus que tu n'as de moi, sois-en sûr. Viens aussi

quand tu pourras. Ma campagne à Saint-Point a été énorme depuis toi. J'ai beaucoup fait et beaucoup mis en train, trop peut-être, mais on ne peut guère s'arrêter. Cependant je m'arrête pour quelques mois.

Adieu, *caro*. Vignet ne m'écrit plus du tout. Mes sœurs vont médiocrement, et c'est déjà beaucoup, ma femme aussi, moi aussi ; tout est médiocre *in questo stato di mondo*. Écris-moi vite et souvent.

LAM.

P.-S. Je garde le prix des cartonnages, mais je suis trop ruiné pour y songer ces temps-ci. Au printemps je verrai où nous en sommes. Peut-être alors achèterai-je quelques livres.

CCCVI

A monsieur le comte de Virieu

Montculot, 12 décembre 1823.

Mon cher ami, je suis venu ici pour remettre un peu d'ordre dans la maison d'un oncle malade, et j'ai huit jours à y passer. J'en profite pour t'écrire. Et d'abord je te dirai qu'ainsi que toi je suis extrêmement souffrant depuis deux ou trois mois : c'est apparemment cette saison froide et humide qui nous travaille. Attendons au coin du feu le retour d'un plus doux soleil, et prions Dieu qu'il nous donne la force de subir sa volonté bonne et sage !

Ces nuits-ci j'ai arrêté définitivement le plan de mon vaste poëme. Écoute, le voici : garde-le pour moi ou pour un autre, si je meurs avant de l'avoir exécuté, car il faut qu'il s'exécute par quelqu'un pour l'édification des hommes.

Voici donc :

La scène s'ouvre peu de jours avant le dernier

jour. Un jeune homme est assis parmi les ruines d'une ville sans nom, inconnu aux autres hommes qui sont en petit nombre. Ils l'abordent et lui demandent s'il est lui-même un homme, qui il est, d'où il vient, ce qu'il veut. Il leur répond qu'il est un homme, mais qu'il est le plus infortuné des hommes, car la mort les soulage tous de la vie; mais pour lui la mort n'est qu'un court sommeil, un intervalle à ses maux, car il a été condamné à mourir, renaître et revivre jusqu'à ce qu'il fût pur aux yeux de Dieu. Il était avant la création de la terre, et il raconte la *création*. Il fut chargé, après la chute de l'homme, d'être le gardien d'une des filles d'Ève, la plus belle œuvre du Très-Haut. Il s'enflamme pour elle, il souhaite d'être homme et de la posséder au prix même de la mort. Dieu lui accorde dans sa colère l'objet de ses vœux; il le fait homme, mais le condamne à perdre l'objet de son amour et à ne le rejoindre dans le ciel que lorsqu'il aurait été purifié par plusieurs vies et plusieurs morts méritoires.

Le déluge arrive; il le raconte, il y périt avec son amante. Il revient au monde quand son premier corps est redevenu terre sous les *patriarches;*

il fait un récit de cette époque liée à sa vie. Il reparaît sous les *prophètes :* un récit de ces temps. Il renaît dans le temps du Christ : il raconte la *rédemption*. Il renaît sous les martyrs : un *récit des martyrs ;* puis sous les solitaires du désert : un *chant des solitaires;* puis enfin sous la chevalerie : un *chant des chevaliers*. — Fin de ses récits. — A ce moment l'Antechrist rassemble les hommes et les séduit. Mon héros lui est opposé : on suscite pour le séduire une apparence, un fantôme de son Éva, de son amante; elle tâche de l'entraîner, et ses sectateurs avec lui, dans le parti du désespoir. Les hommes de cette époque croient que Dieu a abandonné le monde à l'esprit du mal, et que le seul parti à prendre est d'invoquer le mal. Ce héros résiste, rassemble le petit nombre de fidèles et combat l'armée de l'Antechrist. Il est presque vaincu, les siens sont tués, le glaive est déjà levé sur lui. La terre tremble, les cieux se roulent, la foudre vole et tue l'Antechrist et tous les mortels excepté lui. Il reste seul sur la terre. Vastes descriptions. — Les hommes sortent des tombeaux : *Jugement dernier*. — Il cherche son Éva dans la foule des ombres; il découvre enfin

son tombeau : elle se réveille à sa voix ; ils vont se faire juger. Ils sont réunis dans le sein de Dieu, et les mondes sont finis. — Et mon poëme aussi.

Adieu, dis-moi vite ce qu'il en sera, avant que je n'use de la verve en vain, et copie-moi ce plan pour me le renvoyer. J'ai peur de le perdre. Bonsoir encore.

LAMARTINE.

P.-S. Si tu agrées mon plan, cherche-moi sans paresse, et envoie-moi à fur et mesure, les plus belles aventures que tu pourras trouver pour les *patriarches*, les *martyrs*, les *solitaires*, et les *chevaliers*. Tu rendras un grand service au poëme. Ne l'oublie pas. Si tu m'aides, je le ferai, Dieu aidant aussi.

L.

ANNÉE 1824

ANNEE 1824

CCCVII

A monsieur le comte Aymon de Virieu

Lyon.

Mâcon, 15 janvier 1824.

Je n'ai pu, à cause de l'état de ma femme, accomplir mon projet de voyage vers toi. Cela est remis indéfiniment. Il faut donc que tu viennes en attendant : tu as là une bonne inspiration. Je suis aussi triste, aussi ennuyé que toi ; nous nous ferons quelque bien en nous fortifiant par quelques longues causeries au coin du feu.

Je te remercie d'avoir lu et examiné mon argument poétique. Je commence le premier chant qui sera comme un long prologue; j'irai ensuite en avant, comme Dieu voudra. Fournis-moi non des faits historiques, mais les plus belles aventures vraies ou feintes sur mes époques épisodiques. Si on avait de la santé, cela serait, je crois, le premier poëme du monde après le *pater Homerus*, et

même à côté. Mais je sens mon indignité, et je commence *in nomine patris*.

Nous sommes tous ici fort malades, ma femme et moi surtout : triste vie, expiation douloureuse! Où cela nous mènera-t-il? Ah! qu'il faut de foi dans ce monde!

Viens donc le plus tôt possible. Tu verras si le char te convient; il est ici. Nous monterons à cheval. Chéri fait mes délices quand il fait beau, mais il est trop vif encore pour que ma femme le monte. Cependant je le garde, et il devient plus sage.

Adieu. S'il y a à Lyon le nouveau roman de Walter Scott, dont j'ignore encore le nom, et les troisièmes *Messéniennes* de Delavigne, envoie-les-moi, ou plutôt apporte-les-moi. Nous irons à Lyon te rendre ta visite peu après la tienne. Ici tu mangeras avec nous, mais nous ne pouvons te coucher. Tout est prêt.

Mets-toi au *Sauvage* pour être tout près.

Adieu encore.

ALPH.

CCCVIII

A la marquise de Raigecourt

Mâcon, 19 janvier 1824.

J'attendais, Madame, pour vous écrire, l'époque du premier jour de l'an ; mais je l'ai laissé passer, ayant été obligé de faire un petit voyage à Dijon pour voir un oncle malade. Mais n'importe, je n'ai pas laissé passer un jour de l'année sans le charger des plus tendres vœux pour vous et pour tout ce qui vous est cher : Ma femme y a uni tous les siens, car nous sommes de votre famille par le cœur. Nous nous étions flattés de voir ici Raoul, et de l'arrêter quelques instants. Il a pris une route plus directe, et vous avez joui plus tôt du bonheur de l'embrasser après tant de craintes et quelque gloire. C'est un beau moment de votre vie et de la sienne que le ciel vous réservait. Il vous en réserve encore, je n'en doute pas. Vous lui trouverez une compagne digne de vous, et vous verrez son bonheur assuré : ce sera le prix de tout votre courage.

Nous vivons dans le regret de ne pas partager toutes vos jouissances en en étant le témoin cet hiver. Nous sommes retenus ici par notre petite fille, par de vieux parents, par quelques obstacles de fortune et par la santé de Marianne. Elle est toujours dans un fâcheux état, quoique nous ne négligions rien pour la rétablir. Je n'attends plus rien que du temps qui doit, selon toutes les apparences, la guérir et la fortifier seul. Dès que la saison le permettra, je la mènerai aux eaux en Suisse ou aux Pyrénées. Dites-nous vos projets pour cette époque : il nous serait si doux de nous rencontrer.

J'attends Aymon ces jours-ci ; il doit venir passer quelques moments avec nous. Nous irons ensuite lui rendre sa visite. Il est heureux dans son intérieur et vit dans une grande retraite. Vous le trouverez plus spirituel encore, plus moral, plus réglé dans ses idées, plus homme enfin. Peut-être l'hiver prochain serons-nous tous réunis près de vous à Paris. Ce serait un beau jour. Vous nous avez vus dans nos divers naufrages : vous nous réuniriez au port.

Je vous remercie de vos bontés maternelles

pour mes vers. Je n'y pense plus guère moi-même. Je les livre à leur destinée. Mon projet n'est pas d'en publier avant douze ou quinze ans, si même j'en fais encore d'ici là. Ainsi je laisse reposer ma verve, mes soucis, mon amour-propre, et je rumine en paix le beau sujet que je me suis donné.

Adieu, madame. Nous parlons sans cesse de vous et de madame de Beufvier. Mille tendres respects à tout ce qui vous entoure.

ALPH. DE LAMARTINE.

CCCIX

A monsieur Eugène de Genoude

Rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Mâcon, 19 janvier 1824.

Que faites-vous donc, mon cher Eugène? Nous n'entendons plus parler de vous, nous ne sommes plus au courant de rien de ce qui vous concerne. Écrivez-nous donc un mot tous les trois mois pour que notre esprit sache où vous suivre. Notre liaison est trop décousue. Je vais vous prendre en grippe, comme certain abbé, si cela continue.

Avez-vous reçu toutes mes lettres et procurations? Avez-vous touché pour moi? Quoi et comment? Quand y aura-t-il encore à toucher? Avez-vous porté les 300 fr. chez M. Tiron, agent de change, successeur de Boscary, rue de Provence? Dites ou faites-moi dire tout cela.

Vous a-t-on mis en activité de maître des requêtes? L'ambition vous sourit-elle autant que la fortune et le bonheur? Ce sont nos vœux pour

vous au commencement et à la fin des années. Votre petite fille prospère-t-elle? Madame de Genoude vous promet-elle un fils? Avez-vous un bon logement, de petits dîners fins, une société douce et aimable pour vos soirées?

Voilà bien des questions, mon cher Eugène, et moi je vais répondre d'avance aux vôtres : nous sommes chez nos parents à la ville, bien tranquillement, bien chaudement, menant une vie sans événements, lisant un peu, causant, jouant, et mangeant comme on fait en province. Heureux si la santé de ma femme ne nous tourmentait pas trop! La mienne n'est pas bien brillante non plus; mais je n'y pense pas. Nous n'irons pas à Paris cette année, notre finance s'y oppose. Nous irons au printemps aux eaux de Louèche en Valais, ou bien aux Pyrénées. Ne pourriez-vous pas venir faire ensuite une bonne station à Saint-Point? Jamais visite ne nous ferait plus de plaisir. Nous travaillerions, vous à votre monument historique sur lequel vous inscririez votre nom pour l'avenir, et moi je continuerais à ruminer mon poëme dont j'ai enfin dessiné le squelette.

Adieu en attendant, mon cher ami. L'*Étoile*

va très-bien. Elle gagne en crédit tous les jours. Puisse-t-elle gagner en abonnés ! Cependant, je dois vous le dire, vous n'avez pas converti une seule âme à la mesure ministérielle en question, ni vous ni personne. Pourquoi n'avez-vous pas parlé d'une manière à vous tout à fait indépendante, montrant ce qu'il y a de bien et de mal dans cette opération critique ? Vous auriez gagné encore.

Bonsoir.

ALPH.

CCCX

A monsieur le comte A. de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 14 février 1824.

Je t'ai attendu tous ces temps-ci, mais je ne t'attends plus guère. Les élections vont t'entraîner. Je ne puis aller non plus : nous avons les plus funestes nouvelles de ma sœur, madame de Vignet; elle est sans espoir. Nous sommes ici dans ces angoisses et dans d'autres encore sur madame de Montherot qui va très-mal de son côté. Ma pauvre mère ne peut être abandonnée à elle-même dans cet état. Qu'est-ce que ce monde!

Voilà tout ce que j'ai à te dire pour que tu sois au courant de nos misères. Tu en as peut-être de ton côté. M. de Montherot, qui va deux jours à Lyon, porte cette lettre. Je ne suis pas bien, ma femme non plus. J'attends Vignet et tremble de le voir arriver. Si ma pauvre sœur n'est plus à

cette époque, sa présence renouvellera la douleur de ma pauvre mère.

Donne-moi de tes nouvelles puisque tu ne viens pas, ou viens encore. Dans le bonheur, dans l'indifférence et dans le malheur, ta présence m'est toujours bonne.

Adieu.

CCCXI

A la marquise de Raigecourt

Mâcon, 15 février 1824.

C'est à mon tour à me plaindre de votre silence, madame. Dieu veuille qu'il ne soit pas causé par quelque redoublement de vos souffrances ou de celles de madame de Beufvier! Vous n'avez rien répondu à nos deux dernières lettres. Marianne accuse madame de Beufvier; pour moi je ne vous accuserai jamais, je vous connais trop. Nous sommes ici dans les plus tristes angoisses : mes deux sœurs, madame de Vignet et madame de Montherot, sont dans un état de santé des plus alarmants. Nous ne conservons presque aucun espoir sur madame de Vignet, et nous en sommes à craindre l'arrivée de chaque courrier. Vous jugez de l'état de notre pauvre mère et de nos chagrins.

Ma femme n'est pas remise non plus de son indisposition habituelle, et je crains que l'activité de son âme, l'application de son esprit, et

les travaux auxquels elle se livre pour ses pauvres, ne retardent beaucoup son rétablissement complet. Elle vous aime bien, elle voudrait bien aller passer son carême auprès de vous; mais les anxiétés où nous tient l'état de mes sœurs et le besoin qu'aurait ma mère de nos soins, si nos appréhensions se réalisaient, ne nous permettent pas de songer à un déplacement.

Ma pauvre mère, au milieu de ses soucis, s'occupe encore du bien qu'elle aime à faire. Elle me charge de vous demander si vous connaîtriez une place de gouvernante de jeunes personnes ou de demoiselle de compagnie pour une de ses protégées qui intéresse tout ce pays-ci. Elle a trente ans, d'une excellente famille, éducation parfaite pour le solide, la plus grande piété, bon ton, l'usage de la bonne compagnie. La famille vient d'être ruinée par un coup imprévu.

Pour moi, j'ai à vous demander une autre grâce : ce serait de prier madame de Noirville de recommander à M. de Castelbajac, pour une place de professeur à l'école vétérinaire de Lyon, vacante en ce moment, un jeune homme de ce pays-ci fort habile, élève d'Alfort, nommé M. Bernard.

La place doit être donnée ces jours-ci, et il est sur les rangs. Je serais bien reconnaissant que madame de Noirville voulût bien, dans cette occasion, se souvenir de ses bontés pour moi.

Adieu, madame, écrivez-nous donc, ou faites-nous écrire un mot sur votre état actuel. Ma femme dit mille choses dures et tendres à madame de Beufvier, et moi je me recommande à votre ancienne et, j'espère, éternelle amitié.

ALPH. DE LAMARTINE.

CCCXII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 23 février 1824.

Tu n'étais que trop bien informé de notre malheur, mon cher ami. Nous avons perdu madame de Vignet. Tu juges de l'état de ma mère et de toute la maison; heureusement sa religion lui sert dans ces grands moments. Nous sommes peut-être encore menacés de perdre madame de Montherot qui est dans un état presque sans ressource, ici, sous nos yeux. Tous ces événements ne contribuent pas à nous rétablir nous-mêmes. Depuis le jour où nous avons appris le malheur, j'ai eu un violent accès de ma maladie. Je vais moins mal aujourd'hui. Nous avons fait venir de Lyon M. Veryssel pour ma sœur et pour ma femme : il envoie ma femme à Baréges, au mois de juin, et lui interdit Paris ou Mâcon en hiver. Il nous faudra aller à Nice ou à Hyères. Tu devrais y

venir avec nous. Nous éviterions le bord immédiat de la mer. Nous trouverons peut-être quelque asile chaud sans être salé.

Je suis ici comme toi pour les élections. Après cela, si tu es à Lyon, j'irai peut-être y passer quelques moments. Tiens-moi au courant de tes routes.

Adieu, je suis trop triste pour divaguer longtemps avec toi aujourd'hui. Je vais promener un peu ma femme à cheval par ce beau temps. Si j'avais eu les quarante ans, j'étais nommé d'emblée cette fois. On ne sait où en trouver, et tout le monde me le dit. J'en serai bien aise en son temps. Penses-y pour toi. Ta carrière commencera là.

ALPHONSE.

P. S. Fais-moi vite faire cette commission : huit aunes de velours de coton bleu de ciel très-clair. Le velours d'une qualité telle quelle, c'est pour un canapé. Envoie par la diligence aussitôt avec la note du prix que je renverrai de même.

CCCXIII

A monsieur de Genoude

Mâcon, 8 mars 1824.

Voici ma troisième lettre sans réponse, mon cher Genoude. C'est trop! Faites-moi dire au moins si vous vivez, si ce qui vous intéresse est en bonne santé, s'il n'est point arrivé de malheur à votre enfant, car toutes ces idées nous viennent tour à tour pour expliquer votre silence. Faites-moi savoir aussi si vous avez fait ma commission, c'est-à-dire remis 300 francs, sur ce que vous avez touché ou dû toucher de ma pension, à M. Tiron, agent de change, rue de Provence. Je les devais à temps fixe et suis fort en peine de savoir si cela a été acquitté. Dites-moi aussi où j'en suis au juste de ma pension, et si vous voulez bien continuer à la recevoir. Si cela vous ennuie, j'ai à Paris un agent d'affaires qui s'en chargera. Je conçois que les affaires politiques vous accablent assez

sans vous charger des miennes. Ainsi parlez-moi net, et renvoyez la procuration que je ferai en son nom.

Nous avons passé cet hiver dans les plus tristes occupations. Nous venons de perdre madame de Vignet, une de mes sœurs les plus chéries de nous. Nous sommes menacés d'en perdre encore une qui est depuis seize mois dans un état alarmant. Nous ne sommes pas trop bien nous-mêmes : les secousses morales ont ébranlé des santés trop frêles autour de nous.

Nous vous avons, j'espère, envoyé d'assez bons députés. Maintenant c'est à vous d'en tirer un sage parti. Mais c'est ce qui nous inquiète le plus. Les conversions politiques ont été ici belles et nombreuses. Dans mon petit canton, de 18 électeurs que nous sommes, 16 votèrent mal en 1820, et 2 seulement ont mal voté cette fois-ci. Mais tout cela n'est qu'un vent inconstant qu'une mesure plus ou moins sage peut faire souffler d'un autre côté.

Madame de Lamartine dit mille choses tendres à madame Léontine. Pour moi je suis toujours ce que vous m'avez connu pour vous. Adieu donc.

Je crains qu'à peine vous n'ayez le temps de lire ma courte épître.

Votre ami,

LAMARTINE.

Voici un petit méchant article de journal d'un de mes beaux-frères sur les classiques français. Mettez-le, si vous le jugez bon, sans désigner personne, ou brûlez-le, s'il ne l'est pas.

CCCXIV

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes, rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Mâcon, 22 mars 1824.

Enfin, enfin, vous avez parlé! Mais vous me traitez tout à fait en ami en disponibilité ; je vois que les affaires vous absorbent, et que d'ici à l'âge du repos il faut renoncer à jouir de vous. Je ne vous en aimerai pas moins tendrement et n'en ferai pas des vœux moins vifs pour que vous arriviez promptement et solidement à cette situation d'indépendance et de fortune où un homme est enfin rendu à lui-même et à ses amis. Pour cela, il faut vous servir d'un levier qui est en vos mains : obtenir une bonne et solide place avec l'*Étoile*, et, aussitôt après, vendre l'*Étoile* un bon prix à un amateur. Voilà mon plan pour vous. Pour cela ne soyez pas malades ni l'un ni l'autre, ou, si vous le devenez, venez vous rétablir dans ma solitude.

Je vous remercie d'avoir touché et versé ma pension. Puisque cela ne vous coûte aucune peine, continuez, et à mesure portez chez Amédée de Parseval, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 45. Il me fera passer.

Vous me demandez ce que je fais. Vous le saurez dans dix ou douze ans, si Dieu me prête vie, force et persévérance. D'ici là vous n'entendrez plus parler de moi. Je n'irai plus guère où vous êtes. Je vivrai dans mon ombre, ou j'irai en Turquie, en Palestine, en Grèce, en Suisse, en Italie. Quant à vous, je voudrais vous voir vous occuper de l'histoire du christianisme ou d'autre chose. On ne vit que de son vivant sur le fonds d'un journal. Vous êtes fait pour mieux. Songez-y donc.

Je reçois quelquefois cette muse française qui vous amuse tant : elle est en vérité fort amusante. C'est le délire au lieu du génie. Mais je trouve qu'avec votre autorité en littérature vous dites des niaiseries aussi. L'autorité est bonne en matière de foi, mais, en matière de goût, le goût est à lui-même son juge. Il faudrait donc parler comme parlaient nos bons pères, en Gaulois, pen-

ser et sentir comme pensaient et sentaient nos barbares aïeux, et chaque mot, chaque idée, chaque sentiment, apportés par les temps et les hommes nouveaux, auraient été autant de crimes contre l'autorité précédente, absurdité digne des doctrinaires de la poésie, qui siégent sur le canapé de la rue Cherche-Midi. La sottise suffisante de leurs risibles adversaires va faire prévaloir quelques jours ce bizarre système ; mais amis et ennemis disparaîtront bientôt, et les deux absurdités rivales, en s'écroulant, feront place à la vérité en littérature : vérité dans les sentiments, force et sûreté dans l'expression.

Adieu.

LAMART.

CCCXV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 22 mars 1824.

Dis-moi donc où tu es, ce que tu deviens, où tu vas, où tu seras, afin que je sache s'il faut t'écrire ou t'aller voir ou t'attendre. Depuis les élections je n'ai pas eu vent de toi. Vignet a passé ici, comptant te rencontrer à Lyon. Je ne sais s'il aura réussi. Je suis en peine de toi, de ton enfant. Je crains que quelque triste raison n'occasionne ton long silence. Rassure-moi, et puis nous nous écrirons de nouveau avec suite et détail.

J'ai failli aller à Lyon hier ; l'incertitude de t'y trouver m'a retenu. Je revends mon joli cheval : ses jambes de devant ne valent pas le diable dans nos pays. Je le remets au maître du manége pour 400 fr., s'il en veut. J'attends son ultimatum pour le renvoyer à Lyon ou attendre qu'on le vienne prendre. Me connaîtrais-tu quelque per-

fection de sa taille en douceur et solidité? Le prix ne m'y ferait rien.

Nous irons nous réinstaller à Saint-Point vers Pâques, immédiatement après ou quelques jours avant. J'y ai maintenant des appartements plus jolis, plus gais, plus ornés, à t'y donner. Vois si tu pourrais avec ta femme et ton enfant venir faire un petit séjour. Nous allons à Baréges en juin. Nous ne serons que quatre dans mon immense berline. Si tu pouvais venir, ce serait bien confortable : nous laisserions nos dames, et nous irions girer un peu dans les Pyrénées. Cela nous reste à voir : or il faut voir si l'on veut sentir et peindre. Je peins de temps en temps.

Tu m'avais promis un joli sujet des *Patriarches*. J'ai besoin d'un charmant épisode de chevalerie, de croisade, d'amour. Envoie-moi cela tout de suite. J'ai fait mon premier chant, malgré la fièvre.

Adieu.

ALPHONSE.

CCCXVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

1er avril 1824.

Je reçois tes deux lettres à la fois en arrivant de Saint-Point où j'étais allé établir un billard. Je vois avec désespoir que tu te désespères. Il n'y a qu'un moyen : il faut prendre ou emprunter dix mille francs et t'en aller faire quelque voyage intéressant pendant deux ou trois mois avec ta femme et l'enfant. C'est ce qu'il y a de mieux dans ces états, et Dieu ne nous donne l'argent que pour nous soulager. La preuve en est que si nous nous portions bien, nous n'en aurions pas. Cherche donc dans ta tête quel pays tu veux visiter, et pars quand il fera assez chaud. J'irai, en attendant, te voir ces jours-ci. Fais faire mon lit et attends-moi ; mais ne songe pas au dîner : je ne dîne pas.

Dis à Colin que son cheval n'a ni engorgement ni eu le moindre événement : il est gras, frais,

charmant, mieux même que quand je l'ai reçu. Mais, entre nous trois, les jambes ne valent pas grand'chose ailleurs que dans un manége, surtout au printemps ; voilà pourquoi je veux m'en défaire. Si tu ne peux pas en avoir les 400 ou 350 fr., je t'autorise à le donner pour les 300, pourvu qu'il vienne m'en débarrasser tout de suite.

Comme j'irai te voir au premier jour, je ne te dis rien de vers ni de prose. Puisque tu ne veux pas m'envoyer mon chant de chevalerie, je l'ai inventé et je l'écris à présent. Mais invente-moi les *Patriarches :* une divine histoire patriarcale, simple, pure, grande et pieuse, biblique enfin. Je te donne un an : tu n'es pas pressé. Je travaillotte tout doucement, dérobant ce qu'on peut dérober aux souffrances et aux peines morales,

> Faisant ore un tendon
> Ore une oreille et quelque cartilage.

Et toi, t'occupes-tu à quelque lecture au moins ? Si je n'avais pas femme et ménage, j'irais m'établir chez toi quelques mois pour nous

distraire. Mais adieu, j'oubliais que j'allais bientôt causer à mon aise avec toi.

As-tu vu Vignet ?

ALPHONSE.

Fais vite ma commission Colin. Je voudrais avoir place à l'écurie.

CCCXVII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 20 avril 1824

Tu me demandes ce que je dis de toutes ces *coglioneries?* Rien du tout. Je laisse emporter tout cela au flot du temps. Je me résigne comme toi. Seulement j'ai écrit à tout hasard à l'*Étoile* que c'était à mon insu et contre mon intention que cette épître familière, destinée à un seul, était donnée ou vendue à tous. Du reste, elle ne déplaît pas, à ce qu'on me mande; au contraire plaît-elle infiniment. J'aurais donc tort de me fâcher; et puis que sert de se fâcher quand on a le quart d'heure de réflexion ?

Je suis désolé de ton état : il durera jusqu'à ce que la saison ait pris son cours, que les feuilles soient aux arbres, et puis tu seras étonné d'avoir tant souffert. Je souffre aussi, mais pas jusqu'à la fièvre. Ma pauvre sœur est plus mal.

Nous partons samedi pour Saint-Point. Nous y menons du monde : des Anglaises et les Grimaldi de Savoie. Je reviendrai deux ou trois fois la semaine pour secourir ma pauvre mère en cas d'événement trop à redouter. Nous ne serions pas même partis sans ce monde à recevoir. Je n'irai pas te voir, impossible dans ce tracas, à moins que tu n'aies besoin de moi absolument pour te remettre encore. Mais huit ou dix jours de Saint-Point où l'on se baigne le matin, où tu aurais du lait et de l'air, te feraient, je pense, un peu de bien. Tâte donc tes forces dès que tu en auras.

Au lieu d'un Chéri, j'en ai acheté deux de dix louis la pièce, qui sont jolis, gentils et bons pour la montagne. Cela fait donc trois. Il n'y a qu'à venir les essayer, ce sont des ânes comme il nous les faut, des *poneys*, comme on dit à Londres. On monte, on descend, on les fait suivre comme un chien. Il nous faut cela à nous autres, pauvres diables, dans des chemins diaboliques. Viens donc, demande un congé de quinze jours. Je te promets amélioration. Je la garantis à ta femme. A ce prix elle doit tout permettre : ce serait bien pis

s'il te fallait aller passer six semaines aux eaux. Je suis du reste comme toi près de mes pièces. Cela me tracasse un peu. Je n'ai pas fait de vers depuis toi : je suis trop sens dessus dessous, les vers veulent un esprit reposé. J'en reçois de toutes parts, j'en suis inondé. Libéraux, royalistes, dévots, impies, tout m'en affuble. Je réponds en prose un mot à chacun.

Adieu. Mon gazon est semé, ma maison est prête, mon écurie est pleine, la cuisine est chaude, le ciel est chaud : que ne viens-tu ? Consulte Veryssel. J'y ai une extrême foi, plus qu'en ma pythonisse. Adieu encore. Mille hommages respectueux à ta femme et à ta sœur. J'embrasse même le petit Aymon. Adieu encore.

CCCXVIII

A la marquise de Raigecourt

Saint-Point, 24 avril 1824.

Permettez qu'une voix amie vienne interrompre votre douleur en vous disant combien elle est partagée. Nous avons appris ce funeste événement (1) par les journaux d'abord, par madame de Beufvier ensuite. Mais pourquoi funeste? Y a-t-il rien de plus beau qu'une telle mort après une telle vie! y a-t-il rien de plus consolant pour ceux qui restent! Consolez-vous donc, et pensez avec douceur à cette admirable vertu de famille que vous retrouverez un jour à sa place. Je me souviens de la figure paisible de ce brave homme, elle annonçait son âme.

Nous sommes nous-mêmes occupés à disputer

(1) La mort du marquis de Causans, frère de la marquise de Raigecourt, ancien député, mort le mercredi saint de cette année 1824.

une charmante sœur à la mort; nos craintes passent nos espérances. Nous avons quitté ma mère hier pour venir nous établir à Saint-Point où nous avions des étrangers à recevoir. Nous en attendons encore demain, nous avons maison pleine. Cela nous arrive bien rarement. Pourquoi ne venez-vous pas nous donner aussi un de vos étés? Quel bonheur pour nous! Vous seriez aimée, servie, soignée, comme dans la maison d'un Raoul, et vous feriez deux heureux, car ma femme vous aime autant que moi, et c'est assez dire.

J'attends aussi ce pauvre Aymon que j'ai été voir dernièrement. Sa santé est affreuse et commence à m'inquiéter. Je perdrais la moitié de ma vie, si je le perdais : c'est plus qu'un frère pour moi. Il est meilleur de jour en jour. Marianne n'est pas non plus dans un état satisfaisant, mais sans que rien soit alarmant. Pour moi je végète tantôt bien tantôt mal, y pensant le moins possible, tout occupé d'ouvriers, de prés, de jardins, de chemins et de chevaux; et quelquefois de vers qui, selon le conseil d'Horace, dormiront plus de dix ans dans l'ombre de mon sanctuaire.

Adieu, madame, souvenez-vous souvent de nous.

Vous ne saurez jamais combien je vous suis tendrement attaché, ainsi qu'à toute une famille dont je suis membre au moins par le cœur.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

CCCXIX

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, à Lyon.

Saint-Point, 28 avril 1824.

Je te remercie. Mais non, point de demandes, ne tentons pas Dieu ! Je suis passablement. J'ai besoin de repos, de loisir, de santé : Berne m'enlèverait peut-être le peu que j'en obtiens ici; restons. Si on m'y nommait, j'irais; mais je ne solliciterai rien.

Nous sommes enfin installés et vraiment très-bien arrangés pour l'intérieur ici. L'extérieur est dans le débrouillement du chaos. Nous y avons dans ce moment, et pour huit jours, les Grimaldi, monsieur et madame et leur sœur; plus miss Churchill, une cousine et amie de ma femme, pour plusieurs mois. Nous y attendons demain les Delahante et leur fille, M. de Parseval. Tout ce monde couche et sera bien logé. Nous y attendons ce soir encore Montherot, et toi à chaque heure de

chaque jour. Tout le monde dit que cela te ferait du bien. Je le crois sincèrement, et je te désirerais par charité, si ce n'était pas par amitié.

Adieu, j'ai la goutte depuis huit jours dans la tête et l'estomac. Je ne fais ni vers ni prose. Je mange et bois et joue au billard, me promène à la queue de trente ouvriers, mais je n'y vais que par plaisir. J'ai un bon chef qui les dirige très-bien sans moi, c'est le maire de mon village : vive la démocratie !

Adieu donc. Tiens-moi au courant de ta santé et de tes marches. Es-tu à Fontaine? y es-tu bien, ou vas-tu changer d'air? Mille hommages à tes dames. Les Grimaldi ont vu ta mère à Marlieux.

De mes deux chevaux pas un n'est bon. Me voilà encore à la recherche. Heureusement l'un n'était pas payé, et je vends l'autre. Ainsi, si tu viens, amènes-en un pour toi, ou fais-le amener par ton jockey pour ne pas te fatiguer. J'irai te chercher en calèche à Mâcon, si je suis instruit à temps.

Rien de changé quant à l'état de ma sœur. Elles sont à la campagne près de Mâcon.

Bonsoir. Je lis Homère.

CCCXX

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 13 mai 1824.

Grâce à Fréminville, j'ai appris avant ta lettre ta résurrection! Tu ne ressuscites pas vite ni tout à fait. Qu'importe! Végéter, c'est assez quand il n'y a douleur ni dans l'âme ni dans le corps. Cette vie imparfaite ne comporte pas mieux, mais souviens-toi que, quand on ressuscite, il faut vite changer d'air, c'est la confirmation de la santé; sans cela on retombe ou l'on traîne. Viens donc au plus tôt. Nous allons passer à Mâcon trois ou quatre jours, du 18 au 22 mai. Tu nous y trouverais, nous t'amènerions.

Encore une fois, amène un cheval de selle. Je n'en puis trouver pour ton domestique. Je n'en ai pas occasion, comme on dit en Charolais. Je me contente en cela comme en tout du médiocre: je ne veux du parfait qu'en femme, en amis et en vers. J'ai les deux premiers points, et je ne

prétends plus guère au troisième. Cependant je fais lentement ma tâche de chaque mois. Je suis une faible source d'où coule goutte à goutte un grand fleuve.

Rien de nouveau ici. Ma femme n'est pas très-bien. Nous nous décidons pour Aix à cause du voisinage. Elle supporte à peu près cinq lieues de route en voiture ; que ferions-nous de quatre cents! Nous verrons après pour le séjour de notre hiver.

Je suis toujours avec quarante ouvriers par jour dans les chemins et sur les murs. Il faut m'arrêter, n'ayant plus le sou à y consacrer. Cela m'amuse infiniment. C'est évidemment une des fins de l'homme ici-bas. Tu y viendras, et l'ennui s'en ira.

Adieu. Je t'aurai ânesse, *polenta*, poulets nouveaux, etc.

ALPHONSE.

CCCXXI

A la marquise de Raigecourt

Saint-Point, 31 mai 1824.

Je ne vous excuse que trop sur vos longs silences : qui est-ce qui n'a pas des motifs de se taire, de se décourager, de renfermer dans son cœur des sentiments qui ne sont bien que là? Un temps viendra où nous nous reverrons, où, dans la paix de nos bonnes soirées, les pensées tristes, intimes, secrètes, s'exhaleront sans peine et sans réflexion.

Tout est triste maintenant autour de nous : Marianne est souffrante, ma sœur toujours désespérée, et moi pas trop bien. En effet heureusement, Aymon est mieux ; je l'attends même à Saint-Point. Mais ne pensez pas que mon amitié m'ait exagéré son état : je l'ai vu et vu fort mauvais. Je ne le crois pas bien rassurant encore ; si je le perds, je perdrais tout ; et, malgré un mieux momentané, je ne suis pas rassuré sur les années suivantes.

Je ne fais presque pas de vers : je souffre trop

souvent ou j'ai de trop fortes distractions. Quelquefois seulement, quand le vent poétique du nord souffle sur la tour de Saint-Point, je reprends par fragments un chant long comme ma vie. Mais vous ne le verrez jamais, ni moi non plus. Ne craignez donc pas que des inspirations étrangères m'arrachent de mauvais vers de circonstance. Où avez-vous vu en moi un poëte de salon et de cour? Je n'ai jamais fait un vers de commande, pas même l'épître à Delavigne, à laquelle sans doute vous faites allusion. Je lui écrivais en badinant et pour lui seul : il m'a trahi ou a été trahi. Cela a été imprimé tout à fait à mon corps défendant.

Ne craignez rien de mes critiques ni de mes admirateurs. Je me moque des uns, et je sais bon gré aux autres, mais sans les croire. Croyez que l'esprit a une conscience tout comme l'âme. Elle seule se juge justement et plus sévèrement que vous ne le pensez. Quand j'écris, c'est pour lui obéir et lui plaire, et rien autre. Je suis bien, je n'attends rien du succès de ma plume pour le temps présent. Je chante pour chanter, mais, avant bien des années, nul écho ne vous portera une de mes notes.

Adieu, madame. Songez à nous donner quelques mois à Saint-Point. Jamais ses vieilles voûtes n'auront tressailli d'un cri de joie plus sincère que si nous vous voyons un jour arriver sur notre seuil.

ALPHONSE.

CCCXXII

A monsieur Eugène de Genoude

Rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Saint-Point, 13 juin 1824.

C'est fini : je me brouille avec vous, je vais devenir un ennemi aussi aigre de votre caractère et de votre talent que M. l'abbé *** ou M. de St.-V. Je vais dire de vous autant de mal que vous dites de bien de moi. Et cela pourquoi? parce que vous êtes un paresseux incurable, et que paresse vaut tous les vices. Cependant je pars, je m'en vais en Suisse, j'ai besoin d'argent, et vous ne me dites pas seulement : j'ai reçu pour vous tel ou tel mois; je les ai envoyés chez M. Amédée de Parseval, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 45. Si vous ne le dites pas, faites donc vite, car je tire à outrance sur cet aimable et bon correspondant. De plus envoyez-moi, si vous le trouvez, mon billet de 600 francs, que vous vous êtes remboursé sur les mois précédents.

Maintenant que faites-vous? Comment tourne pour votre fortune ce mouvement nouveau du ministère? Serez-vous dedans ou dehors? Dites-moi au moins tous les six mois un mot de ce qui vous intéresse. Si j'étais premier ministre de France, je trouverais encore le temps de vous aimer et de vous le dire. Êtes-vous toujours bien furieux contre les romantiques? Qui est-ce qui fait ces articles dans *l'Étoile?* Est-ce le secret du journal?

Je ne suis, comme vous le dites, ni romantique comme vous l'entendez, ni classique comme ils l'entendent; je suis ce que je peux être. Heureux ceux qui sont ce qu'ils sont et ne se font pas les parodies d'un autre! Ne croyez pas qu'au sein de mes maux et de ma retraite j'aie dit un adieu sans retour aux muses de ma jeunesse; non, je les invoque encore de temps en temps, je leur offre comme à des déesses les prémices de mes journées. Un jour, mais ce jour est loin, vous verrez reparaître mon nom sur la scène obscure de ce monde littéraire pour être plus que jamais ballotté et bafoué, mais peu m'importe! Fais ce que dois, écris ce que tu peux! C'est notre devise.

Dans douze ou quinze ans je vous demanderai un article si je vis encore : vous serez alors le roi de notre saine littérature, et moi je serai comme ces bannis qui reviennent d'un long exil pour mourir ou triompher dans leur patrie.

Adieu, mille respectueuses tendresses à madame de Genoude, de ma part et de celle de ma femme.

ALPHONSE.

CCCXXIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Saint-Point, 22 juin.

Ta lettre m'arrive comme je faisais mon arrangement pour m'échapper deux jours de cette semaine et aller à Arnas. Ma femme m'avait accordé congé, mais te voilà parti.

Nous partons aussi, le 2 ou 3 juillet, de Mâcon pour Genève afin d'y consulter. Nous ne te verrons donc pas avant le retour. Encore, encore... ma femme est trop constamment et trop violemment souffrante pour que je vous la mène dans cet état. Nous n'espérons que dans les eaux. Ce voyage nous ennuie tous, et moi surtout qui ne peux rien faire. Je viens cependant de faire une ode sur Buonaparte, c'est celle de Turin qui m'y a fait penser. Je la trouve bien bonne, mais elle n'est qu'à peine finie, cela ne veut rien dire. J'ai

fait deux ou trois autres morceaux depuis toi. Je vais tout emporter à écrire aux eaux.

Adieu. Mille hommages autour de toi et amitiés à Fréminville, si tu le vois. J'ai appris qu'il était venu me voir un jour où ces dames étaient à Mâcon et moi chez une tante à la campagne.

Est-ce qu'au retour des eaux mademoiselle Fanny ne viendrait pas dessiner quelques-unes de nos chaumières?

Adieu encore. Je puis recevoir ta lettre encore ici avant de partir.

L.

CCCXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, à Lyon.

Mâcon, 1824.

Ceci est pour te dire adieu. Ne viens plus ; je n'y serais pas, et je ne vais pas par Lyon. Je vais à de petites eaux allemandes, à Schinznach, en Argovie, près d'Arau ou de Zurich. Nous partons vendredi de Mâcon pour Genève. A mon retour, j'irai te chercher.

Si une bonne étoile te décidait à y venir avec nous, pars à l'instant, viens à Mâcon, nous partirons ensemble. Je te mènerai, j'aurai soin de toi, et tu t'en trouveras bien. Je suis fort souffrant cette année et ce mois-ci. Ecris-moi là-bas.

Adieu encore.

ALPH.

CCCXXV

A monsieur le comte de Virieu

Schinznach en Argovie (Suisse), 3 juillet 1824.

Ici nous a apportés notre étoile bizarre. Triste gîte, pays plat, langue barbare, ennui profond et mauvais temps, voilà ce qui nous y attendait. Ma femme est malade de ses premiers bains, et nous enrageons, mangeant beaucoup d'argent et ne pouvant employer le temps. N'y viens pas : ce sont des eaux trop sulfureuses pour nous autres inflammables.

Je suis moi-même pitoyablement mal à mon aise depuis deux mois. Le soleil n'y fait rien ; au contraire il donne la goutte, si c'est la goutte que j'ai. Je ne vois l'heure de sortir d'ici. Je suis assez près de ce qui est beau, mais je n'ai encore été qu'à Zurich. C'était par une belle soirée : je m'embarquai seul sur le lac et m'y fis conduire au milieu. C'est beau, plus beau peut-être qu'aucune vue d'Italie, excepté Naples. Mais on sent qu'il

n'y a pas de sécurité dans les impressions de ce climat. En effet il neigeait le surlendemain.

Mardi je vais à Lucerne, au lac des Quatre-Cantons, à Schwitz, au mont Righi. Mais je ne suis pas dans la disposition où l'on doit être pour jouir de la nature inanimée. Ma mélancolie est revenue comme à seize ans, avec le vague espoir de moins. Cela fait un piteux état. Tout est égal à l'âme de ce qui charme les yeux en vain. Si ma femme peut continuer ces eaux infernales, nous serons encore un mois avant de nous voir; sinon, non.

12 juillet.

Cette lettre a été interrompue tout ce temps-ci, d'abord par une course à Lucerne et au lac de Waldstadt, et puis au retour par une forte maladie de ma femme, mais une maladie des plus graves et qui nous a jetés dans les plus vives alarmes pendant quarante-huit heures. Elle a vomi avec convulsions trois jours de suite sans interruption de plus d'un quart d'heure. Cela va mieux, mais j'ai cru tout perdu pour moi. Elle est encore dans son lit, sans nourriture et bien souffrante. Il paraît que c'est le foie qui est attaqué. Cela ne me donne

pas de sécurité pour l'avenir. Je suis accablé de veilles et d'inquiétudes. Je ne sais encore le jour où son état nous permettra de repartir, car il n'y a pas moyen de continuer ces eaux.

Maintenant que tu sais où nous en sommes, parlons d'une affaire à laquelle ma femme prend le goût le plus vif : Florence. Voilà un ministre qui va venir; on dit que c'est M. de la Ferronnays. Tu dois savoir cela. Ici, je n'ai pas même de journaux français. S'il y a apparence, hâte-toi de lui écrire en ma faveur une lettre éloquente où tu lui diras ce qui s'est passé à ce sujet, et combien on a été injuste pour moi, et où tu le prieras de me nommer là. Je viens d'en écrire aussi au marquis de la Maisonfort. Je prendrai toutes les voies pour y parvenir, mais la seule voie directe, c'est ce que je te prie de faire. Fontenay, à Pétersbourg, l'a sûrement prévenu en ma faveur : je vais lui écrire de lui écrire aussi. Ne tarde pas dès que tu auras vent de ce qui se décide à Paris. J'irai là m'établir pour deux ou trois ans pour fortifier ma femme, car pour moi cela m'est personnellement assez égal. Je m'ennuie et m'ennuie et m'ennuierai partout.

Adieu. Ne m'écris plus ici, mais à Mâcon où j'espère arriver dans une quinzaine, si rien ne va plus mal ici.

Comment es-tu? que fais-tu? que dis-tu? Si je vais à Florence, ne viendras-tu pas me voir l'hiver à Pise?

CCCXXVI

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, Lyon.

Mâcon, 30 juillet 1824.

My dearest friend, je suis revenu après un funeste voyage où j'ai vu deux fois ma femme en danger. Je retrouve ma sœur encore plus mal : nous n'avons plus qu'à la voir s'éteindre sous nos yeux. Nous retournons à Saint-Point demain ; nous y restons jusqu'au 1er octobre. Nous partons décidément pour Pise : les médecins en font une obligation sans réplique pour ma femme. Arrange-toi pour venir, tu te le dois aussi.

On m'annonce qu'on veut réparer l'injustice et me nommer à Florence. Cela vient à propos, comme tu vois. Écris donc, emploie donc ton crédit pour pousser à la roue ; dans ce moment cela me soulagerait de mon énorme dépense.

Adieu, viens, ou bien je vais. Mais où es-tu et comment es-tu ? Tu devrais venir, tu me trouveras

sans faute ici ou à Saint-Point ; j'irai et je viendrai, mais seul. Me connais-tu un joli cheval de femme? J'en emmène à Florence. Le mien de 150 francs, si charmant, vient de perdre un œil.

Adieu encore. *Tu sei il solo uomo del mondo che io posso amare senza restrizione.*

LAMARTINE.

CCCXXVII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

2 août 1824.

Je te récris aujourd'hui, mon cher ami, pour te prier de me faire avec la bière une autre commission, c'est de m'envoyer 40 bouteilles ou plutôt 40 demi-bouteilles d'eau de Seltz *douce*. Il y en a ici, mais c'est de la forte; ma femme ne l'aime pas. Fais acheter pour moi et mettre à la diligence à mon adresse à Mâcon; paie, et je te rembourserai le tout avec la bière.

2° Je veux te dire que je ne vois pas pour moi la possibilité d'aller à Lyon, vu l'état de ma sœur qui d'un jour à un autre peut et doit tourner au plus mal. Il faut que je sois là pour surveiller ce fatal instant et secourir ma pauvre mère, et d'un autre côté que je revienne ici presque tous les jours pour consoler et soigner ma femme. Je ne vois pas deux jours libres à prendre; ainsi il fau-

dra que ce soit toi qui viennes. Si ta femme peut t'accompagner, tu sais comment elle sera reçue.

Adieu, écris-moi au moins. Je suis aussi triste, aussi ennuyé de la nature des choses, aussi détaché des vanités d'ici-bas, que peut l'être l'homme le plus dévoré de spleen qui soit dans les trois royaumes unis. *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Ce qu'il y a de pis, c'est que je ne vois pas que cela doive changer.

Adieu donc.

L.

Envoie-moi vingt-quatre livres de gazon anglais.

CCCXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

12 août 1824.

Mon cher et pauvre ami, ma sœur a fini hier soir, comme un ange, sans agonie et sans douleur, son angélique vie. Sa mort n'a été que son dernier soupir. Ma mère, son mari, mes sœurs, tout a été embarqué cette nuit par moi, et je suis seul ici à accomplir les tristes devoirs du moment. Je veux te le dire afin que maintenant, si tu peux venir, tu viennes à Saint-Point.

J'ai reçu ta dernière lettre et les eaux de Seltz. J'attends la bière. Es-tu mieux? Je suis bien mal. Ah! puissions-nous à notre heure finir comme cette âme-là! Adieu encore.

ALPH.

CCCXXIX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

23 août 1824.

Tu n'écris pas, tu ne viens point, tu ne dis rien ; que fais-tu, mon pauvre cher camarade ? Es-tu aussi malade, aussi ennuyé, aussi désolé que ton compagnon ? Je t'ai écrit nos malheurs récents. Depuis ce temps nous sommes réunis à Saint-Point, ma mère, ma sœur et nous. Ma mère s'y refait et s'y console dans sa sainteté, et nous jouissons de la voir si sublime et si forte contre ses souvenirs, autant qu'elle l'a été contre les scènes de désolation où elle a été plongée dix-huit mois.

Nous avons renoncé à Pise, car on ne peut me mettre à Florence, et nous sommes trop ruinés pour aller sans aide. Nous irons, si nous allons, à Nice ou Marseille ou Hyères, mais beaucoup plus

tard alors. Cela te conviendrait-il? Que de peine pour végéter!

Je n'ai reçu de tes commissions que les eaux de Seltz. Envoie-moi donc le petit tonneau de bière, je n'en ai plus, et les vingt-cinq livres de gazon anglais.

Adieu. Écris-moi où tu en es. Si j'ai maintenant deux jours à disposer, je te les consacrerai, mais je n'ose encore laisser ma mère.

ALPHONSE.

CCCXXX

A monsieur le comte A. de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 25 août 1824.

Mon cher ami, ton inquiétude sur ton enfant me tourmente. Écris-moi vite ce qu'il en sera. J'ai passé par là ; je comprends ton état. Hélas ! puisses-tu n'avoir que les inquiétudes ! Voir périr le rejeton avant le tronc, c'est dur, mais on ne voit que cela. Je suis blasé sur le chagrin depuis quelque temps, mais non pas pour les autres.

Dès que je saurai moi-même si Vignet vient ou non me voir en passant, j'irai te dire un mot. J'y serais allé après-demain sans cette incertitude. Mais c'est sans préjudice de la visite que tu me promets. Ma mère est pour un mois chez moi ; elle est plus tranquille. Ma femme est entourée d'amis. Pendant ce temps je puis m'échapper un jour ou deux.

Je viens de faire une course déjà aujourd'hui pour affaires. Je suis à Mâcon seul, entendant les transports populaires de la Saint-Louis, pendant que notre pauvre bon vieux roi est, dit-on, près de son heure suprême. J'en suis affligé, je l'estime foncièrement, plus que toi. C'est un homme qui veut le bien, qui le comprend, qui gouverne au moins selon les vents ; il n'est pas le maître des tempêtes. Qu'y pouvons-nous !

Dis bien à ta femme combien je partage ses inquiétudes. J'ai vu ce que sont celles d'une mère !

Adieu. Non, la bière ne vient pas, et j'en suis désolé, car les autres n'ont pas de houblon et celle de Koch est parfaite. J'en souffre. La graine de gazon anglais n'est pas venue non plus.

Dis-moi si le 4 septembre tu seras à Lyon ou à Fontaine, pour que je sache où débarquer si je m'embarque. Mais si Vignet vient avant, viens donc avec lui. Voilà notre homme en passe d'être heureux, le voilà lancé ! il est aussi bien que son chien de pays le comporte. Quel dommage qu'il ne soit pas d'un autre, il serait monté au pinacle !

Adieu encore. Soignons-nous, consolons-nous,

aimons-nous, et soyons doux envers la vie, comme dit ce Bossuet (que j'admire peu du reste). Je finis ma lettre par cette parenthèse, car c'est un de ces hommes que j'ai sur le cœur.

ALPH. DE L.

CCCXXXI

A madame de Genoude

Rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Saint-Point, 1er septembre 1824.

Madame,

Que j'ai revu avec plaisir la charmante écriture du charmant secrétaire qu'Eugène emploie trop rarement ! Sa paresse cependant devrait être bien à l'aise, il peut se faire suppléer si bien ! Vous me donnez de bons conseils de sa part, mais je ne puis les suivre. La chance de succès me paraît par ses paroles mêmes trop incertaine pour aller la tenter en personne. On parle si mal pour soi, on est si vite repoussé et si humilié de l'être, que je m'en remets de ceci à la fatalité et à mes amis. Je ne compte plus qu'ils réussissent ; mais elle en sait plus qu'eux, et, dans mon apathie orientale, j'aime mieux attendre qu'agir. A dire la vérité, il entre un peu de calcul dans mon inac-

tion, mais ce n'est pas du calcul d'intrigues, c'est de ce vilain calcul que vous connaissez et qu'Eugène vous reproche si plaisamment.

J'aurais eu bien du plaisir à aller vous revoir, à apprendre les détails de ses plans, de sa fortune, de votre bonheur ; mais, quelque grand qu'il soit, ce bonheur, vous me paraissez encore trop plongés dans le tourbillon pour le goûter pleinement. Il aime le repos et la solitude ; vous n'y êtes pas encore, et vous ne le trouverez que là. Il y serait pour nous sans tous nos malheurs domestiques : nous venons récemment de perdre encore une sœur charmante, malade chez ma mère depuis dix-huit mois. Ma pauvre mère est à présent chez moi où nous tâchons de la consoler : raison de plus pour ne pas m'éloigner sans une certitude de réussite.

Madame de Lamartine est mieux portante depuis son retour de Suisse. L'air excellent que nous respirons, le lait d'ânesse, le cheval, des distractions douces et un long repos ne la guérissent pas, mais adoucissent beaucoup son état. Elle porte bien envie à vos tribulations actuelles, elle prendrait tous vos maux à ce prix.

Adieu, Madame, souvenez-vous toujours de ceux qui pensent sans cesse à vous. Parlez quelquefois de nous dans ce charmant salon où nous sommes si souvent présents par la pensée. Quand vous déciderez-vous à venir visiter notre désert? Il s'embellit tous les jours par nos travaux. Nous venons d'acquérir un charmant voisinage par le mariage de M. de Marcellus; nous sommes à une lieue l'un de l'autre. J'ai passé chez lui une journée et lui une chez moi. Venez choisir un site dans la même vallée.

Je recommande à Genoude de m'envoyer les deux mois de juin et juillet qu'il a dû recevoir pour moi au ministère.

Agréez, Madame, non pas de vains compliments, mais l'assurance sincère et vive des sentiments les plus affectueux et les plus doux que nous puissions sentir.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

CCCXXXII

A monsieur de Genoude

Maître des requêtes, rue de l'Université, n° 10, à Paris.

10 novembre 1824.

Mon cher ami,

Je rentre. Tout va sur quatre roues. Roger m'écrit pour m'assurer de son *dévouement*, Villemain qu'il est libre et qu'il m'admire. L'abbé Frayssinous a engagé sa voix à mon cousin. Nous aurons par lui plusieurs autres. Daru m'a reçu comme un dieu et montré ses intentions ; Raynouard excellemment aussi. Je vais encore avancer aujourd'hui mon œuvre. Mais je ne vous verrai peut-être pas, car j'ai la fièvre et rentre de bonne heure pour dîner.

Adieu. Faites soigner Lacretelle et Campenon qui me menacent seuls. Auger m'est contraire, il me l'a montré. — Bonsoir. Ne dites rien dans les journaux.

Faites, au nom du succès, parler à M. Ferrand qui veut, dit-on, nommer bêtement un ennemi au lieu d'un ami sûr comme moi.

P.-S. J'ai vu M. Lainé aussi. Il a été charmant.

CCCXXXIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 12 novembre 1824.

Mon cher ami, je suis donc ici, mais hélas et trois fois hélas sur ce diable de voyage ! je suis venu me présenter à l'Académie où personne ne se présentait. J'ignorais qu'une cabale composée de cinq ou six animaux gouvernait tout le troupeau académique, et j'ai donné tête baissée dans un piége. J'y suis empêtré : il n'est plus temps d'en sortir. Je manœuvre donc de mon mieux pour être vaincu avec un certain honneur, et c'est tout au plus si j'y réussirai !

Or, quel est mon rival ? C'est un homme inconnu, nommé M. Droz, qui est ami de MM. Auger, Campenon, Lacretelle et Cie, libéral par-dessus le tout. Les libéraux le portent, ces cinq royalistes s'y joignent, et je reste avec deux ou trois voix de moins qu'il ne m'en faudrait, sans pouvoir rompre leur faisceau.

J'ai encore pour huit à dix jours de supplices. Tu penses bien que ce n'est pas pour moi : je m'en fiche en langue académique, mais ma famille me pousse et y tient beaucoup. Du reste je suis malade comme toi, n'en pouvant plus, croyant parfois mourir, et dehors tout le jour par cet infernal temps. Tout le reste est très-bien pour moi, jusqu'à M. de Chateaubriand dont je suis bien content. Michaud, Villemain et *tutti quanti* sont zélés, mais se sentent battus. Je ne sais ce que cela va devenir. Un troisième surviendra peut-être pour nous accorder.

J'ai vu Prévôt. J'aurai, pour me consoler, dans un an Florence et huit mille francs, si j'en veux. Je vais vendre aussi 6,000 fr. de vers à faire, car je suis bien, bien à sec, et cette affaire m'achève un peu. Je suis encore ici jusqu'au moment décisif, 1er décembre à peu près. Alors je t'irai voir. Tout le monde me demande de tes nouvelles. J'ai passé hier une bonne soirée de jadis chez madame de Montcalm avec MM. Molé, Pasquier, etc. Il y a de l'esprit quelquefois dans ce salon. Adieu encore, écris-moi comment tu es.

L.

Hôtel de Rastadt.

CCCXXXIV

A monsieur Guichard de Bienassis

A Bienassis.

Mâcon, 16 novembre 1824.

J'arrive de Paris ce matin même, mon cher Guichard, pour me reposer en effet quelques mois dans mon gîte. J'irai à Lyon passer quatre jours vers la fin de décembre. Je t'y donne rendez-vous. Nous y trouverons Virieu et y retrouverons notre jeunesse. Ton amitié m'est aussi chère que jadis. Je ne trouve pas que l'homme qui s'évapore comme nous dans le tumulte du monde et des affaires soit plus intéressant que celui qui se concentre comme toi dans le sein de sa famille et de ses champs. Au contraire, je t'envie. Mais la pierre une fois ébranlée et arrachée de la montagne, il faut qu'elle roule jusqu'en bas : j'en suis là.

Adieu, au revoir en décembre. Mille hommages à ta mère et à ta femme.

LAMARTINE.

CCCXXXV

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, Lyon.

Saint-Point, 17 décembre 1824.

Voilà ta lettre qui m'arrive. J'allais t'écrire pour savoir ta marche afin de régler la mienne, c'est-à-dire de t'aller voir à Fontaine ou à Lyon un jour ou l'autre. Où es-tu donc, et quand pars-tu? et pars-tu même jamais? Réponds vite, et tu me verras.

J'ai eu une peine de chien, tout Paris en remuement pour moi. Je me croyais sûr du succès, point de concurrents, l'applaudissement général, et j'ai échoué contre quatre intrigants qui ont préféré trahir leur parti à me laisser entrer autrement que par eux. Me voilà consolé. Ma seule peine regardait ma famille, car tu sais pour mon compte à quel point je suis un homme académique. Si j'ai quelque chose en mépris et en haine à coup sûr, ce sont les corps où la médiocrité se

soutient pour écraser ce qui l'offusque. Aussi suis-je en effet assez consolé, mais affligé pour ma mère, mon père et ma femme toujours.

Je suis allé là avec ma fièvre quarte, j'en reviens avec ma fièvre tierce. Depuis que je t'ai vu, alors que je commençais à souffrir, je ne vis pas, je suis dans une agonie physique et morale qui surpasse mes forces dans les deux genres. Quand je ne souffre pas, je m'ennuie : voilà ma vie.

Adieu. Un homme part, j'arrête ma lettre afin que tu répondes plus vite. Je serai à Mâcon établi pour l'hiver lundi.

Ton ami,

L.

ANNÉE 1825

ANNÉE 1825

CCCXXXVI

A la marquise de Raigecourt

Mâcon, 22 février 1825.

C'est un solliciteur qui vous écrit aujourd'hui ; mais il ne sollicite rien pour lui : c'est pour l'ami de madame de Beufvier, M. de Montchalin. Il a été présenté au ministre par son colonel pour la place de chef d'escadron. Son oncle, M. l'abbé de Bouvens, l'a fait appuyer par le roi même. Mais un mot de madame de Beufvier à M. de Clermont-Tonnerre serait peut-être plus puissant encore. Voudra-t-elle le dire, et serez-vous assez bonne pour l'y engager?

J'irai vous en remercier bientôt peut-être. Il serait possible qu'un petit intérêt poétique me ramenât à Paris dans un mois ou six semaines. J'ai quelque chose à publier dont je voudrais, s'il était possible, surveiller moi-même l'impression ; mais le tout est encore incertain.

Marianne m'a dit que madame de Lascases

m'avait rapporté des canifs anglais. Au nom des muses que vous aimez, envoyez-les-moi en un petit paquet par la diligence de Mâcon, je ne regretterai pas le port. Je ne puis faire de vers qu'avec une plume bien taillée, et je ne puis tailler de plume qu'avec des lames trempées dans les eaux poétiques de la Tamise. Ce que je vais vous envoyer bientôt n'est plus grec, c'est tout à fait anglais, c'est du romantisme le mieux conditionné. Mais ne craignez rien, c'est écrit en bon français, et M. d'Arlincourt ne s'y reconnaîtra pas.

Comment vous portez-vous? Je me porte à faire pitié : la fièvre ne me quitte pas depuis le 29 septembre. Cependant je me soigne, je vis sagement, je suis sobre et heureux. J'attends le printemps, ou plutôt nous ne l'attendons plus, nous le possédons, il est superbe.

Ma femme veut que je la rappelle à vos bontés. Personne ne désire plus qu'elle de se retrouver sous vos ailes. Je voudrais que sa mère me permît de vous la mener huit jours, au mois d'avril. Quel plaisir pour nous tous!

Adieu, madame. Mille respects et hommages et tendresses à toute la maison. Où est Raoul? Je

l'ai trouvé homme accompli. Je viens de voir Aymon, il est mal aussi. Il vous aime toujours et beaucoup. Rendez-le-nous, et aimez-nous comme autrefois, car nos cœurs ne changeront jamais.

ALPHONSE DE L.

CCCXXXVII

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, Lyon.

Mâcon, 28 février 1825.

Voici ta commission faite : les pots de 24 pouces de diamètre te coûteront 20 francs pièce, ceux de 26 pouces, 30 francs. Tu les aurasun mois après les avoir commandés. J'ai écrit, chez toi, à Montchalin. Fais-lui passer la lettre, s'il tarde tant soit peu à revenir.

J'ai fini ce diable d'*Harold*, mais les libraires ne veulent pas m'en donner un prix raisonnable, surtout comptant. J'ai envie de le faire imprimer moi-même : rends-moi le service de t'informer à Lyon si un homme est capable de m'imprimer cela très-bien, et combien il me prendrait par exemplaire, en fournissant tout, papier, etc., etc., et même la brochure. Si je trouvais un bon marché, je ferais imprimer à Lyon 6,000 exemplaires, et puis je les expédierais à Paris pour la vente.

Cela a 1,700 ou 1,800 vers, une préface en 6 pages de mon écriture, et une vingtaine de pages de notes. Rends-moi un compte exact et rigoureux de tout cela, et prompt, si tu peux. Informe-toi de plus si un libraire à Lyon m'achèterait mon manuscrit 9,000 francs comptant. Mais que cela n'ait pas l'air de venir de moi directement.

Adieu, rien de nouveau ici. Nous sommes tous assez malades, ma petite fille aussi, elle souffre des dents. Adieu encore, écris-moi. Je vois que tu vas mieux.

CCCXXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

1825.

Béni soit le ciel, mon cher ami, qui jette enfin sur toi un regard de bénédiction et de prospérité! car j'appelle un bel enfant une prospérité, quand on peut lui laisser un nom pur, des mœurs nobles, une belle existence et des germes de vertu et de religion propres à mûrir en leur temps. Si ce n'est pas un bien immense pour nous, c'en est un du moins pour l'avenir que la chaîne des êtres nobles, purs, sains, ne soit pas interrompue. Je désire maintenant ce que tu possèdes. L'obtiendrai-je? J'en doute.

Je suis de plus en plus malade : la fièvre me reprend à chaque instant avec des spasmes sur la poitrine ou l'estomac, tels que je suis obligé de me coucher entre des draps bien chauds et de me

couvrir de graine de lin très-souvent. O goutte, qui est-ce qui t'a inventée !

Quand tu me diras d'aller, j'irai te voir quelques instants, mais je pense que ces premiers moments de la couche sont inopportuns. A tes ordres là-dessus. Dis-moi seulement si tu pourras me loger dans une chambre à feu.

Adieu. J'attends ton mot de Bohain. Si par hasard il donnait 10,000 fr., j'irais le lui porter. Sinon, c'est fait à Paris pour environ 9,000 fr. Cela vaudra presque autant. J'en ai bien besoin. Je suis pauvre et gêné pour la première fois depuis mon mariage, mais sans me tourmenter cependant : le superflu seul en souffre. Je suis trop heureux du reste. Adieu encore. Ta joie en fait une générale ici. Mille compliments à ta femme. Qu'elle se conduise souvent de même!

LAMARTINE.

CCCXXXIX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 7 avril 1825.

Mon cher ami, ne m'écris plus ici. Je suis forcé de partir à l'improviste pour Paris : on m'envoie de si horribles échantillons de *Childe-Harold*, on y gâte tellement le style et la forme à l'œil et à l'oreille, qu'en bon père je ne puis résister à voler à son secours ! J'y resterai dix jours, et pas plus. Écris-moi chez madame de Vaux, rue Férou, n° 16, près la place Saint-Sulpice. C'est là que je vais débarquer, étant trop souffrant pour le bruit de notre quartier et l'abandon d'une auberge.

Comment va-t-on chez toi ? comment vas-tu toi-même ? Écris-moi un mot, et donne-moi tes ordres à Paris. Je vais vendre aussi un petit fragment intitulé le *Chant du Sacre ou la Veille des armes*. C'est mon poëme de Fontenoy. Mais je ne le fais ni pour gloire ni pour argent, par pure

conscience royaliste, et pour témoigner une juste reconnaissance à qui de droit. Je vends 1,000 francs de petits ajoutés à mes deux volumes. Je vends aussi 1,000 francs de prose sans nom.

Je verrai peu de monde, je ne veux pas m'en donner le temps et n'en ai pas envie. Nous partons décidément pour Aix le 1er juin. Venez-y donc, c'est un site divin. Voguons encore sur le lac!

Adieu. Jouis de ton bonheur que je partage en te l'enviant, pour ma femme surtout! Il paraîtrait que le printemps diminuera ma fièvre et l'emportera peut-être, mais je suis encore bien mal. J'ai fait mes Pâques ce matin sans t'oublier. Je vais faire mes préparatifs pour partir dans deux ou trois jours au plus tard. Ton ami *in æternum*.

LAMARTINE.

Fais donc prendre ma canne à épée chez cet homme faiseur de cravaches, hôtel de l'Europe, et envoie-la, comme un dessin, ici, à mon adresse, enveloppée de papier.

CCCXL

A monsieur de Genoude

Rue de l'Université, n° 10, à Paris.

9 avril 1825.

Mon cher ami,

Je vais à Paris après-demain, uniquement pour revoir ces maudites épreuves. Je n'ai que huit jours à y rester. Je vous ramènerai, j'espère. Prévenez M. Dondey-Dupré afin qu'à mon arrivée et en quatre séances je fasse imprimer cet *Harold* à ma fantaisie. Dites-lui de changer aux premières pages ce vers :

Ils ont forgé des jougs, même pour leur raison !

contre celui-ci :

Ils ont d'un code impie exilé la raison ;
Qu'ai-je dit ? ils ont fait un crime de ton nom !

Fait es rétablir:

La croix dans une main et dans l'autre la gloire.

J'avais cédé à tort.

Adieu, j'irai vous voir en arrivant. Je porte *le Sacre*. Gardez-moi les 1,000 francs pour mon arrivée tout prêts.

LAMARTINE.

P.-S. Tenez-vous prêt à repartir avec moi le 20 avril. Votre ânesse vous attendra : elle est choisie déjà et sera achetée dans quatre jours.

CCCXLI

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 29 avril 1825.

Mon cher ami, après mille tribulations, me voici de retour de ma course à Paris, et j'apprends par ma mère, en arrivant, que de ton côté tu as eu des craintes sur ton enfant, et Dieu veuille encore que ce ne soient que des craintes ! car je n'en sais rien, si ce n'est qu'il était fort malade il y a peu de jours. Dans cette cruelle incertitude, je ne puis te parler de rien, ni de visite ici, ni de visite chez toi, ni de politique, ni de vers ni de prose, ni de mes ennuis avec la race un peu judaïque des libraires. Je remets tout cela au moment où je saurai ton esprit libre de soucis plus sérieux. Ceci est seulement pour te dire : je suis là.

Comment es-tu du reste toi-même *personnellement?* Es-tu plus libre de fièvre que moi-même? Je n'en suis pas encore totalement défait, et je pense souvent à la mort d'une manière aussi nette et aussi claire qu'elle nous paraissait probléma-

tique et incertaine dans les premiers songes de notre *belle* jeunesse ! Je dis belle pour parler la langue de tous, car toi, tu sais si la nôtre fut belle en effet. Serions-nous par hasard condamnés à la regretter telle qu'elle fut ?

J'ai vu du monde à Paris, c'est-à-dire tout Paris, c'est-à-dire sept ou huit maisons qui le représentent. Je ne suis pas content de l'esprit d'acharnement contre tout pouvoir qui règne dans tous les partis. Cela ressemble aujourd'hui exactement à la Fronde : il n'y manquera même pas d'archevêques et de questions théologiques. Grand Dieu ! que les hommes vont vite et de travers quand on leur jette la bride sur les oreilles !

Mais adieu. Mon cœur est incertain sur toi. Cependant, quoi qu'il en soit, il n'y a pas motif de désespoir complet : vous êtes jeunes et ta femme très-bien constituée, tout se réparerait en ce genre. Dis-lui mille choses de ma part et écris-moi.

Ton ami *in vitam æternam*.

Ce mot d'ami me rappelle Vignet. Il est très-confortable : vingt ou vingt-cinq mille francs, hôtel, voitures et laquais, et dignité convenable. Son étoile était tardive, mais elle est bonne.

A propos, fais-moi sur-le-champ un plaisir : fais-moi acheter et embarquer, sans perdre un jour, une petite feuillette de bière excellente, à mon adresse à Mâcon, et fais-en partir une autre d'autant à l'adresse de M. le comte de Vignet, sénateur à Chambéry, Savoie. Envoie-moi note des deux, et tu recevras l'argent par la diligence suivante. Songe à la déconfiture d'un homme qui revient sans trouver une bouteille à boire chez lui.

Adieu.

P.-S. Vingt livres de gazon anglais, si tu peux avec.

CCCXLII

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 10 mai 1825.

Mon cher ami,

Je me réjouis avec toi, d'autant plus que ton long silence et la rumeur publique m'avaient plus inquiété. Encore ce gué de passé! Combien n'en passons-nous pas avant le gué suprême qui ne sera peut-être pas si gai! Tu vas donc te reposer à ce charmant Fontaine? Et moi, depuis deux jours seulement, j'essaie de me reposer à ce délicieux Saint-Point où tu ne te reconnaîtrais plus. Que Dieu a bien fait de donner une terre à un pauvre homme, et que ce plaisir de la propriété est une belle invention humaine et divine! C'est le hochet éternel de l'homme et des hommes : avec cela la vie passe. Et cependant nous ne sommes pas de la race qui en jouit le plus, ni toi ni moi : tu aimerais mieux une idée qu'une terre, une petite vérité qu'un beau château, et moi aussi.

Je te remercie de la bière, second besoin. Quant aux pots de fleurs, tu oublies que je les ai commandés en ton nom sur un modèle non encore exécuté, et qu'il nous faudra bien les prendre. J'irai demain m'en occuper à Mâcon.

Quant au *Sacre*, l'horreur des horreurs poétiques, ne m'en parle pas : tout le monde à Paris m'a crié haro ! mais *propria virtute me involvo*, ce qui veut dire : je m'enveloppe dans ma sottise. Cependant non, ce n'est point bêtise, ce n'est pas besoin d'argent : je l'ai fait consciencieusement pour montrer que, quoique avec quelques sentiments un peu libres, j'étais franchement du parti de nos rois. Le ciel m'en saura gré, et les hommes se moqueront de moi, et toute justice sera faite.

On m'a dit que *Harold* paraissait cette semaine. Ah ! je frémis aussi, mais pas tant. Les amateurs véritables ont été, à ce qu'il m'a paru, réellement contents. Dès que j'en aurai deux, tu penses bien que tu en auras un. Mais quand l'aurai-je ? Tu ne connais guère les libraires, si tu penses que ce sera le 1er.

J'ai vu Vignet. Il est à merveille sous tous rap-

ports : il avance, et nous sommes au moins stationnaires.

Adieu. Je ne puis te promettre une visite dont j'aurais plus besoin que toi : ma femme veut me garder et me soigner au moins un petit mois. Je prends le petit-lait, les bains, etc., pour couper ma fièvre qui paraît y céder un peu. Le 29 mai nous allons à Aix pour six semaines avec madame de Barol, etc., et nous nous verrons au retour.

Je suis bien mécontent de Paris. Les hommes font pitié; la raison n'est pas de ce monde; tout est absurde et fou ou méchant en politique. Oui, j'ai la croix d'honneur par un grand hasard, cela vaut l'Académie. On m'a sollicité, mais j'ai suivi tes ordres, je n'en veux plus. Adieu, écrivons-nous donc souvent et longuement, à présent que nous sommes plus libres.

Mille compliments à ta femme, etc.

ALPH.

CCCXLIII

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, à Lyon.

Mâcon, mai 1825.

J'ai reçu ta lettre et j'approuve bien ton idée de Luxeuil. J'aimerais mieux Aix qui ne te tuerait pas, au contraire; mais il faut suivre l'inspiration de son médecin. Pour mon compte j'ai Plombières ou Luxeuil (c'est la même source) en horreur : c'est là qu'on s'ennuie!!! cent points d'admiration.

Je te verrai, en passant à Lyon pour Aix, le 30 ou le 31 mai ou le 1er juin. Je t'enverrai les 97 francs après-demain en revenant à Mâcon. J'y suis par hasard, pour une forte maladie de ma mère, depuis trois jours, maladie qui nous tourmente beaucoup, fièvre inflammatoire bilieuse et catarrhale. Heureusement ce ne sera, j'espère, qu'une maladie grave, sans suites menaçantes, et il y a un peu de mieux ce matin. Demain je vais

voir ma femme à Saint-Point, je reviens après-demain.

Je t'ai dit en vérité pour quelle raison j'ai fait *le Sacre*. *Peccavi coram populo*, mais non pas dans ma conscience poétique. Au reste je suis à demi rassuré, car Baour-Lormian que je redoutais vient d'en faire un encore plus mauvais. Tu verras *Childe-Harold* ces jours-ci, à ce que l'on me mande, mais l'annonce de ce *Sacre* lui portera un coup mortel, je le crains. Enfin, enfin tout cela n'est que des vers !

Le reste ne va pas mieux : fichue santé, de tous côtés ennuis, tristesse, désappointement sur tout et de tout, excepté de ma femme qui est toujours une perfection accomplie. Écris-moi souvent. Je ferai de même.

Adieu.

Ton ami *in vitam æternam*.

LAMARTINE.

CCCXLIV

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps (Isère).

Aix, 6 juin 1825.

J'ai passé un demi-jour à Lyon. J'ai trouvé une lettre de toi m'attendant. Nous nous sommes habillés pour aller dîner chez toi, et puis tu étais parti, on ne sait point où. Nous sommes malheureux cette année en rencontres : tu vas au nord. et moi au midi.

Tu me parles d'*Harold*, je n'aurais pas pu te le donner : ces exécrables libraires ne me l'ont pas encore envoyé. C'est incroyable ! Son succès me paraît assez clair par les lettres que de toutes parts je reçois et par les attaques mêmes des journaux hostiles qui conviennent tous que, malgré ses défauts innombrables, c'est le meilleur morceau de poésie que j'aie fait, et peut-être de l'époque. Mais moi j'en suis dégoûté et ennuyé et mécontent ; je n'y vois plus ce que j'y voyais. L'homme ne peut

revoir sans dégoût les traces de sa propre imagination, du moins je suis ainsi fait. (6,000 exemplaires en deux jours !)

Quant au *Sacre*, tu sais sans doute qu'il se vend à 20,000, et peut-être ira-t-il à 30,000 exemplaires. Mon libraire me mande 5,000 dans une journée! Ils gagneront 50,000 fr. avec ce rogaton dont j'ai eu cent louis et la honte !

Sais-tu le tapage qu'il fait contre son auteur? Le duc d'Orléans est allé se plaindre au roi, *co' fiocchi*, des insultes que je lui adressais. Le roi a ordonné la suppression du passage. Les libraires, comme des coquins, l'ont refusée. J'ai été instruit trop tard, et je me suis empressé d'écrire d'arrêter, de changer, de tout faire pour contenter le roi. Le roi m'a fait écrire de Reims son mécontentement par M. Doudeauville. J'ai répondu de mon mieux. Les journaux libéraux ont écrit. J'ai répondu pour disculper seulement le roi que ces coquins avaient l'air d'accuser de mon fait très-isolé. Enfin tu triompheras à bon droit, une sanglante satire ne m'eût pas fait plus d'amis; mais, malgré cela, je ris, excepté de la peine du roi.

Me voilà ici, venant du lac. O lac, ô pays, ô

vignes festonnées, noyers, érables, prairies, délicieuses montagnes, neiges, ciel, lumière et ombre! Il y a de quoi s'exclamer jusqu'à la fin de la page. C'est toujours tout neuf, comme ce que Dieu a fait. Mais toi, je te plains : Plombières est du pittoresque pour les bourgeois de Paris.

Quand reviens-tu? Nous verrons-nous à notre retour? J'en ai besoin. Adieu.

Chez Perret, au café sur la place, à Aix.

CCCXLV

A monsieur de Genoude

Maître des requêtes, rue de l'Université, n. 10, à Paris.

Aix, 10 juillet 1825.

Mon cher ami, ne m'envoyez plus l'*Étoile* ici, mais à Mâcon, comme à l'ordinaire, car j'y reviens ; et surtout tâchez de trouver un moment pour y venir vous-même. Je ne vous ai pas écrit tous ces temps-ci pour ne pas vous surcharger, mais j'ai su toutes vos peines pour moi, et ma reconnaissance est sans bornes comme mon amitié. Maintenant tout est fini ; et de longtemps, de jamais peut-être, je ne mettrai vos inépuisables complaisances à l'épreuve. Je n'écrirai plus que pour la postérité la plus reculée, si j'écris encore, si je finis jamais mon poëme sans fin.

Comment allez-vous? Je lis tous les jours dans l'*Étoile* des réponses à cette question dans de fort bons articles politiques et financiers : le traducteur de Job commentant Barême ! Juste ciel, quel

siècle! Quand reprendrez-vous la plume et nous rendrez-vous Homère? Que fait madame Léontine? Est-elle à la campagne? Est-elle encore dans nos intérêts pour Saint-Point? Parlez-lui de nous, et priez-la de vous accompagner. Nous venons de passer deux mois délicieux sur les lacs et dans les montagnes. J'en ai joui avec une âme de seize ans, mais je n'ai pu y laisser ma fièvre tierce qui revient plus tierce que jamais : ce monde-ci est une épreuve de patience en tout point.

Envoyez-moi à Mâcon par le receveur général les 1,000 fr. de Canel et ce que vous aurez pu toucher jusqu'ici de ma pension. Je ne vous parle pas de vers. Je vois que *tout est tombé, tout tombe.* Mais je crois qu'*Harold* se relèvera dans l'esprit des vrais amateurs. Au reste peu m'importe à présent.

Sicelides musæ paulò majora.....

Adieu, mon cher. Combattez, triomphez, et venez vous reposer avec de vrais amis indépendants des changements de fortune et de ministres.

LAMARTINE.

CCCXLVI

A monsieur Rocher

Aix-les-Bains, 13 juillet 1825.

C'est une vraie joie pour moi toutes les fois que j'entends prononcer votre nom : aussi tout ce qui vient à ce titre sera reçu avec autant de plaisir que d'empressement. Ce nom me rappelle nos jours de Paris, nos longues promenades, nos conversations si pleines d'avenir, nos vers, nos enthousiasmes, La Roche-Guyon, etc., etc., etc., et pardessus tout un homme que j'ai aimé, admiré, que j'aimerai et admirerai toujours, un de ces caractères et de ces esprits d'or pur, qu'on retrouve si rarement sans alliage. Jugez si votre souvenir s'est effacé !

Le jeune homme que vous m'adressez vient de venir, mais vous et lui avez oublié de me dire son nom. Tout ce que j'en ai vu m'a beaucoup plu, et puisqu'il vous plaît il me suffit.

Je désirerais bien pouvoir aller par Grenoble.

Je ferai tout ce que je pourrai, mais je crains que des arrangements préalables pris par ma femme ne s'y opposent pour cette fois. Cependant je n'en veux perdre l'espoir qu'au dernier moment. Mais, si je ne le puis pas, qui pourrait vous empêcher vous-même, pendant vos vacances, de venir de chez madame votre sœur passer huit ou dix jours avec nous dans notre solitude de Saint-Point? Vous seriez reçu rustiquement, mais vous seriez sûr de nous faire un des plus vifs plaisirs que je puisse éprouver. Ce ne sont point de vaines paroles : pensez-y et venez.

Vous me parlez de vers, et je n'y pense plus qu'avec crainte et dégoût. Je ne les aime qu'en me reportant dans le passé, quand nous les rêvions ensemble. Ils sont devenus pour moi une ennuyeuse réalité. Mais vous, est-il possible que votre verve se soit tarie à volonté? Je ne le crois pas, et je m'en félicite. On me dit toujours : Corrigez, et je vous dis : Ne corrigez plus, mais faites. Vous avez un véritable talent, et j'ai vu de vous des morceaux trop enchanteurs pour renoncer à en voir encore et à ce que ce plaisir soit partagé tôt ou tard par les gens qui ont des oreilles.

Adieu, à revoir ou bientôt ou au mois de septembre. Je ne veux pas renoncer à mon idée. Faites mes compliments à un charmant jeune homme que je vous félicite d'avoir recruté et avec qui je crois que vous vous lierez avec plaisir ; c'est M. Dubois que j'ai connu à Paris, et que je reverrai, j'espère, en allant vous voir.

Votre ami de tous les temps,

AL. DE LAMARTINE.

Si je n'avais pas la fièvre tierce, je crois que je vous aurais écrit en vers, tant votre nom est poétique pour moi.

CCCXLVII

A monsieur le comte de Virieu

Château de Fontaine, près Lyon.

Saint-Point, 3 août 1825.

Oui, j'ai passé à Lyon dans l'idée d'aller jusqu'à Fontaine te voir quelques moments. Là on m'a dit : Il est en Suisse. Et comme le bruit coïncidait avec ce que tu m'avais mandé de ton passage à Aix, je l'ai cru, et, ne sachant où écrire, je n'ai pas écrit. J'étais comme une âme dans les limbes pendant ce peu de temps où je ne savais où te chercher. Je vois que le temps a beau passer sur notre amitié d'enfance, elle est toujours la même, peut-être même chez moi plus enracinée en vieillissant. Plus jeune il y a autre chose, plus tard il n'y a que cela : c'est le passé, le présent et l'avenir quand il n'y a plus d'amour dans l'urne à demi épuisée de notre vie. Mais voilà une phrase! Je m'arrête.

Nous irons à Florence. La santé et l'imagina-

tion encore très-séductible de ma femme ont mis le poids dans mes justes balances, et j'accepte avec regrets, car, hélas! que vais-je chercher? Il y a moins d'aisance qu'où je suis, moins de solitude, moins de loisir, moins d'ombrages, moins de vieilles habitudes, moins de tout ce qui maintenant compose ce qu'on appelle un bonheur enviable!!! trois points, sont-ils d'admiration?

Cependant je vais poursuivre le sentier tracé par la seule Providence, car, sur mon honneur, je n'y songeais plus moi-même. Si, comme tu me le dis et comme je le pressentais, tu prends le bon parti d'y venir toi-même, je conviens que je ne prévois pas dans ma vie de temps plus heureux; mais seul, c'est un exil auquel je me soumets avec répugnance.

Intérêt d'affection à part, et si même j'allais au Nord, je te dirais sincèrement encore : *Vende omnia quæ habes*, et va deux hivers à Pise et deux étés à Florence! il paraît que c'est décidément le ciel des miracles, quoique moins doux à la peau que Naples et Nice. Pour qui diable te gênerais-tu? Emprunte vingt-cinq mille francs, c'est tout ce qu'il te faudra de plus pour y être avec les dou-

ceurs de la vie, un jardin et un cheval à monter. D'ailleurs n'en mène pas, si tu veux : je t'offre les miens que je mène ; je n'aurai rien à faire qu'à te suivre dans les cassines des environs, et mon âme est si triste depuis deux ans que je donnerais la moitié de mon existence pour que tu y vinsses.

Je t'attends ici tous les jours. Seulement, si tu tardes trop, c'est-à-dire passé le 15 août au plus tard, je serai parti pour Paris où Prévôt me mande d'aller. Mon départ pour l'Italie est ensuite fixé au 15 septembre.

Je viens de passer quinze jours dans de grands embarras pécuniaires : je m'étais désargenté par des remboursements et des travaux. J'ai vendu toute espèce d'inutilités pour me remonter, et bref j'espère à mon retour de Paris être assez lesté pour m'aventurer à cette grande entreprise : j'emmène femme, belle-mère, enfant, domestiques et chevaux.

Adieu. Tu trouveras chez la femme qui reçoit nos lettres, madame Jeannoir, au bout de la rue de la Barre, un billet de moi te disant si je suis parti. S'il n'y a rien, viens ici. Nous vous recevrons mal, mais de notre mieux.

LAMARTINE.

CCCXLVIII

A madame de Genoude

10, rue de l'Université, à Paris.

Mâcon, 18 août 1825.

Madame,

J'ai reçu avec autant de plaisir que de reconnaissance la preuve de souvenir que vous avez bien voulu me donner en votre nom et au nom d'Eugène. Je suis accoutumé à son silence et je ne l'en accuse pas. Je ne comprends pas même comment, dans le tumulte de ses pensées, il reste dans sa mémoire une place pour ses amis : apparemment que son cœur est calme pendant que sa tête est si agitée. Au reste je vais le voir ces jours-ci : je compte être à Paris vers le 20 de ce mois-ci, et ma première visite sera pour vous. La conversion des rentes étant terminée, il aura plus de temps à donner à nos anciennes causeries. Je n'aurai malheureusement moi-même que bien peu

d'instants à passer près de vous : je dois partir pour Florence au commencement de septembre. Ce serait bien le cas d'accomplir vos projets de voyage en Italie. nous serions vos hôtes et vos guides.

Nous quittons notre solitude de Saint-Point avec regrets, et, si ce n'était l'espérance que la santé de ma femme éprouvera d'heureux effets d'une résidence plus tempérée. nous ne la quitterions pas du tout. Nous venons d'y recevoir nombreuse compagnie, M. et madame Hugo. Charles Nodier, sa femme, sa fille. et un peintre qu'ils ont avec eux et quelques Anglais. Nous sommes désolés que vous n'ayez pas pu trouver, Eugène et vous, une quinzaine à nous donner depuis deux ans : vous y auriez laissé pour nous des souvenirs bien plus chers encore.

Seriez-vous assez bonne pour dire à Eugène que, pendant mes dix jours à Paris, je désirerais voir le roi, et comment faut-il que je m'y prenne?

Adieu, Madame, je vous écris seulement deux mots, espérant vous en dire bientôt beaucoup d'autres. Madame de Lamartine vous prie de re-

cevoir ses affectueux souvenirs, et moi, Madame, les sentiments respectueux et tendres avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et obéissant serviteur,

ALPH. DE LAMARTINE.

CCCXLIX

A la marquise de Raigecourt

Saint-Point, 29 août 1825.

Il est trop vrai que j'ai été à Paris, Madame, sans vous y trouver; et Paris est un désert pour moi quand votre maison n'y est pas. Je vais donc partir pour mes deux ans d'exil sans vous avoir fait mes tristes adieux; mais ce ne sera pas sans regrets. Ceux que je sens sont adoucis du moins par la pensée que je vous laisse dans l'état le plus heureux où l'on puisse laisser une mère, occupée du mariage de son fils chéri. Tout ce que j'en ai appris m'a charmé; il n'y a qu'un article qui m'inquiète, celui de la beauté. Il est bien indifférent pour des maris de trente ans comme nous qui apprécient davantage des qualités plus solides; mais à vingt ans, comme Raoul, il est dangereux d'avoir des comparaisons à faire. J'espère au reste que vous faites déjà les honneurs

de votre belle-fille, et qu'elle sera, par sa figure même, digne de son mari.

Ce que vous nous mandez des tribulations nouvelles de madame de Beufvier nous afflige beaucoup, mais j'espère que le ciel se laissera vaincre par sa menace d'opéra-comique. Au fait, s'il nous prive d'un sens, il faut jouir deux fois d'un autre.

Me voici pour huit jours à Saint-Point, occupé à régler mes affaires et à faire mes préparatifs de départ. Nous partirons vers le 10 septembre. J'emmène tout mon monde. Je tâcherai que ma femme passe son hiver à Pise, et moi je tiendrai tête à Florence au marquis de la Maisonfort. Marianne est toujours, toujours souffrante de manière à m'inquiéter pour l'avenir. Je n'espère rien que d'un climat meilleur. Pour moi, je ne serais pas mal si ma fièvre, qui a bientôt onze mois, cessait enfin ; mais elle s'adoucit quelquefois sans céder jamais entièrement. J'en ai encore pour un an. Je la prends en patience, mais je n'y fais rien.

Aymon s'est heureusement décidé à nous accompagner à Florence. Je crois que ce sera son salut, car il dépérit à Lyon dans nos climats sombres et humides.

Adieu, Madame. Je prierai le ministre de m'envoyer en courrier à Paris dans un an pour vous dire combien je vous suis tendrement attaché. Je ferai volontiers les deux cents lieues pour ce seul message. Mille respects à madame de Beufvier. Compliments à Raoul et amitiés à M. de Sade.

ALPHONSE.

CCCL

A monsieur de Genoude

7 septembre 1825.

Je pars dans deux ou trois jours. Recevez donc mes adieux, trop longs adieux en vérité. Quand nous reverrons-nous? Où nous reverrons-nous? Ma femme est extrêmement souffrante, la vôtre aussi, j'ai une fièvre inextricable : qui sait ce que tout cela nous amènera! Je n'ose envisager un avenir même aussi supportable que ce passé plein de vicissitudes que nous avons vu s'écouler derrière nous ensemble.

Dérobez de temps en temps un article à l'*Étoile* pour m'écrire un mot à Florence. Vous n'avez pas de meilleurs amis que nous.

Madame Léontine est-elle contente de la calèche? Je suis enchanté de l'excellence de la mienne, mais fâché de l'avoir achetée et d'avoir embarqué tous mes chevaux, car en vérité je crains que le fardeau ne soit trop lourd.

Remettez ceci d'une manière sûre à notre ami Prévôt. Cela presse, et je ne veux pas le lui adresser au ministère, craignant qu'il n'y soit plus et qu'elle ne soit lue par un successeur.

Addio, caro. Soignez votre femme et vous-même. Prospérez, et soutenez l'éclat d'une *Étoile* dont les rayons seront de l'or en barre, et surtout aimez-nous : cela vaut mieux que la faveur et la fortune.

LAMARTINE.

CCCLI

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, 4, à Lyon.

Firenze, 5 octobre 1825.

Mon cher ami, nous y voici, et nous t'attendons, non sans une vive impatience. Le voyage, quoique plus compliqué pour onze personnes et cinq chevaux que pour trois, s'est heureusement passé. La route de Gênes est belle, mais un peu longuette, quoi que les cartes et les Toscans en disent, plus un peu effrayante en poste avec des voitures à six chevaux chargés, plus un peu chère par les chevaux de renfort perpétuels. Mais, si tu vas avec tes chevaux, tu peux la prendre, tu verras un de ces pays qu'on ne voit que dans les rêves ou sur les paysages chinois. C'est du beau, mais du beau cru et sans l'harmonie des côtes napolitaines. Arrivé à Sarzana, tu retrouveras la Toscane plus riante et plus riche que jamais. Une

promenade de jardin t'amènera à Florence par Lucques et Pistoie.

J'y suis depuis trois jours, dans ce Florence : c'est bien l'Athènes du moyen âge; elle m'étonne et me charme plus que la première ou la cinquième fois.

J'ai trouvé un logement un peu vieux, un peu sale, mais à souhait pour moi : belles écuries, immenses remises, cour, jardins et terrasses, vignes et cyprès tout à l'entour, et la vue et l'air bornés seulement par les collines du midi, la villa d'Albizzi et celle de notre ami Machiavel, près de la porte romaine, et n'ayant que dix pas de pavé pour galoper dans les avenues du *Poggio imperiale*, etc. Or, au second étage de la *suddetta casa*, il y a appartement pareil, moins la remise et les écuries qu'on trouve aussi à la porte. Le veux-tu, et pour combien de temps et d'argent? et m'autorises-tu à le louer fort et ferme? Vue délicieuse, tapis et cheminées partout, du bruit comme à Pupetières. Je ne ferai rien sans un ordre formel de toi; et je tâche, en attendant, d'en dégoûter les Anglais qui commencent à pleuvoir ici.

Je loue ma demi-maison cent louis par an, c'est

bien honnête. Tu aurais, je pense, ton second pour deux cents, deux cent cinquante, au plus trois cents francs par mois, et deux mille francs par an. Les chevaux, en faisant, comme je fais, provision d'avance, ne nous passeront guère 20 à 22 sols par jour de nourriture. Vois donc. Mais le voyage est cher, je suis ruiné, le mien a outre-passé d'un tiers, et l'établissement m'achève. Une fois établi, c'est très-raisonnable.

Adieu donc. J'ai la fièvre tout comme ailleurs, mais l'air est chaud. Bonsoir, et mille amitiés à ta femme.

L.

P.-S. Tu auras le second meublé pour 24 sequins de 12 fr. par mois. On attendra quinze jours avant de louer à un autre.

CCCLII

A la marquise de Raigecourt

Florence, 5 novembre 1825.

Si j'ai jamais, Madame, désiré faire un épithalame, c'est à coup sûr celui de Raoul! Je vois dans le journal de ce matin que le roi a enfin signé le mariage. Quel beau jour, quel grand jour, pour une mère comme vous, que celui où son fils unique décide du destin de sa vie! car le destin de la vie entière, c'est vraiment le mariage, vous le savez trop de toutes les manières. Soyez sûre aussi que nos vœux et nos cœurs sont bien unis aux vôtres dans ce moment critique, et que nous ressentons de loin tout ce que vous avez dû et devez encore sentir. Dites-le, je vous prie, à notre cher Raoul et même à sa femme. J'espère que vous la préviendrez en notre faveur, et que nous trouverons un jour son cœur tout préparé pour une bonne et vieille amitié de famille telle qu'est la nôtre.

Je dis un jour, mais j'ignore quand viendra ce

jour : me voici relancé dans la carrière diplomatique ; j'y fais de mon mieux, je m'en occupe exclusivement, mais je rougis cependant un peu de n'être pas même jugé digne d'être premier secrétaire d'ambassade à mon âge et après mon noviciat déjà long. Du reste je suis bien ici, à peu d'inconvénients près, mais où n'y en a-t-il pas ? Je voudrais seulement, au bout d'un temps moral raisonnable, passer premier secrétaire à Turin.

Que va faire Raoul après l'amour? Va-t-il rester dans le militaire? A votre place, je le ferais voyager pendant deux ans, cela finirait l'homme, et une charmante compagne rendrait l'exil plus doux et le voyage moins dangereux.

J'attends ici Aymon et sa femme d'un moment à l'autre. Nous y avons les Sainte-Aulaire, les Castellane, les Valence, la princesse Aldobrandini ; c'est un cercle de Paris sous un plus beau ciel. Ma femme goûte beaucoup et est très-goûtée par la princesse. La cour, très-aimable aussi, nous comble de bontés.

Donnez-moi des nouvelles de toutes vos fêtes de famille. Que n'y étais-je! Parlez de moi à madame de Beufvier, nous parlons si souvent d'elle. Mille

respects à M. de Raigecourt et à mesdames ses sœurs. Mille amitiés à Raoul, et à M. de Sade s'il est là.

Adieu, Madame, songez quelquefois que derrière les Alpes et ces Apennins il y a un cœur qui vous sera à jamais dévoué.

AL. DE LAMARTINE.

CCCLIII

A monsieur le comte de Virieu

A son passage à Turin.

Florence, 8 novembre 1825.

Je reçois ta lettre, mon cher ami, j'y vois avec chagrin ta rechute et le retard qu'elle occasionne. Nous sommes bien mal aussi : ma femme plus souffrante que jamais, et moi très-fiévreux et pétri de souffrances physiques et morales. Ainsi Dieu veut !

Ton appartement est loué. Il y a des cheminées suffisantes, le bois, à bon marché, est excellent. On trouve des poêles : tu auras assez chaud et même trop. Dès qu'on a un peu de feu on ne peut plus y tenir.

Je viens de perdre mon cheval chéri ; il est mort cette nuit de la gourme. C'était un bijou que je ne remplacerai jamais. Amène-moi donc le cheval de mademoiselle de Fargues. Je le paierai ce qu'elle voudra : il n'y a rien ici. Si à

Turin tu trouvais un joli cheval sarde bon pour femme, prends et amène.

Adieu. J'ai beaucoup à te dire. Tout ceci n'est pas rose, mais tout le serait si tu étais ici et que nos maux, nos triples maux, nous laissassent un peu de relâche.

Ton ami,

L.

CCCLIV

A monsieur le comte de Virieu

1825.

Soyez les bienvenus! Je commençais à m'inquiéter, vous sachant partis de Turin, par madame de Barol, depuis vingt-cinq jours, et n'ayant nulle nouvelle de vous. Je vois avec plaisir que tu te portes mieux et tous les autres bien.

Ce soir, à huit heures, nous passerons chez vous. Si vous êtes couchés, tant pis! Sinon, nous vous dirons un premier bonjour. Demain matin je serai chez toi à neuf heures et demie, dix heures.

Adieu et bonjour. Je t'ai acheté du bois ce matin à tous risques, et demain je t'aiderai pour le reste. Ton logement est prêt.

L.

ANNÉE 1826

ANNEE 1826

CCCLV

Au colonel Pepe

Florence.

Florence, 16 février 1826.

Monsieur le colonel,

Aussitôt après avoir reçu votre lettre, je me suis adressé à une personne marquante de ce pays, et que je savais être de votre connaissance, pour lui demander que notre entrevue eût lieu dans sa maison. Mais la chose n'a pu s'arranger par des considérations étrangères à lui et à d'autres. En conséquence, monsieur le colonel, je vous prie de m'indiquer vous-même une maison où je puisse aller vous rencontrer demain, à l'heure qui vous sera convenable, accompagné de M. le comte de Virieu, un de mes amis intimes.

Si vous ne trouvez pas vous-même cette facilité, ayez la bonté de me le faire dire demain sur

les huit heures. Je vous indiquerai alors moi-même une heure de la journée, chez une personne qu'il est inutile de nommer à présent, mais qui n'est ni Français ni Italien.

Au reste, monsieur le colonel, j'ai assez de confiance en votre honneur et dans la parfaite délicatesse de vos procédés pour qu'une rencontre chez vous-même eût été tout aussi satisfaisante pour moi.

Agréez, monsieur le colonel, mes sentiments de considération distinguée.

AL. DE LAMARTINE.

CCCLVI

Au colonel Pepe

Florence.

Florence, 18 février 1826.

Colonel,

Je réponds à ce que vous m'avez dit, et je crains un départ ou une surveillance bien contraire à ma délicatesse. Je vous assure que mon pied me laisse en état de marcher. Si vous le vouliez, et je vous en aurais une sincère reconnaissance, l'affaire en question aurait lieu demain, avant l'heure de la police, à huit ou neuf. Ne me refusez pas.

J'attends votre réponse ou ce soir par le porteur, ou demain à sept heures du matin. J'ai mon témoin tout prêt. Vous feriez avertir le vôtre de très-bonne heure, et tout serait terminé avant votre interrogatoire. Ce serait mieux pour vous et mieux pour moi.

Ne voyez en ceci aucun empressement hostile,

mais une crainte bien naturelle de fâcheuses interprétations pour moi et de désagrément que je voudrais vous éviter à tout prix.

Agréez tous mes sentiments d'estime et de considération,

AL. DE LAMARTINE.

CCCLVII

A monsieur de Genoude

Florence, 18 février 1826.

Mon cher ami,

Voici l'extrait de vie. Je vous l'envoie en hâte pour toucher ce qui reste à toucher et le remettre à M. Durant. Je vis encore, mais je pourrai bien être à demi mort dans quelques jours, car j'ai plusieurs affaires fort délicates sur les bras. Dieu veuille que je m'en tire avec honneur et avec mes os! C'est trop long à vous raconter, et silence absolu sur ceci.

Dites au duc Mathieu que je m'en rapporte à lui pour ce qu'il y a à faire ou non relativement à l'Académie. J'accepterai, pourvu que cela ne me prive pas de mon état actuel qui me convient, malgré ses rigueurs. On m'en veut parce que je suis d'un parti qu'on exècre, et on me reproche des choses qu'on applaudit dans les au-

tres. Tout ceci fait allusion au morceau de *Childe-Harold :* Italie, etc., etc.

Je suis chez moi avec un coup de pied de cheval qui m'a écrasé un pied et fait sauter les ongles. J'espère dans peu de jours remettre un soulier. Au milieu de tout ce tumulte j'ai des gens qui me servent peu, mais des amis qui ne m'abandonnent pas, et mon âme est calme et résignée. Je m'en rapporte à la Providence : vous savez que je suis fataliste en ce point.

J'ai mille remercîments à faire à madame Léontine de sa bonne lettre : dites-le-lui. Plus en repos, je lui écrirai. Qui sait même si je ne serai pas...

21 février.

Ceci sera d'une autre main, car je n'ai plus l'usage de la mienne. Ce que je prévoyais a eu lieu, mais, quoique blessé d'un coup d'épée au bras, l'issue de tout ceci est moins fâcheuse que je ne le craignais. Je me hâte de vous le faire écrire pour vous rassurer sur les bruits plus alarmants qui pourraient courir, et en même temps afin que vous préveniez dans les journaux

royalistes toutes les altérations dangereuses d'un simple fait que voici en peu de mots :

Un duel a eu lieu à Florence entre M. A. de L., secrétaire de la légation de France en Toscane, et M. le colonel G. P., par suite de quelques interprétations qui avaient été données à un passage relatif à l'Italie, contenu dans l'un des ouvrages de M. de L. Ce dernier a reçu un coup d'épée au bras, et l'affaire s'est terminée d'une manière digne de la loyauté et des sentiments d'honneur des deux adversaires.

M. G. P. est le colonel Gabriel Pepe, membre du ci-devant parlement napolitain, exilé à Florence, et qui s'est conduit très-bravement et très-loyalement. Ne souffrez aucune injure ni contre ses opinions ni sur sa conduite, dans les journaux à votre discrétion : vous gâteriez mes affaires qui tournent bien.

Mes témoins étaient M. de Villamilla, Américain-Espagnol, et M. le comte de Virieu.

Post-scriptum de madame de Lamartine :

Alphonse me recommande de vous dire de ne rien laisser changer aux expressions et de ne per-

mettre aucun commentaire au petit récit que vient d'insérer dans cette lettre M. de Virieu. Chargez-vous des journaux royalistes. M. A. Delaborde, qui est ici, se charge d'empêcher les journaux libéraux.

CCCLVIII

A monsieur le duc de Montmorency

Florence, 23 février 1826.

Monsieur le duc,

Il y a plusieurs jours que je me proposais d'avoir l'honneur de vous écrire, et j'avais pour cela deux ou trois motifs différents. Quelques circonstances graves, et dont vous allez être instruit, m'en ont empêché jusqu'ici et m'obligent aujourd'hui de me servir d'une main étrangère.

Mon premier objet était de vous faire mon compliment sur les augustes fonctions que le cri de la France et l'estime du roi venaient de vous confier, mais c'est plutôt un compliment à faire à la postérité. Le ciel, qui paraît vouloir compenser les malheurs de la France et de sa royale famille, en faisant retrouver les vertus d'un Fénélon dans l'âme d'un Montmorency, prépare, n'en doutons pas, à son auguste élève des destinées plus ac-

complies qu'au duc de Bourgogne. A ce sujet je voulais rappeler à votre bienveillance le nom et les précieuses qualités d'un homme qui vous est déjà connu, c'est M. de Jussieu : une place dans l'éducation du Prince serait le comble de ses désirs et ferait sa fortune et sa gloire. Notre ami Genoude, qui peut-être y sera employé lui-même, vous parlerait plus au long de l'aptitude de M. de Jussieu à un emploi de cette nature.

Mon second thème était l'Académie. Je viens de lire votre superbe discours : il surpasse tout ce que j'attendais, et j'attendais tout de la grâce de votre esprit et de l'onction de votre âme dans une pareille occasion. Il augmente mon envie d'être compté au nombre de vos collègues, si l'occasion est favorable. Daignez donc me présenter, et porter quelques paroles en ma faveur. J'avoue d'avance tout ce que vous direz pour moi : mes intérêts et ma délicatesse sont entre bonnes mains. Ce discours sublime doit, à mon avis, avoir doublé votre crédit parmi les juges des convenances et des talents.

Il faut maintenant que je vous parle de moi, de peur que vous n'appreniez par des bruits pu-

blics un événement qui pourrait alarmer votre amitié et dont à tous les titres vous devez être le premier instruit. J'avais été accueilli dans ce pays-ci par la cour et par le public avec la plus flatteuse distinction. On ne connaissait pas alors ou l'on feignait de ne pas connaître un passage du poëme de *Childe-Harold* sur l'Italie. Depuis quelque temps on avait exhumé ces vers, et l'opinion italienne, d'abord un peu sourde, avait fini par se monter à un très-haut point d'exaltation contre moi. J'ignore si quelque jalousie de cour n'avait pas favorisé l'explosion de ces sentiments hostiles. Quoi qu'il en soit, ma position devenait pénible et des représailles de nation à nation semblaient rendre un éclat inévitable. En effet, pendant que, retenu dans mon lit par un coup de pied de cheval qui m'avait écrasé le pied, je pensais aux moyens d'amortir cette animosité naissante, une brochure italienne parut. Le colonel Gabriel Pepe, Napolitain exilé ici, et qui en était l'auteur, y lançait une phrase extrêmement offensante pour mon talent et pouvant même s'interpréter contre ma personne. Des esprits mal disposés l'interprétaient dans un sens qu'aucun

homme d'honneur, placé dans une position publique, ne pouvait supporter.

Informé de ce fait, j'écrivis au colonel dans les termes les plus mesurés pour lui demander à lui-même une explication favorable. Il crut de son devoir de la refuser. Je répliquai. Une entrevue s'ensuivit : nous convînmes de vider la querelle de la seule manière que l'honneur de l'un et de l'autre nous laissait. Mais le colonel ayant refusé obstinément de se battre avant que j'eusse le libre usage de tous mes membres, l'affaire fut remise à huitaine. Mais, deux jours après, ayant été informé que le gouvernement et la police avaient quelques soupçons et se proposaient de prendre des mesures qu'on n'aurait pas manqué de m'attribuer, je crus devoir les prévenir. Je me transportai donc dimanche dernier de très-grand matin avec des armes et mon témoin chez le colonel. Nous échappâmes par la vitesse des chevaux aux agents de police qui nous surveillaient l'un et l'autre, et nous nous rendîmes à une lieue de Florence où l'affaire eut lieu. Elle dura quelques minutes, et je reçus un coup d'épée dans le bras. Après quoi le colonel me fit toutes les satisfac-

tions exigibles. Les témoins étaient M. le comte de Virieu pour moi, et le comte Villamilla pour le colonel.

Je vous prie d'être bien convaincu que je n'ai fait, pendant le combat comme auparavant, que ce que l'honneur, public et particulier, demandait de moi, et que, si j'ai cru pouvoir exposer ma vie, je n'ai jamais pensé que celle de mon adversaire m'appartînt.

Cette affaire qui a eu beaucoup d'éclat, et qui a été parfaitement jugée, a déjà ramené l'opinion italienne plus qu'à de la justice à mon égard ; et elle semble très-disposée à regarder comme racheté par ma conduite personnelle ce qui l'avait blessée dans mes écrits. J'ai eu l'extrême bonheur de tomber sur un adversaire dont la bravoure, la loyauté et la délicatesse ne laissent rien à désirer aux Italiens dont il était en quelque sorte le champion. Ce qui a beaucoup contribué à ce bon effet, c'est la conduite du ministre de France, qui a été parfaite pour moi dans ces derniers moments. Il a obtenu du gouvernement que le colonel qui était déjà aux arrêts fût rendu à la liberté, et que cette affaire n'eût aucune suite à son égard. Le

grand-duc lui-même, malgré l'extrême sévérité des lois toscanes sur ce point, a paru très-satisfait ; et tout prend une tournure complétement favorable à mes désirs de poursuivre la carrière diplomatique dans le Midi. Je n'ai eu qu'à me louer de toutes les légations.

Pardon, Monsieur le duc, pour ce long article de journal. J'aurais été très-affligé que vous l'eussiez lu d'une autre main que la mienne. Vous savez depuis longtemps quel droit je me plais à vous reconnaître sur ma conduite, mes opinions et mes écrits.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monsieur le duc,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Ma blessure va beaucoup mieux. La fièvre a cessé. — M. de Virieu m'a demandé d'insérer un mot de lui dans ma lettre, mais, comme il est absent et que le courrier part, je me borne à vous offrir pour lui ses respectueux sentiments.

CCCLIX

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes, hôtel de la Princesse de Talmont, 75 rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, Paris.

Florence, 1826.

Mon cher Genoude,

Je vous écris moi-même aujourd'hui pour vous recommander, quand les journaux parleraient de mon affaire ici, de ne pas permettre un seul mot de réflexion politique sur tout cela, et aucune insinuation contre le colonel Pepe, mon adversaire. Il le mérite dans sa position d'exilé politique, que cela pourrait empirer, et il le mérite personnellement, car il est fort honnête homme du reste et fort brave. Voici donc, le cas arrivant, ce que je désirerais que vous missiez dans votre *Étoile* et fissiez insérer dans les journaux où vous avez la parole, en y changeant seulement ce que les allégations précédentes nécessiteraient. Gardez-le pour en faire usage, s'il y a lieu, sans attendre d'ici que

je vous écrive. Vous me rendrez un éminent service pour ma carrière en Italie et pour les circonstances particulières où je suis ici placé.

Adieu. Voilà tout. Vous voyez que je commence à pouvoir me servir de mon bras. Mille amitiés. J'ai donné mon mot à Vignet pour l'Académie, comme à vous. Si la majorité est sûre et belle, oui; sinon, non.

Votre ami,

LAMARTINE.

CCCLX

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques, à Paris.

Florence, 17 mars 1826.

Mon cher Marcellus, je fais mes compliments à Votre *Excellence*, compliments sincères et mérités. Je vous remercie aussi de votre souvenir particulier et si aimable dans cette circonstance et des démarches d'ami que vous avez faites, même avant que je pusse vous en prier. Ce n'est ni la première fois, ni, j'espère, la dernière. Je vous reconnais là. Comme vous le dites, nous causerons ici plus à notre aise quand vous y passerez. Mon bras guérit rapidement, et les fureurs sont calmées. Je désire que la bienveillance succède, car vous devez penser qu'avec mon caractère très-pacifique, et mille autres considérations encore, il faut que je sois au pied du mur pour me permettre ces malheureuses affaires. — Mais j'y étais.

Je désire certainement tenir bon dans ce déli-

cieux climat, dans cette ville vraiment attachante; mais cependant, comme il faut marcher à mon âge, je la quitterais volontiers, quand l'occasion s'en présentera d'elle-même, pour être enfin premier secrétaire à Turin, à Madrid, à Naples. Voilà, mon cher ami, ce que vous me ferez plaisir d'insinuer à M. de Damas, si l'occasion s'en présente. Mon rêve c'est Turin, à cause du voisinage.

Venons à vous. Vous trouverez ici, précisément à cette époque, des chevaux du prince Borghèse à vendre en quantité; ainsi, si vous êtes effrayé de la route pour les vôtres, n'en amenez pas. Il y en a dans ce moment une bonne paire au marquis de Lucchesini, tout acclimatés; les voulez-vous? Je vous les retiendrais ou vous les achèterais, ce serait le plus sûr. Quant au piano, il n'y en a que du très-médiocre, et encore est-il rare; mais les ports sont chers. Il y a à Livourne un dépôt de ces instruments, mais je ne sais ce qu'ils sont et si madame de Marcellus s'en contenterait. Des voitures, il y en a aussi, mais médiocres et à un haut prix. Il faut en amener de Paris. Vous trouverez toujours à vous en défaire avec avantage. Tout ce qui vient de France est sans prix.

Du reste la vie est à rien à Lucques et aux environs. Vous vous réfugierez à la campagne qui est ravissante; la ville même est plate, laide et triste, mais rien de beau comme les *villa* tout autour. M. de la Maisonfort a la plus belle de toutes. Il vous recevra bien, quoique vous lui enleviez un des fleurons de son empire. Il comprend très-bien que c'est un pas difficile qu'il fallait vous faire faire, mais cela ne le fait pas reculer d'un pouce lui-même. Je serais bien aise de vous voir de toute manière avant votre installation à Lucques. Je ferai sonder le terrain : il est mobile. Il est essentiel pour vous et pour madame de Marcellus surtout que vous le jugiez d'avance.

Adieu, mon cher et aimable voisin. Comptez de près ou de loin sur un ami en moi. Parlez de moi à M. votre père, et présentez mes respects à madame de Marcellus.

AL. DE LAMARTINE.

CCCLXI

A monsieur Aimé Martin

Paris.

Florence, 26 mars 1826.

Je vous remercie de vos gronderies et de vos reproches. Je songeais depuis quelques jours à vous écrire, mais j'hésitais: on est timide quand on vit loin des gens. On craint l'oubli, et on finit par le mériter à force de le craindre. Ne me punissez pas ainsi, car je suis loin de vous oublier vous-même.

Vous me disiez bien que j'aurais quelque mauvaise affaire en Italie, vous aviez raison. Cependant, grâce à Dieu, celle-ci n'a pas de suites fâcheuses pour moi. Mon bras a été guéri en moins de quinze jours. Je m'attendais à pis encore, car, eussé-je été aussi terrible que vous l'épée à la main, j'étais résolu de ne pas tuer moi-même. Ces détails seraient trop longs et trop compliqués à vous donner aujourd'hui; mais vous pouvez être

convaincu que je ne me suis pas aventuré légèrement, et que, si je me suis exposé à une chance si forte et si douteuse, c'est que ma position privée et publique ne me laissait malheureusement pas le choix. Mais rendez justice aussi au colonel Pepe, il s'est conduit avec autant de loyauté, de mesure que de bravoure. Nous nous estimons mieux tous les deux, et nous sommes maintenant en très-bonne harmonie.

J'écris peu pour la postérité et beaucoup pour la poste. Je fais rarement des vers sous ce beau ciel inspirateur, mais je dis toujours comme l'abbé Arnault :

> Je ferai, j'ai dessein de faire;
> J'aurais fait, si j'avais voulu.

Mon cher ministre, que vous connaissez, est un homme qui aime trop que je sois à mon poste dès dix heures du matin; et, comme après déjeuner je n'ai jamais écrit un vers, la plupart de mes matinées s'écoulent sans profit pour moi. Au printemps il s'en va à Lucques, alors je serai plus libre, et je vous enverrai quelques fragments poétiques.

Mais vous, dans votre studieux asile, au milieu de vos livres, que faites-vous? Quand nous ferez-vous jouir de quelque œuvre large et complète? Nous en avons bien besoin, le temps devient pauvre et stérile.

Adieu, présentez mes hommages respectueux à madame Aimé Martin, et pensez quelquefois à nous. Si vous voulez que je revienne à Paris avec plaisir, ménagez-moi votre amitié pour mon retour, si jamais je reviens. J'espère bien un jour finir par là; mais ce jour ne paraît pas se rapprocher.

Votre ami,

A. DE LAMARTINE.

CCCLXII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 6 avril 1826.

Ma chère mère, j'espère que la course à Saint-Point et le beau temps, joint aux bonnes nouvelles que vous recevez de nous, vous ont remise tout à fait de la secousse morale que vous avaient donnée nos ennuis d'ici. Ils sont, grâce à Dieu, bien dissipés, et nous menons notre vie paisible ordinaire.

Les Virieu nous ont quittés, il y a huit jours, et ils ont, je crois, très-mal fait : ils voyagent par de vilains temps sur les Alpes et les Apennins couverts de neige, tandis qu'ils seraient restés avec leurs meilleurs amis dans une vallée brillante et tiède où l'air est toujours délicieux. Enfin il a fallu les laisser faire à leur fantaisie, mais, dans leur état de santé, elle me paraît bien peu sage. C'est une perte bien sensible pour moi que Vi-

rieu. Il ne nous reste plus que madame la comtesse de Bombelles, femme de l'ambassadeur d'Autriche, et la princesse Aldobrandini, avec qui nous ayons des relations suivies et douces et sûres d'intimité. Hors de là, il n'y a rien que des figures de tapisserie dans des salons fort brillants ; mais avec les gens du pays toute société est impossible pour tout le monde. La princesse part dans peu de temps, ce qui nous désolera. Nous avons ces jours-ci madame de Sainte-Aulaire et sa famille. Elle repart demain.

La mort angélique de ce brave et saint duc de Montmorency me fait un vrai chagrin. C'était un homme unique, accompli, et non remplaçable pour tout ce qui l'a connu. Outre cela, c'est une perte de cœur pour moi. On me mande de Paris que les dernières lignes qu'il ait tracées de sa main étaient une lettre commencée pour moi. Je l'aimais beaucoup, et il m'aimait sincèrement aussi. Tout s'en va successivement ainsi, bon et mauvais ; tout nous montre le chemin, et le monde se renouvelle. Heureux ceux qui suivent les traces des Montmorency dans ce monde et surtout dans l'autre ! J'espère être du nombre, car je fais mes

Pâques demain. Je sais que c'est une bonne nouvelle à vous donner.

J'ai fait quelques hymnes nouveaux depuis que je ne vous ai écrit. J'en aurai bientôt un demi-volume, et, à la fin de l'année, un volume entier peut-être. J'espère que cela vous contentera tout à fait. Cela viendrait aussi à mon secours, comme objet de finances; mais ce n'est pas là mon but en les composant. C'est égal, le prêtre vit même de l'autel, ainsi le poëte peut vivre de son talent.

A propos de finances, quand je saurai où vous en êtes, je vous ferai passer ce qui vous manquera. Je ne puis acheter le petit bois à présent; dans un an, peut-être oui. Mais je ne veux pas m'endetter sans être sûr de pouvoir faire et vendre mon volume. A chaque jour suffit sa peine. Faites bien soigner le jardin de Saint-Point.

Je n'ai aucune intéressante nouvelle à vous mander. Nous vivons en bonne harmonie ici. Nous avons de forts bons théâtres où nous allons quelquefois dans la loge de l'ambassadeur. Nous avons force dîners diplomatiques, comédies d'amateurs anglais, français, italiens. Les journées ici se passent comme des éclairs, tout le monde

le trouve, et je conçois qu'après ce séjour on ne puisse plus s'acclimater ailleurs. Je voudrais, quand je serai vieux, y avoir une maison à la porte de la ville pour venir, comme tous ces Russes et Anglais, y passer les hivers. C'est enchanteur. Toute autre mission nous sera pénible. Paris même n'a plus d'attraits pour moi. J'y renonce pour toute ma vie. Je n'en ai heureusement pas besoin pour le genre élevé de poésie auquel je me livre. Je voudrais Milly, Saint-Point, et Florence dans la mauvaise saison.

Si nous y restons un an encore, il faut que j'aille vous voir et que je vous y amène. Ma maison à présent, les Virieu partis, est assez vaste pour tout le ménage de Mâcon, et le voyage n'est rien dans le beau temps.

Marianne ira à Livourne en été pour trois mois; tout le monde s'y sauve de la chaleur au bord de la mer. Elle y prendra les bains ; moi j'irai et je viendrai, mais je serai ici plus souvent.

Adieu, chère mère, mille tendresses à mon père, à Eugénie, si elle est là, et à Sophie.

ALPHONSE.

CCCLXIII

A monsieur de Genoude

Maître des requêtes, Hôtel de Talmont, rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, Paris.

Hôtel Saint-Louis, rue Bossuet, Dijon, 16 mai 1826.

Mon cher Genoude,

Me voici de retour en France pour deux mois. Je viens d'hériter d'une belle terre en Bourgogne; mais, comme je ne la vends pas, elle me donne plus de peine que de bénéfice encore quelques années. Je suis ici pour tous ces arrangements, et je compte aller à Paris vers le 1er juin. Je voudrais savoir avant comment vont vos enfants, et si je ne vous trouverai pas dans les larmes. M. de Mont-Soudun à Florence me paraissait bien en peine, et vos dernières lettres bien tristes. Faites-moi écrire une ligne par qui que ce soit d'ici, car, tout ingrat que vous êtes, on vous aime toujours, à plus forte raison dans l'adversité.

Adieu. Ceci n'est que pour avoir quelques no-

tions sur le triste état où je vous suppose. Tirez-moi d'incertitude. Je vous griffonne ceci en courant, entre les avocats, les huissiers et les notaires. J'ai vu l'élève de Clio *sedentem in telonio :* ce siége-là m'ennuie.

LAMARTINE.

Je vais rejoindre ma femme en juillet à Florence.

CCCLXIV

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 3 juillet 1826.

Dis-moi où tu es, afin que je sache où te prendre, Lyon ou Fontaine? Moi je suis ici et à Saint-Point pour dix ou douze ou quinze jours environ. J'ai terminé parfaitement toutes mes affaires, et je m'en vais les mains nettes. J'ai organisé une bonne administration là-bas.

Je pense sans cesse à ton bonheur présent d'avoir un fils. Jouis-en, comme des choses de ce monde, avec sécurité, mais sans y fonder un espoir unique : rien n'est à nous que ce que nous possédons comme un présent journalier de Dieu.

Si ce n'était ma femme dont l'impatience me tourmente un peu, j'attendrais pour repartir la fin des chaleurs; mais il faut se sacrifier à son devoir. J'ai l'espérance que le marquis de la Maisonfort s'en reviendra en septembre, et que je resterai l'hiver seul à Florence. J'en serai bien

soulagé. Ma femme est à Livourne depuis huit jours. Elle ne va pas mal non plus que Julia. Elle me demande sans cesse des nouvelles de la tienne et de ton enfant.

J'ai beaucoup vu ta mère et ta sœur à Paris, mais pas de portrait. Les deux seules fois où j'eusse le temps et la force de poser, elles se sont trouvées dehors. Je le ferai faire pour toi à Florence. J'ai vu la marquise de la Tremoille aussi, toujours la même et t'aimant passionnément, mais ne concevant pas ta vie de retraite. Il est vrai que si ta santé se soutient encore cet hiver il faudra l'utiliser pour ce monde-ci qui va bien mal sans nous.

J'ai été, pour mon compte, bien enchanté de mon ministre et de ses principaux acolytes. Mon mémoire politique a changé totalement mon attitude. Je te conterai cela en passant deux ou trois jours avec toi. Sera-ce à Lyon? Je le préférerais, y ayant à faire avec Xavier de Vignet.

Adieu.

CCCLXV

A monsieur de Genoude

Saint-Point, 9 juillet 1826.

Mon cher Genoude,

Je suis bien impatient d'avoir de vos nouvelles et de celles de votre malheureuse femme. Faites-m'en dire un mot par Germeau, si vous n'en avez pas la force vous-même.

Je pars dans huit jours de Saint-Point, toutes affaires terminées. Je vais lentement rejoindre mon ministre. Je passe à Milan, Turin et Venise. Adressez-moi à Turin un mot à l'ambassade de France.

J'ai reçu trop tard le mot de madame de La Rochejacquelein. J'avais rendez-vous à jour et heure fixes avec mon beau-frère sur l'autre route. Voici une ligne pour la remercier. Adieu. Espérez.

P. S. J'oubliais de vous dire, quant aux

500 francs, de les mettre pour moi chez M. Delahante, receveur général des finances, rue Saint-Dominique, n° 30. Je vais les prendre ici chez lui.

Il part dans huit jours de Paris. S'il n'y était plus, faites-les mettre à la poste à l'adresse de ma mère à Mâcon.

CCCLXVI

A monsieur le comte de Virieu

Florence, c'est-à-dire Livourne, 1er août 1826.

Je suis ici depuis huit jours, mon cher ami. 'ai trouvé ma fille encore bien changée, mais hors de maladie, ma femme pas mal et tout le reste bien. Je passe ici une dizaine de jours avant de retourner à Florence. J'ai vu M. de la Maisonfort à Gênes et Marcellus à Lucques, et j'ai, depuis que je ne t'ai vu, des lettres de Paris où l'on me dit que M. de Hauterive a annoncé le projet formel de me pousser très-vite, et même de me faire ministre sans passer par la filière. Je ne doute pas du propos, mais un peu du fait. N'en dis donc rien, c'est le plus sûr.

Je suis bien niché ici dans une maison charmante, à cent pas de la mer ; les bains me font un bien infini : j'y nage une heure tous les jours. Du reste, solitude absolue. Nous nous couchons à neuf et nous nous levons à six, un moment à che-

val sur le rivage, quelques vers faits à l'ombre des figuiers d'un immense champ qu'on nomme jardin, et voilà la vie. J'espère rester peu à Florence, et venir la reprendre pour la fin d'août et septembre. Je me porte mieux depuis que j'ai franchi les Apennins. La mer Méditerranée est ma mer : je ne vis que sur ses bords, elle m'apporte vie et pensée.

A propos de pensée, en longeant la côte de Gênes, j'ai fait une *Harmonie* sacrée, intitulée *Poésie*, ce sont des descriptions splendides de ces beaux lieux par lesquels mon âme finit par s'élever à Dieu. Je t'envoie le morceau qui vient après et le peu de vers qui terminent ; mais ôtes-y beaucoup de mots qui ne sont pas encore polis. C'est au crayon sur un album, et la moitié des vers sont à refaire ; mais je veux ton avis sur le sentiment du morceau final. Le voici donc :

Il est une langue inconnue
Que parlent le vent dans les airs,
La foudre et l'éclair dans la nue,
La vague aux bords grondants des mers,
L'étoile de ses feux voilée,
L'astre dormant sur la vallée,

Le chant lointain des matelots,
L'horizon fuyant dans l'espace,
Et ce firmament que retrace
Le cristal ondulant des flots ;

Les mers d'où s'élance l'aurore,
Les montagnes où meurt le jour,
La voile que le matin dore,
Le soir qui s'éteint sur la tour,
Le bruit qui meurt et recommence,
L'aigle qui plane et se balance,
Le frémissement des cyprès,
Les chaumières sur les collines,
Les souvenirs sur les ruines,
Le silence dans les forêts ;

Les grandes ombres que déroulent
Les sommets que l'astre a quittés,
Les bruits majestueux qui roulent
Au sein orageux des cités,
Les reflets tremblants des étoiles,
Les soupirs du vent dans les voiles,
Les longs tintements du beffroi,
La nuit, les déserts, les orages ;
Et, dans tous ces accents sauvages,
Cette langue parle de toi !

De toi, Seigneur, être de l'être,
Principe et fin, lumière, amour,
De toi que la nuit veut connaître,
De toi que demande le jour,

De toi que chaque bruit murmure,
De toi que l'immense nature
Déroule et n'a pas défini,
De toi que ce néant proclame,
Source, abîme, océan de l'âme,
Et qui n'as qu'un nom : l'Infini !

Ici-bas chaque créature
Entend tes sublimes accents,
O langue ! et, selon sa mesure,
En pénètre plus loin le sens ;
Mais plus un esprit qu'il éclaire
En dévoile le saint mystère,
Plus du monde il est dégoûté :
Un poids accable sa faiblesse,
Une solitaire tristesse
Devient sa seule volupté.

Ainsi, quand notre humble paupière,
Contemplant le couchant vermeil,
Fixe au terme de sa carrière
Le lit enflammé du soleil,
Le regard qu'éblouit sa face
Retombe soudain dans l'espace
Comme frappé d'aveuglement ;
Il ne voit que des points funèbres,
Vide, solitude et ténèbres,
Dans les plaines du firmament.

O Dieu, tu m'as donné d'entendre
Ce verbe, ce sublime accord,

Tantôt harmonieux et tendre,
Tantôt triste comme la mort :
Depuis ce temps, Seigneur, mon âme
Converse avec l'onde et la flamme,
Avec les déserts et la nuit ;
Là chaque mot est une image,
Et je rougis de ce langage
Dont la parole n'est qu'un bruit.

O terre, ô mer, ô nuit, que vous avez de charmes !
Miroir éblouissant d'éternelle beauté,
Pourquoi, pourquoi mes yeux se voilent-ils de larmes
Devant leur aspect enchanté ?
Pourquoi devant ce ciel, devant ces flots qu'elle aime,
Mon âme sans chagrin gémit-elle en moi-même ?

Jéhova, beauté suprême,
C'est qu'elle a cru te sentir,
C'est que de ces splendeurs l'ineffable harmonie
N'est qu'un premier degré de l'échelle infinie,
Qu'elle s'élève à toi de désir en désir,
Et que, plus elle monte, et plus elle découvre
L'éternel abîme qui s'ouvre
Entre ce monde et toi, toi, son divin soupir !

Noyez-vous donc, mes yeux, dans ces flots de tristesse;
Soulève-toi, mon cœur, sous ce poids qui t'oppresse;
Elance-toi, mon âme, et d'essor en essor
Remonte de ce monde aux beautés éternelles,
Et demande à la mort de te prêter ses ailes,
Et, toujours aspirant à des splendeurs nouvelles,
Crie au Seigneur : Encor ! encor !

En voilà assez. Montre-les à madame Yemenitz et à Fréminville, si tu les trouves bons ; sinon, déchire-les. Je vais faire quelques autres *Harmonies* ces jours-ci. Si j'avais de la solitude, j'aurais du temps, et je t'en enverrais. Mais, à Florence, de la solitude !

Adieu. J'ai trouvé ici une lettre de toi où tu me dis que ton fils sera mon filleul et s'appellera Alphonse. Cela est-il ? et, si cela est, pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? Explique-moi cela. Adieu.

CCCLXVII

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes, hôtel de Talmont, n° 77, rue de Grenelle, à Paris.

Livourne, 11 août 1826.

Mon cher Genoude, que devenez-vous tous? Comment va madame Léontine? Est-ce que ses chagrins coup sur coup n'ont point trop pris sur sa santé? Où en est sa grossesse? Dites-nous un mot de tout cela, ou faites-le-nous dire si la plume est trop pesante. Il est impossible de trouver plus de sympathie à vos malheurs que nous ne vous en avons donné, nous et tout ce qui vous connaît même de nom. Ma femme surtout ne peut retenir ses larmes en parlant de madame Léontine. Si, après ses couches, une course en Italie entrait toujours dans vos vues, je vous écris pour vous offrir un agréable et tranquille logement chez moi à Florence et tous les soins de l'amitié la plus active. Répondez-moi, et comptez que *chez moi* voudra toujours dire *chez vous*.

Mais il faudrait peut-être vendre l'*Étoile*. Le moment me semblerait heureusement choisi. Vendez-la, redevenez libre, et faites-vous donner préalablement une sinécure de cinq à six mille francs. Travaillez ensuite, et vous serez plus heureux, plus jouissant de vous-même, et vous ferez plus de bien à vous-même et aux hommes. Mais si vous me répondez : je mets de côté tous les ans trente mille francs et j'assure ainsi mon indépendance prochaine, mon sermon sera comme non avenu, et je vous dirai en soupirant : eh bien, continuez donc !

J'ai fait un rapide et heureux voyage. Tout va bien chez moi. Mes petits travaux diplomatiques m'ont mis en bonne odeur au ministère. J'aime ma carrière, et j'espère la voir un peu s'élargir pour moi. Soignez-moi de temps en temps près du baron, et dites-lui, ce qui est vrai, que je suis capable de bien conduire une chancellerie et de bien griffonner une dépêche.

Adieu, mon très-cher et ancien camarade. Mille souvenirs à notre ami Germeau.

Mille tendresses de ma femme à la vôtre. Quand la reverrons-nous un peu consolée ?

L.

CCCLXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Livourne, 11 septembre 1826.

J'ai reçu ta lettre à Florence où j'étais allé passer quatre jours pour la cour. J'ai remis celle qu'elle renfermait. Je suis enchanté de te voir si heureux en enfant et en femme : c'est plus de la moitié de la vie. Tu peux compter que je ne négligerai pas mon honorable filleul. Je voudrais bien t'en rendre un autre, mais j'en désespère. Ma femme cependant se porte incomparablement mieux que les années précédentes, mais ce mieux ne s'entend que de son état général et n'influe pas sur nos espérances de géniture. Ma petite fille est charmante et en vaut six.

Nous sommes ici encore pour huit jours : nous les comptons à notre extrême regret. Rien ne vau une villa à Montenero. Nous avons ville, campagne, mer, soleil, solitude et gaieté; vignes, figuiers,

bois, promenades à cheval, fruits abondants, vie économique, habitants pittoresques et excellents (les paysans j'entends), le reste est de tous les climats.

Malheureusement ce beau ciel et cette mer n'enlèvent pas ma fièvre qui est un peu revenue. Nous allons d'ici passer huit jours à Lucques, chez M. de la Maisonfort et sa *dame*, petit plaisir auquel je préférerais huit bons jours d'un bon ennui. Le ministre part dans une quinzaine, et, quoi qu'il en dise, je crois que c'est sans retour. La dame prétend qu'elle ne part pas; je n'en sais rien, mais je le craindrais. Ce serait un caillou dans le soulier. Il sera difficile de vivre en bonne amitié, et l'inimitié est fatigante, ennuyeuse et dangereuse. Je fais des vœux sincères pour leur bon voyage à tous les deux, quoique la présence du marquis seul eût été pour moi plutôt un agrément, car il est réellement amusant et spirituel de toutes les manières. Nous ne prenons décidément pas son hôtel, comme je te l'avais mandé : nous gardons le nôtre qui est fort renchéri, mais au 1er mai nous quittons pour la campagne de Livourne.

Cette Toscane est un vrai paradis terrestre; on ne fait que s'y amuser d'un bout de l'année à l'autre. On change trois ou quatre fois de site pour en trouver de plus doux selon les saisons, et partout on retrouve une nature enchantée et une population adorable. A ta place, je mettrais 30,000 francs à l'acquisition d'une villa de Florence ou de Montenero. Si je n'étais pas moi-même de plus en plus occupé de mon long voyage en Orient, ce serait déjà fait. Mais il faut que je prépare 100,000 francs pour acheter un brick et passer trois ans chez les enfants d'Allah.

Mais, à propos, il me vient une idée. Veux-tu être des nôtres et faire un immense pèlerinage de compagnie? Quand je dis acheter un brick, j'entends le louer pour six mois, la première année en partant, et pour six mois la troisième année en revenant. Il servira pour la Grèce, l'Asie Mineure et l'Égypte; le reste se fera en caravane. Il nous faut à chacun quatre ou cinq domestiques solides et bien armés, puis notre monde ordinaire. Cela peut se faire avec 80,000 francs chacun, bien au large. Ce ne sera pas nos revenus de trois années. Penses-y. Le rendez-vous est à Marseille dans

quinze mois ou deux ans, si d'ici là je ne suis pas nommé à Constantinople.

Me voilà avec 22,000 francs d'appointements ici; je ne compte pas manger mille écus de plus qu'à l'ordinaire. S'il y a une duperie au monde, c'est celle de se faire boire et manger par des seigneurs italiens : c'est un moyen sûr de se faire moquer et haïr un peu plus. Je le vois par tout ce qui m'entoure, et je le tiens pour démontré.

Adieu, à revoir. Point de vers avant le retour d'Orient.

L.

CCCLXIX

A la marquise de Raigecourt

Florence, 27 septembre 1826.

C'est une grande joie pour moi qu'un heureux événement pour vous et pour Raoul. Bienvenue soit pour nous tous cette gentille petite fille, pourvu qu'elle ait un jour les vertus de sa grand' mère et de sa tante et le cœur de tous les siens ! Les jeunes mariés sont si jeunes qu'il importe peu pour eux de commencer par un garçon ou par une fille : ils auront plusieurs grains à leur chapelet. Ma femme partage votre joie, mais elle s'afflige toujours à une semblable nouvelle pour son propre compte. Le ciel lui devrait bien une consolation pour notre fils qu'elle a tant pleuré ; mais, quoique sa santé soit meilleure, je suis loin d'espérer une augmentation de famille. Enfin que Dieu nous conserve notre petite fille ! Elle est assez belle et assez gentille pour en valoir dix. Vous verrez cette perfection l'année prochaine,

car j'espère bien alors vous la mener à Paris. Il sera temps qu'elle connaisse un peu son pays.

Me voici chargé d'affaires par le départ de M. de la Maisonfort. C'est la position la plus agréable d'un secrétaire de légation. Vous ne me reconnaîtriez pas, tant je suis devenu sage, rangé, studieux, tant je barbouille de dépêches et fais de visites dans ma journée. Cette carrière me plaît; j'y suis entré un peu tard, et l'on m'y oublie un peu longtemps, mais, tant qu'on est oublié en Italie, sous ce ciel délicieux, il n'y a pas à se plaindre.

Cependant, quand la soirée arrive, quand au lieu de ce petit cercle de la rue de Bourbon, où tout était sécurité, bienveillance et amitié, on se noie dans une cohue d'indifférents, d'ennuyeux, ou de pis encore, alors on se plaindrait volontiers. Mais qui peut arranger sa vie précisément selon ses désirs? Ce ne serait plus la vie.

Au milieu de tout cela, vous vous informez si je fais et récite encore des vers, comme au bon temps. Hélas! je n'en récite plus. A qui les dirais-je? Mais, entre nous deux, j'en fais quelquefois encore, et qui, je crois, vaudront bien leurs

aînés. J'écris, entre autres, deux petits volumes de poésies purement et seulement religieuses, destinés à la génération qui a conservé un Dieu dans son cœur; ceci sera pour vous quand nous nous reverrons, et pour madame de Beufvier. Mais n'en parlez pas, on m'accuserait de négliger mon état, et certes l'accusation serait injuste, j'en appelle au pavé de Florence.

Adieu donc, Madame. Parlez encore de moi en famille. Quand mon imagination se reporte vers Paris, vous êtes sûre que je suis au milieu de vous : ce n'est que là que je retrouve tout ce que je peux désirer et aimer. Mille tendres souvenirs à tout ce salon. Que fait M. de Sade? Pourquoi ne vient-il pas faire un tour en Italie? Et Raoul?

ALPHONSE DE LAMARTINE.

CCCLXX

A monsieur le comte Édouard de la Grange

Florence, 8 octobre 1826.

C'est toujours avec un même plaisir, mon cher Édouard, que je revois votre jolie écriture. Vous me donnez de bonnes nouvelles publiques et privées. Vive la paix! Le monde en a besoin encore longtemps : il ne faut pas avoir deux maladies à la fois. Je ne comptais pas qu'ΑΚΚΕΡΝΟΝ finirait si bien et si tôt. Il ne nous reste qu'à penser à la pacification des Grecs. La chose serait bien aisée, si elle était unanimement voulue. C'est une plaie honteuse pour l'Europe qu'il faut cicatriser à tout prix.

Je vois avec sympathie que vous êtes toujours amoureux d'un objet qui m'a paru bien digne de ce sentiment, et que cet amour, nourri d'un espoir bien fondé, n'est pas de la nature de ceux qui nous enlèvent la paix intérieure, nécessaire à vos études. J'attends le dénoûment de votre

propre drame avec plus d'impatience que celui de votre tragédie.

Vous rendez service de nous inoculer un peu d'idées tudesques : on dit que nous retombons dans notre futilité d'ancien régime, nous aurons besoin d'un fort contre-poids. Heureusement une génération s'élève qui vaudra mieux que nous qui valons mieux que nos pères. C'est le contraire des vers d'Horace.

Je ne fais presque rien. Me voici chargé d'affaires avec une chancellerie sur les bras, et toute l'Europe qui passe et à qui il faut des visites. Nous jouissons dans cet instant de votre amie, mademoiselle Delphine Gay. Elle paraît une bonne personne, et ses vers sont ce que j'aime le moins d'elle. Cependant c'est un joli talent féminin, mais le féminin est terrible en poésie.

Vos nouvelles de Paris sont tristes pour nos ambitions. Mais qu'importe! l'essentiel est d'employer sa vie de son mieux ; que ce soit en bas, au milieu ou au sommet de l'échelle, ce n'est plus notre affaire.

J'espère qu'au printemps on nous remuera dans le même sac, et que nous nous rencontrerons à

Paris, à Constantinople ou à Madrid. Si je vous avais ici, rien ne me manquerait. Adieu donc, mon cher Édouard, voici quatre vers pour Mme O'Donnell. Faites-lui mes remercîments et mes excuses. Adieu encore. Écrivons-nous et aimons-nous.

LAMARTINE.

VERS POUR MADAME LA COMTESSE O'DONNELL QUI LUI DEMANDAIT DE SON ÉCRITURE.

De la lyre les doux accents
Sont un parfum qui s'évapore :
Il faut respirer cet encens
Au moment qui le voit éclore.

Je voudrais, sur l'aile des vents,
T'adresser un son de ma lyre ;
Mais toi qui demandes des chants,
Peux-tu m'envoyer un sourire ?

A. DE LAMARTINE.

CCCLXXI

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques, à Rome.

Florence, 21 octobre 1826.

Mon cher ministre,

J'ai fait mon profit de votre nouvelle, et je voudrais pouvoir vous en rendre. Mais les collines de Toscane ne sont pas plus stériles en verdure que le pavé de Florence en nouvelles. Il y en a une cependant qui se renouvelle et se confirme tous les jours davantage, c'est que vous devez remplacer le marquis de la Maisonfort, dans un certain temps indéterminé; on me le mande encore aujourd'hui. Je le veux bien, mais à condition que vous me laissiez jouir au moins un an de mes fonctions de chargé d'affaires, et qu'après ce temps j'aille vous attendre à Constantinople.

Le marquis et la marquise sont partis du 15, ne parlant que de retour ; mais j'ai peine à y croire.

J'attends mes œuvres poétiques d'un jour à l'autre, et les occasions pour Rome ne me manqueront pas pour vous les faire tenir. Mais ne parlons plus poésie, j'en ai les oreilles rebattues. Je ne veux plus que des dépêches. J'ai fait mes premières selon vos conseils. Une fois la forme prise, le fond ne me manquera pas. J'ai plus de politique que de poésie dans la tête, quoi que vous en puissiez penser, et un jour nous nous rencontrerons de tribune à tribune; mais je ne pense pas que ce soit pour nous combattre : vous me paraissez assez de mêmes opinions que moi, croyant peu aux systèmes, et ferme dans ce vieil adage : *Salus populi suprema lex.*

Comment madame de Marcellus se trouve-t-elle de l'air épais de Rome ? Nous la regrettons infiniment ici. Elle nous y a fait honneur. Nous en avions besoin. J'en reçois tous les jours des compliments comme si j'y étais pour quelque chose. Pourquoi n'en avons-nous pas souvent à montrer comme elle ?

Ici c'est toujours les *Cascines* et la *Pergola*. S'il n'y avait pas entre deux un intérieur doux et occupé, il y aurait de quoi se pendre. Mais, avec

ce que je possède *at home* et quelques heures d'études et quelques moments de courses à cheval sur les collines, le temps passe rapidement et plus doucement qu'aucune saison de ma vie : je ne me plains donc pas de quelques rares tribulations.

Adieu, mon cher Marcellus. Souvenez-vous de moi, et aimez-moi, car je vous aime. Mille respectueux hommages à madame de Marcellus. Mes amitiés à Artaud. J'attends le duc de Laval, et je veux me mettre en frais pour le bien accueillir, car on le dit l'homme des hommes.

LAMARTINE.

Antoir, mon fidèle Antoir, qui sera le vôtre un jour, se rappelle à vous.

CCCLXXII

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 9 novembre 1826.

Mon cher camarade, nous nous parlons de si loin que la parole expire. Tu m'écris peu et rarement. Je t'ai beaucoup écrit avant mon règne ici. Maintenant tu n'auras jusqu'au printemps que de courtes lettres. J'ai fait ta commission à Sylvestri, mais les papiers demandés n'existent pas. Il fera le reste.

Ma diplomatie va assez bien ; nous vivons en paix, Antoir et moi ; le pays n'est ni bien ni mal pour moi du reste. Mais, si on ne m'y aime pas encore patemment, au moins on m'y estime, à ce qu'on m'assure. Je ne sais combien tout ceci durera, si le marquis de la Maisonfort reviendra. Je ne crois pas encore à *** : c'est un fier homme en fait d'ambition et de remuement. Je ne resterai pas plus loin que mon temps de chargé d'affaires.

Le monde commence ici. J'ai une espèce de

maison ouverte et un cuisinier pour les voyageurs français. Ils sont enchantés, et les Français établis dans le pays ont été très-flattés aussi d'être enfin reconnus et invités à une messe et à un festin pour la Saint-Charles. Tout s'est passé royalement.

La cour est ici. Il y a bal ce soir pour le prince de Saxe-Cobourg (l'Anglais) ; du reste, rien de marquant. Je suis le portier des *Cascines*. Je monte à cheval. Je ne fais plus d'*Harmonies*, parce que je me couche à une heure du matin assez régulièrement. J'attends le printemps. Mes appartements sont chauds et délicieux, ma maison immense. J'attends demain les Barol pour quinze jours chez moi. Je veux les combler. Je vois toujours le même monde que de ton temps, moins Villamilla qui est parti pour Rome. Le colonel Pepe me parle de toi chaque fois qu'il me voit. Il est très-misérable ; je lui ai offert assistance, mais il veut gagner son pain : c'est le plus noble des Napolitains. Il fait tantôt beau, tantôt laid, mais jamais froid : tu n'en peux dire autant.

Adieu. Comment et où es-tu ? L'enfant des destinées qui porte nos deux fortunes prospère-t-il

toujours ? Mille hommages à sa mère. Mademoiselle de Fargues est-elle enfin mariée ?

Voici un mot inclus pour madame Yemenitz, que tu lui remettras quand, comment et où, il faudra. C'est un mot de compassion sur son affreux malheur. Adieu encore.

LAMARTINE.

CCCLXXIII

A monsieur le comte de Sercey

Attaché à Rome, à Paris.

Florence, 31 décembre 1826.

Il faut, mon cher Sercey, finir et commencer l'année avec ses amis : vous êtes du nombre, et vous le montrez bien. J'ai reçu votre lettre par M. Malartique et votre lettre par la poste. Cette dernière est parfaite : ce serait un titre, à mon avis, pour vous avancer en diplomatie, car c'est un compte rendu bien net et bien clair de tout ce qui importe à la France et à nous. Nous avions tout deviné d'ici, nous croyions à des changements de scène inévitables, et nous nous en affligions pour moi personnellement.

Voici mes instructions, mon cher ami : rester à Florence jusqu'au retour du marquis ; alors être envoyé ou à Naples ou à Turin, ou à Madrid ou à Constantinople. Faites-moi le plaisir de le dire au ministère. Je ne crois pas à Lucques et le

désire peu : c'est un rêve de ma femme ; mais je n'aime pas non plus l'idée de l'Amérique, je ne suis plus garçon.

Mille amitiés au marquis. Ce que vous nous dites de son retour nous convient et nous semble fort sagement calculé de toute manière.

Florence est calme, doux, charmant : Dieu ne me prenne à désirer de le quitter pendant que nous y sommes indépendants ! Je fais le métier de mon mieux, et Antoir est un excellent aide. J'ai déjà parlé de lui et le ferai encore.

Adieu, mon cher Sercey, nous aurons un bien vrai plaisir à vous voir ; mais, hélas ! ce ne sera que pour vous voir passer. Si vous êtes bien aimable, écrivez-nous chaque mois un bulletin semblable à celui d'aujourd'hui.

Votre ami et camarade,

LAMARTINE.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

1820

CCXXV. A monsieur le comte de Virieu..... 3
CCXXVI. A monsieur de Veydel..... 4
CCXXVII. A monsieur le comte de Virieu..... 8
CCXXVIII. A monsieur le comte de Virieu..... 10
CCXXIX. A la marquise de Raigecourt..... 11
CCXXX. A monsieur de Genoude..... 16
CCXXXI. A monsieur le comte de Virieu..... 20
CCXXXII. A monsieur le comte de Virieu..... 24
CCXXXIII. A monsieur le comte de Virieu..... 27
CCXXXIV. A la marquise de Raigecourt..... 30
CCXXXV. A M. Eugène de Genoude..... 35
CCXXXVI. A monsieur Louis de Vignet..... 39
CCXXXVII. A monsieur le comte de Virieu..... 45
CCXXXVIII. A monsieur Eugène de Genoude..... 50
CCXXXIX. A madame la vicomtesse de Pernety..... 52
CCXL. A monsieur le comte de Virieu..... 56
CCXLI. A madame Éléonore Duport..... 59
CCXLII. A monsieur de Genoude..... 62
CCXLIII. A monsieur le comte de Virieu..... 65
CCXLIV. A monsieur le comte de Virieu..... 69
CCXLV. A monsieur le comte de Virieu..... 75

1821

CCXLVI. A monsieur le comte de Virieu..... 79
CCXLVII. A monsieur de Genoude..... 82
CCXLVIII. A la marquise de Raigecourt..... 86
CCXLIX. A monsieur le comte de Virieu..... 88
CCL. A monsieur le comte de Virieu..... 91
CCLI. A monsieur Eugène de Genoude..... 93
CCLII. A monsieur le comte de Virieu..... 96
CCLIII. A monsieur Eugène de Genoude..... 100
CCLIV. A monsieur Eugène de Genoude..... 102
CCLV. A monsieur le comte de Virieu..... 103
CCLVI. A la marquise de Raigecourt..... 105
CCLVII. A monsieur le comte de Virieu..... 108

CCLVIII. A monsieur le comte de Virieu..... 110
CCLIX. A monsieur le comte de Virieu..... 113
CCLX. A la marquise de Raigecourt..... 117
CCLXI. A monsieur le comte de Virieu..... 120
CCLXII. A la marquise de Raigecourt..... 123
CCLXIII. A la marquise de Raigecourt..... 126

1822

CCLXIV. A monsieur le comte de Virieu..... 131
CCLXV. A monsieur Eugène de Genoude..... 134
CCLXVI. A monsieur le comte de Virieu..... 137
CCLXVII. A madame Éléonore Duport..... 141
CCLXVIII. A madame de Genoude..... 144
CCLXIX. A monsieur le comte Aymon de Virieu..... 148
CCLXX. A madame Éléonore Duport..... 154
CCLXXI. A monsieur Eugène de Genoude..... 156
CCLXXII. A monsieur Eugène de Genoude..... 159
CCLXXIII. A la marquise de Raigecourt..... 163
CCLXXIV. Au marquis Raoul de Raigecourt..... 166
CCLXXV. A monsieur le comte de Virieu..... 168
CCLXXVI. A monsieur le comte de Virieu..... 172
CCLXXVII. A monsieur le comte de Virieu..... 174
CCLXXVIII. A monsieur le comte de Virieu..... 178
CCLXXIX. A madame de Genoude..... 180
CCLXXX. A monsieur le comte de Virieu..... 183
CCLXXXI. A monsieur le comte de Virieu..... 185
CCLXXXII. A la marquise de Raigecourt..... 188
CCLXXXIII. A monsieur le comte de Virieu..... 191
CCLXXXIV. A monsieur de Genoude..... 194
CCLXXXV. A monsieur le comte de Virieu..... 197
CCLXXXVI. A la marquise de Raigecourt..... 200
CCLXXXVII. A monsieur de Genoude..... 203
CCLXXXVIII. A monsieur le comte de Virieu..... 204
CCLXXXIX. A monsieur de Genoude..... 206
CCXC. A monsieur le comte de Virieu..... 207
CCXCI. A monsieur le comte de Virieu..... 208

1823

CCXCII. A mons eur le comte de Virieu..... 213
CCXCIII. A monsieur le comte de Virieu..... 216
CCXCIV. A monsieur le comte de Virieu..... 219
CCXCV. A monsieur le comte de Virieu..... 222
CCXCVI. A monsieur le comte de Virieu..... 224
CCXCVII. A monsieur le comte de Virieu..... 226

CCXCVIII. A monsieur la comte de Virieu..... 228
CCXCIX. A monsieur Eugène de Genoude..... 230
CCC. A monsieur le comte de Virieu..... 232
CCCI. A monsieur le comte de Virieu..... 234
CCCII. A monsieur le comte de Virieu..... 236
CCCIII. A monsieur Eugène de Genoude..... 238
CCCIV. A la marquise de Raigecourt..... 240
CCCV. A monsieur le comte de Virieu..... 243
CCCVI. A monsieur le comte de Virieu..... 246

1824

CCCVII. A monsieur le comte Aymon de Virieu 253
CCCVIII. A la marquise de Raigecourt..... 255
CCCIX. A monsieur Eugène de Genoude..... 258
CCCX. A monsieur le comte A. de Virieu..... 261
CCCXI. A la marquise de Raigecourt..... 263
CCCXII. A monsieur le comte de Virieu..... 266
CCCXIII. A monsieur de Genoude..... 268
CCCXIV. A monsieur Eugène de Genoude..... 271
CCCXV. A monsieur le comte de Virieu..... 274
CCCXVI. A monsieur le comte de Virieu..... 276
CCCXVII. A monsieur le comte de Virieu..... 279
CCCXVIII. A la marquise de Raigecourt..... 282
CCCXIX. A monsieur le comte de Virieu..... 285
CCCXX. A monsieur le comte de Virieu..... 287
CCCXXI. A la marquise de Raigecourt..... 289
CCCXXII. A monsieur Eugène de Genoude..... 292
CCCXXIII. A monsieur le comte de Virieu..... 295
CCCXXIV. A monsieur le comte de Virieu..... 297
CCCXXV. A monsieur le comte de Virieu..... 298
CCCXXVI. A monsieur le comte de Virieu..... 302
CCCXXVII. A monsieur le comte de Virieu..... 304
CCCXXVIII. A monsieur le comte de Virieu..... 306
CCCXXIX. A monsieur le comte de Virieu..... 307
CCCXXX. A monsieur le comte de Virieu..... 309
CCCXXXI. A madame de Genoude..... 312
CCCXXXII. A monsieur de Genoude..... 315
CCCXXXIII. A monsieur le comte de Virieu..... 317
CCCXXXIV. A monsieur Guichard de Bienassis..... 319
CCCXXXV. A monsieur le comte de Virieu..... 320

1825

CCCXXXVI. A la marquise de Raigecourt..... 325
CCCXXXVII. A monsieur le comte de Virieu..... 328

CCCXXXVIII. A monsieur le comte de Virieu..... 330
CCCXXXIX. A monsieur le comte de Virieu..... 332
CCCXL. A monsieur de Genoude..... 334
CCCXLI. A monsieur le comte de Virieu..... 336
CCCXLII. A monsieur le comte de Virieu..... 339
CCCXLIII. A monsieur le comte de Virieu..... 342
CCCXLIV. A monsieur le comte de Virieu..... 344
CCCXLV. A monsieur de Genoude..... 347
CCCXLVI. A monsieur Rocher..... 349
CCCXLVII. A monsieur le comte de Virieu..... 352
CCCXLVIII. A madame de Genoude..... 355
CCCXLIX. A la marquise de Raigecourt..... 358
CCCL. A monsieur de Genoude..... 361
CCCLI. A monsieur le comte de Virieu..... 363
CCCLII. A la marquise de Raigecourt..... 366
CCCLIII. A monsieur le comte de Virieu..... 369
CCCLIV. A monsieur le comte de Virieu..... 371

1826

CCCLV. Au colonel Pepe..... 375
CCCLVI. Au colonel Pepe..... 377
CCCLVII. A monsieur de Genoude..... 379
CCCLVIII. A monsieur le duc de Montmorency..... 383
CCCLIX. A monsieur Eugène de Genoude..... 389
CCCLX. A monsieur le vicomte de Marcellus..... 391
CCCLXI. A monsieur Aimé Martin..... 394
CCCLXII. A madame de Lamartine..... 397
CCCLXIII. A monsieur de Genoude..... 401
CCCLXIV. A monsieur le comte de Virieu..... 403
CCCLXV. A monsieur de Genoude..... 405
CCCLXVI. A monsieur le comte de Virieu..... 407
CCCLXVII. A monsieur Eugène de Genoude..... 413
CCCLXVIII. A monsieur le comte de Virieu..... 415
CCCLXIX. A la marquise de Raigecourt..... 419
CCCLXX. A monsieur le comte Édouard de la Grange..... 422
CCCLXXI. A monsieur le vicomte de Marcellus..... 425
CCCLXXII. A monsieur le comte de Virieu..... 428
CCCLXXIII. A monsieur le comte de Sercey..... 431

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

CORBEIL. — TYP. ET STER. DE CRETE FILS.

DIGITIZED BY GOOGLE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002440633b

CE PQ 2326
.A13 1873 V003
COO LAMARTINE, A CORRESPONDAN
ACC# 1224515